This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

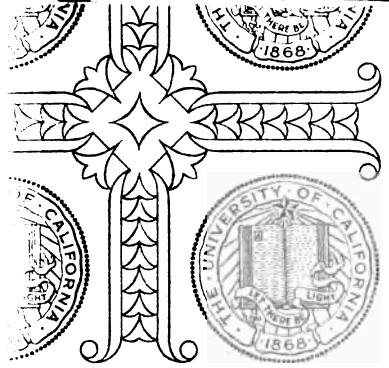
Digitized by Google

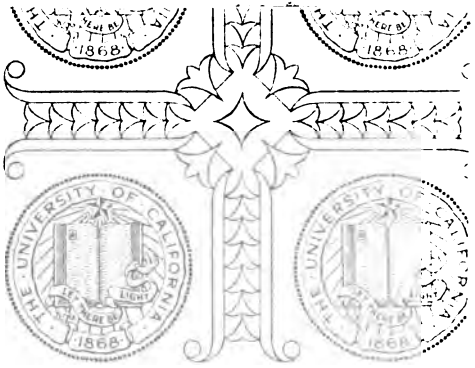
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

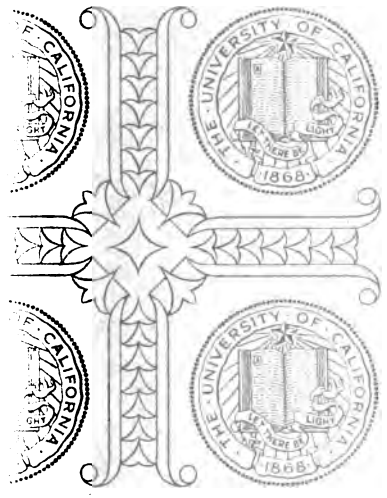
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

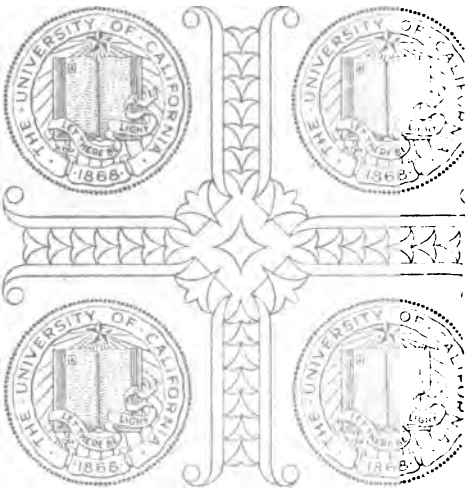
Digitized by Google



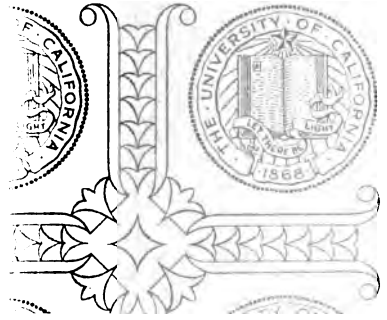


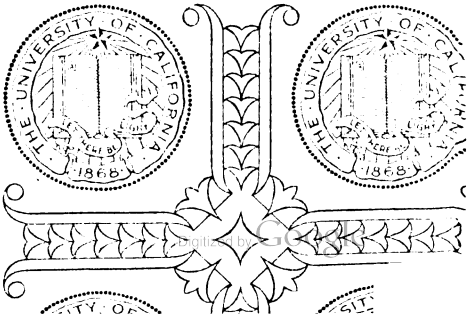
F THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORN





F THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORN





E UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Dante Alighieri

VITA NOVA

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Lettres de Francesco Nelli à Pétrarque, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale. 1892, in-8 carré. 5 fr.

Saint François d'Assise, d'après son dernier historien. 1895, in-8. 2 fr.

La chronologie du Canzoniere de Pétrarque. 1898, petit in-8. 4 fr.

Le frère de Pétrarque et le livre du repos des religieux. 1904, pet. in-8. 6 fr.

IMPRIMERIE F. PAILLART, ABBEVILLE

Digitized by Google

Dante Alighieri

VITA NOVA

Suivant le texte critique
préparé pour la « *Società Dantesca Italiana* »

Par Michele BARBI

TRADUITE AVEC UNE INTRODUCTION
ET DES NOTES

Par Henry COCHIN

PARIS
HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, Quai Malaquais, 5

1908

Digitized by Google

Il a été tiré de cet ouvrage

3 exemplaires sur papier Japon

numérotés de 1 à 3

et 50 exemplaires sur papier vergé

numérotés de 4 à 53

N°

Digitized by Google

PQ 4316 .A3 C6 1908
MAIN

INTRODUCTION

I

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA VITA NOVA

La Vita Nova, *que Dante appelle à plusieurs reprises son « petit livre »* (libello) *est assurément le plus ancien de ses livres. Le récit en prose qui en forme le fond ne remonte pas tout à fait à sa première jeunesse ; lorsqu'il le composa, il avait déjà atteint l'âge d'homme ; il était, autant que nous pouvons savoir, dans sa vingt-septième ou vingt-huitième année*[1]. *Mais les poëmes qui*

1. *Il était, nous a-t-il dit lui-même,* (*Convivio I, 1*), « *à l'entrée de la jeunesse* ». *Que faut-il entendre par là ? Il est bien probable que, suivant la norme usuelle de l'antiquité et des savants du Moyen-Age, D. fixait à 25 ans la fin de* l'adolescence *et donc l'entrée de la* jeunesse. (*On le verra dans la* V. N. *donner peut-être une légère entorse à cette norme traditionnelle ; mais ce sera par exception et dans une intention symbolique particulière*). *On est à peu près d'accord pour fixer la naissance de D. à 1265. Il nous*

Digitized by Google

324776

y sont contenus sont plus anciens ; cela va de soi, puisqu'il n'a composé le récit en prose que pour y enchâsser après coup des poëmes qui existaient déjà[1]. *De ces poëmes donc, on le comprend, les derniers sont presque contemporains du récit en prose, les autres s'échelonnent, en remontant, sur les années précédentes. Les plus anciens ont été écrits lorsque le poëte était encore presqu'un enfant, ayant dix-huit ans à peine : il nous l'a dit, et nous pouvons l'en croire.*

Les poëmes de la Vita Nova *ne sont pas les seuls que l'on puisse attribuer aux dix premières années de sa production poëtique ; mais ceux qu'il a ici mis à part ont sur tous autres pour nous un avantage : et c'est, tout*

indique donc que le récit de la V. N. *fut composé en 1291, ou tout au plus en 1292. (La seule objection sérieuse à la fixation de la date de la naissance de D. est un passage curieux d'une lettre de Pétrarque. Cf. un article où je me suis arrêté, un peu plus que de raison peut-être, à cette objection :* L'Age de Dante, *dans :* Revue d'Hist. et de litt. rel. *1900.*)

1. *Ces poëmes sont au nombre de 31, et consistent en Sonnets, Chansons, Stances, Ballade. Quelques critiques, et notamment des Américains ont pensé pouvoir attribuer au livre une architecture méthodique ; il leur a semblé que les poëmes y ont été distribués, parmi les chapitres en prose, suivant une certaine formule numérique : on rencontrerait d'abord dix poëmes courts — puis une grande chanson ; — quatre poëmes courts — une grande chanson ; — quatre poëmes courts — une grande chanson ; — dix poëmes courts. Cette observation, en tous cas douteuse, a été contestée avec des raisons qui semblent fortes, par M. Scherillo.* (Giornale Dantesco. Anno IX, quad. IV-VI. 1901).

Digitized by Google

justement, qu'il lui a plu de les choisir, qu'il nous les a désignés comme œuvres de jeunesse, sous ce titre : VITA NOVA, *qui veut dire :* MA JEUNESSE[1]. *Ainsi, nous nous trouvons renseignés par lui-même, assez exactement pour pouvoir, selon un certain ordre et une méthode certaine, suivre l'évolution première de son esprit.*

Voilà ce qui doit faire pour nous le prix inestimable du petit livre. Il est un témoignage assuré sur l'activité morale de Dante pendant les années où se formait son génie. Grâce à lui, nous pouvons découvrir combien ce génie fut spontané et combien précoce. Ce qui est extraordinaire, ce n'est pas que, si jeune, Dante fût déjà poëte ; car les poëtes nous habituent à ces surprises ; et Dante, comme poëte, n'est pas plus que tant d'autres un « enfant du miracle ». Mais ce qui nous remplit d'étonnement, c'est qu'il ait pu dès lors être un poëte savant, c'est de constater en lui un bagage philosophique, scientifique, philologique et littéraire si vaste, si complet, aussi rapidement amassé pendant les courtes années d'une jeunesse aussi laborieuse.

Or cela nous est révélé par la VITA NOVA, *si nous savons la lire profondément et ne pas nous arrêter*

1. *On verra aux notes à la fin du volume (p. 182) des explications sur le sens du titre* VITA NOVA *et aussi sur l'orthographe de ces mots, que l'on peut écrire tantôt en latin* (Nova) *et tantôt en italien* (Nuova). *J'ai adopté partout la forme latine pour la commodité du lecteur français.*

Digitized by Google

seulement au charme séducteur de son apparence extérieure. Nous nous apercevons que le Dante de la Divine Comédie y est déjà en puissance tout entier.

Il y est presque en acte. On ne peut pas dire qu'il y dort, ainsi que nous voyons dormir Amour dans le Cœur Gentil, avant qu'ait paru la Beauté. Il s'y découvre à nous bien éveillé, bien vivant, debout, marchant et s'avançant en maître. La VITA NOVA *est l'avenue qui mène à la Divine Comédie*[1].

*
* *

Considérant ainsi les choses, on comprendra l'importance qu'il y a à savoir autant que possible en quelles circonstances de temps[2] *et de lieu put s'accomplir la pré-*

1. « *La* V. N. *può chiamarsi il vestibolo di quel tempio augusto e solenne ch'è la* Commedia ». *Ainsi dit Fr. Flamini, dans cet inestimable petit manuel qui devrait être dans les mains de tous les étudiants de Dante :* Avviamento allo studio della D. C. *(Livourne, 1906.)*

2. *La chronologie de la* V. N. *se limite tout naturellement à quelques dates principales et ne peut prétendre à une grande précision. Il est banal de dire que D., comme tout autre poëte, cherchant à ordonner ses poëmes suivant une suite logique, ne pouvait guère donner place en sa pensée aux préoccupations chronologiques. Mais par la force même des choses, le lien qu'il cherche à établir se conforme à un certain ordre des temps. (C'est une observation que l'on a été amené à faire dans l'étude d'une œuvre bien différente, le* Canzoniere *de Pétrarque. Cf.* H. COCHIN, La Chronologie du Canz. de Pétrarque, *Paris, 1898, et récemment :* E. N. CHIARADIA, La Storia del Canz. di F. P., *Bologne, 1908.)*

Digitized by Google

paration du poëte, entre ses dix-huit et ses vingt-cinq ans, et se produire sa première œuvre. Quelle opportunité son siècle et sa ville pouvaient-ils alors prêter à une semblable éclosion ? Tout d'abord il faut constater que Florence lui offrait la paix, et c'était là le plus rare des bienfaits. Au sortir des rudes guerres du milieu du XIIIe siècle, et avant de tomber dans les atroces désordres qui devaient en désoler la fin, Florence a connu une sorte de trêve de Dieu ; on l'appela la Paix du Cardinal Latino, pour perpétuer le souvenir du légat apostolique aux bons offices duquel elle était due. Elle dura, plus ou moins complètement, pendant plusieurs années. Il n'a jamais fallu plus qu'un coup de soleil à Florence, pour qu'elle refleurisse après les orages les plus sombres ; ainsi fit-elle pendant les jours qui suivirent la paix de 1280. Elle s'épanouit dans le travail, l'industrie, le commerce, par l'amour de la vie, de l'art et de Dieu ; elle étendit ses domaines ; elle bâtit des églises et fit peindre des fresques ; et, pour repos des rudes besognes, elle connut des joies, des rendez-vous de société, des fêtes, tous les nobles et galants plaisirs de la chevalerie d'autrefois, où prenait vite goût la bourgeoisie prospère des temps nouveaux.

C'était donc une heure favorable, l'heure où le jeune Dante arrivait à la virilité. Voilà un point qu'il ne faut pas oublier, et que l'on néglige trop souvent. Les malheurs qui briseront sa vie, les ténèbres et les épouvantes qu'il

Digitized by Google

lui faudra traverser, n'effaceront jamais tout à fait ce qui en lui est lumière et fête, grâce chevaleresque, élégance, toutes les images nobles ou délicates de bravoure et d'orgueilleuse assurance, de gaîté, de danse, de chant, de jeu ou de chasse. Il nous faudra toujours l'apercevoir, au moins de loin, sous les traits d'un enfant de bonne race, fier de son peuple et de son sang, se plaisant en galante et haute compagnie, amoureux de la nature, sensible à la beauté et aux grâces féminines, connaissant les troubles d'un cœur brûlant. C'est un gentilhomme florentin, un soldat, un poëte courtois : il fait la guerre et il chante l'amour.

Tous ces traits nous sont nécessaires pour comprendre sa figure, et dès l'abord ils nous sont fournis par la Vita Nova. *Mais ce ne sont encore pourtant que traits de surface et qui ne nous révèlent pas le fond de son âme. En dernière analyse il règne dans ce cœur un amour, qui domine tous les autres, c'est l'amour de la science. Il faut dire un « amour », car c'est le mot : vouloir, d'un désir illimité, la possession de la vérité, pour trouver en elle la béatitude, comme la trouve l'amant heureux dans l'amour de sa dame, c'est là le mouvement d'âme qu'il faut savoir reconnaître dans quelques-uns de ces sublimes fils du* XIIIe *siècle, dont Dante est le type le plus complet.*

Nous ne pouvons plus très bien nous représenter, je pense, en nos siècles un peu lassés et déçus par l'excès

Digitized by Google

même du savoir, ce que put être, en d'autres temps, l'amour de la science. « *Pensez, dit Ruskin, au goût délicieux et délicat qu'on trouvait jadis à cette nourriture-là, quand elle n'était pas aussi commune qu'aujourd'hui, quand les jeunes hommes — ceux de belle race — en avaient faim et soif*[1] *!* » *Si cette faim, si cette soif, cet* appétit, *(suivant l'expression Dantesque), n'eussent pas possédé l'âme de Dante, comment peut-on supposer la vérité de ce fait surprenant entre tous : ce jeune homme du monde, ce soldat, ce poëte acquiert (au moins en ses formes générales), toute la science de son temps, et cela, tout seul ou à peu près, par un effort personnel de volonté, et avant l'âge de trente ans?*

Il faut se rappeler quelle était cette science, qui excitait tant d'amour, et quels attraits elle pouvait exercer sur l'esprit d'un jeune homme de cet âge. D'abord c'était une science chrétienne, la possession de la vérité éternelle révélée de Dieu ; tel était le premier aspect qui se présentait à l'âme d'un chrétien tel que Dante. Mais il faut se rappeler aussi quelle forme nouvelle avait récemment prise la science chrétienne, par l'enseignement qu'avaient donné les maîtres de l'ordre de Saint-Dominique. C'était une encyclopédie immense et sans limites ; elle s'étendait par sphères successives, depuis les connaissances sensibles les plus précises, jus-

1. *Dans* Fors clavigera, *(citation que j'emprunte à M. André Chevrillon).*

Digitized by Google

qu'à la raison pure, jusqu'à la contemplation extatique de la vérité absolue ; elle comprenait toutes les connaissances humaines, et par sa méthode symétrique, elle les ordonnait toutes en Dieu. Mais si elle satisfaisait l'intelligence, elle comblait aussi le cœur ; elle est fondée sur la raison, mais aussi sur l'amour : le Dieu vers qui elle mène est le Dieu Incarné et Rédempteur.

C'était de quoi ravir l'esprit d'un jeune étudiant passionné.

Une autre chose encore pouvait toucher intimement sa pensée toscane, sa pensée latine. Jamais, malgré le cours des siècles, l'âme latine ne s'était déshabituée de l'influence profonde des poëtes, des philosophes, des orateurs de l'antiquité grecque et romaine[1]. *La philosophie scientifique du* XIIIe *siècle lui donnait une certaine satisfaction. Elle accomplissait, entre la sagesse antique et la science chrétienne, un accord et une union qu'en vain chercheront les siècles suivants. Thomas avait fait ce grand miracle, nié d'abord, contesté, puis consacré enfin par l'approbation de l'Église catholique, et béni, si l'on en croit la légende, par la voix du Christ lui-même ; il avait ressuscité en une vie nouvelle l'antique philosophie, il l'avait conquise à la vérité évangé-*

1. *Cf.* F. Novati, L'Influsso del pensiero latino. *(Milan 1897). On ne saurait recourir trop souvent à cette leçon magistrale, devenue, grâce à son riche appareil de notes et de commentaires, l'introduction nécessaire de toute étude de la pensée Italienne.*

Digitized by Google

lique : il fondait sa méthode de démonstration chrétienne sur la dialectique grecque ; il christianisait le Péripatétisme ; il baptisait Aristote.

Pour qui sait voir, la partie morale et métaphysique de la philosophie Thomiste se devine déjà presque entière dans la Vita Nova. *A vingt-cinq ans, Dante en possédait tous les principes. Il faut se demander comment il était matériellement possible qu'il les acquît. Florence n'avait pas alors d'Université ; les leçons que pouvait trouver un enfant sur les bords de l'Arno ne devaient guère dépasser le niveau d'une modeste pédagogie grammaticale. Dante ne put pas s'instruire au pied d'une chaire illustre ou auprès de maîtres fameux. Il poursuivit et découvrit lui-même la science ; il fut bien de ceux qui s'enseignent eux-mêmes, un* autodidacte, *ainsi que l'ont été plusieurs grands penseurs ; mais le fait est plus extraordinaire pour lui que pour bien d'autres, vu la complexité et le nombre des connaissances que supposait l'étude de la théologie scolastique. Il faut bien croire, et cela va sans dire, qu'il trouva dans cette Florence de sa jeunesse, sinon des maîtres, du moins certains directeurs de pensée*[1]. *Mais à la vérité nous ne savons pas exactement quels ils furent. En tous cas il ne trouva pas un enseignement régulièrement organisé.*

1. *C'est en ce sens sans doute que D. a pu dire que Brunetto Latini « l'a enseigné » (Cf.* Inf. *XV, v.* 85).

Digitized by Google

Nous apercevons du moins qu'il rencontra de bonne heure une sorte de cercle poëtique et littéraire, auquel il s'affilia aussitôt, un de ces groupes intellectuels, qui si tôt et si naturellement se formèrent à Florence, faisant prévoir longtemps à l'avance les célèbres académies[1]. *C'était un groupe de gens du monde(dirions-nous aujourd'hui), et de poëtes, tous adonnés à l'amour de la science, de la poësie et de la beauté. Ce cercle, où l'on nous introduit dès les premiers chapitres de la* Vita Nova, *fermé étroitement à tout profane, était gardé et gouverné par le grave et doux Guido Cavalcanti, celui que Dante appelle « le premier de ses amis. » Tous ceux qui y sont admis sont nommés* sages, *et l'on entend par là qu'ils sont poëtes. Ils font des vers en langue vulgaire, et les font pour des dames qui sont vertueuses. Dans ces jardins de Florence, où folâtreront plus tard d'autres dames, leurs libres petites nièces, celles du* Decaméron *et du* Paradis des Alberti, *on voit passer graves, dignes, un peu hautaines, mais aimables pourtant, souriantes, et, pour tout dire, courtoises, les dames de la* Vita Nova.

Chaque dame avait son poëte, et chaque poëte sa dame.

1. *Cf. ce que j'ai dit de l'*académie *que semblent avoir formée au* XIVe *siècle les amis de Pétrarque.* (Lettres de Francesco Nelli. *Paris, Champion, 1892, pp. 80, sq.*)

Digitized by Google

*
* *

Dante put se complaire en une pareille compagnie ; car il était poëte plus encore que toute autre chose. Il nous indique qu'il avait appris, à lui tout seul, à faire des vers ; et des vers en langue vulgaire furent la première forme que reçut sa pensée. Quels furent ces vers ? Ils ne purent être que des vers amoureux, conformes aux principes de l'école poëtique qui régnait de son temps, et que l'on nomme souvent courtoise, *du nom des cours lettrées où elle a spécialement été pratiquée. Tout jeune donc, Dante a composé des poëmes, semblables par le sujet, la forme et le mètre, aux poëmes que les trouvères de France, de Provence et d'Italie composaient depuis deux siècles à satiété. Les formes de cette poësie étaient rigoureusement fixées par une tradition. Le jeune poëte, au début surtout, se conforma fidèlement à cette tradition, en tout ce qui touche le langage et les termes de l'amour, et aussi les circonstances usuelles de la vie amoureuse. S'il innova, ce fut peu à peu, et chaque jour un peu plus. Mais en somme, et encore qu'il ait imprimé aux formules même les plus banales de la vieille poësie, la marque de son génie personnel, on peut dire qu'il resta poëte courtois et se complut à la poëtique courtoise.*

Il ne s'y attacha pas par hasard et par la force des

Digitized by Google

circonstances. Il s'est rendu compte de ce qu'il faisait : un très curieux chapitre de la Vita Nova[1] *nous renseigne sur sa conception de la poësie amoureuse, et en résume l'histoire, telle qu'elle se présentait à ses yeux. Ce chapitre, que plus d'un lecteur néglige comme aride et pédantesque, est de ceux qui peuvent le mieux nous renseigner sur l'esprit de Dante et son dessein. Il nous assure, et nous ne devons jamais l'oublier, que tout, dans l'œuvre du poëte savant, est savamment fait, déduit logiquement et suivant un plan arrêté, dans un dessein de haut enseignement. Sur toute matière de philologie et de poëtique, aussi bien que de philosophie et d'histoire, c'est Dante lui-même qui nous éclaire le mieux sur Dante.*

Il sait donc bien, tout Dante qu'il est, qu'il appartient à la filiation des poëtes amoureux des générations précédentes, de ces poëtes dont l'œuvre, qui charma tant de générations humaines, nous paraît à distance, avouons-le, factice souvent et généralement monotone. Il n'est pas étranger à la poëtique de Chrétien de Troyes et d'Adam de la Halle, d'Arnaud Daniel et de Bertran de Born. Il n'ignore pas sans doute, et nous le dirait pour un peu, comme elle passa du Nord au Sud, se réfugia avec les Albigeois exilés à la cour voluptueuse et hétérodoxe de Frédéric II, et de la Sicile

1. *XXV.*

Digitized by Google

rejaillit vers la Toscane et le Nord de l'Italie, pour y trouver des destinées nouvelles.

Oui, nouvelles *en vérité ! — Car, usée et ressassée depuis tant d'années en l'éloge des dames, et la plainte séculaire de leurs sévérités, la poësie amoureuse vient d'être utilisée pour un emploi qu'elle n'avait jamais encore connu. Et cela, Dante encore le sait bien. Son âme de Florentin, avide de réalités et de nouveautés, pas plus que son âme de philosophe, ne se fût pliée au jeu suranné d'une redite continuelle en une banale galanterie. Au moment où il se donne à la poësie courtoise, elle vient de rajeunir. Le groupe florentin auquel il s'est affilié appartient à une nouvelle école. Une nouvelle méthode poëtique a ouvert à la poésie amoureuse une veine inconnue. A cette méthode Dante donnera un nom ; car il a souvent réussi à trouver pour les choses de l'âme des noms qui à jamais en fixent l'image. Le nom qu'il inventera est celui-ci, que la postérité n'a pas oublié :* « Il Dolce Stil Nuovo, — le Doux Style nouveau. »

Pour comprendre la Vita Nova, *il faut savoir, du moins en façon générale, ce que l'on doit entendre par ce nom.*

Le Doux Style nouveau est l'évolution dernière la plus haute de la poësie courtoise vers le symbolisme et l'expression de vérités métaphysiques.

Quelques mots d'explication sont ici nécessaires.

Digitized by Google

Le Doux Style nouveau est un fait particulier, bien défini. Il ne faut pas le confondre avec le mouvement idéaliste, qui modifiait depuis quelques années déjà la veine d'inspiration des poëtes courtois. La poësie amoureuse du XIIe *siècle avait été très naïve et très sensuelle ; au* XIIIe *siècle elle tendit à se purifier. Les poëtes s'efforcèrent d'idéaliser la femme et l'amour. Cela est si vrai que plusieurs poëtes, français notamment, du* XIIIe *et des débuts du* XIVe *siècle, arrivent à se rencontrer, par la pensée, et presque par l'expression même, avec des Italiens du Doux Style nouveau. Nous trouvons dans Adam de la Halle tels accents qui font songer à la* Vita Nova :

Car ma Dame est tant douche a resgarder
que mauvestés ne porroit demorer
en cuer d'ome qui la voie [1].

C'est ici l'expression de l'idéal féminin de la chevalerie ; la Dame ici chantée est celle pour laquelle on se croise et l'on combat l'infidèle, celle qui hait toute bassesse et toute lâcheté, et pour plaire à laquelle

1. *Cf.* BERTONI, Il dolce stil nuovo *dans* Studi medievali, *vol. II, fasc. 3, p. 352, sq., et* GUY, Adam de la Halle, *Paris, 1898. — A peine ai-je besoin de dire que je ne fais ici que résumer, telles que je les comprends, les nombreuses et souvent excellentes études publiées récemment en Italie sur le* Dolce stil nuovo ? — *Je recommande en particulier la belle* Lecture *donnée à Florence par* Vittorio ROSSI (*insérée dans* LECTURA DANTIS. Le opere minori. *Florence, 1906, p. 35, sq.*)

Digitized by Google

il n'est rien, que de bien vouloir et bien faire. Renan a dit quelque part l'influence de civilisation et de moralisation qu'eut la femme chrétienne et la pudeur chrétienne de la femme, dans les siècles durs et rudes. Cette influence est bien sensible dans la littérature.

L'exaltation de l'idéal féminin est une des conséquences du grand élan religieux du XIIIe *siècle, dont les prédicateurs monastiques furent les plus puissants instruments ; elle se lie particulièrement au développement nouveau qu'avait pris le culte de la Vierge Marie depuis les jours de Bernard de Clairvaux et par son influence*[1]. *Ce fut, avec un flot de foi et de prière, un flot puissant d'idéal qui passa sur l'humanité. Il était impossible qu'il n'eût pas quelque influence sur les poëtes courtois, dont le métier était de chanter la femme, d'exalter sa beauté et solliciter sa bienveillance ; que de nouvelles images ne leur apportait pas ce mouvement de pensée et d'amour vers la plus belle, la plus pure des femmes, la bénie*

1. *Cf. surtout* VACANDARD : La Vie de Saint Bernard. *Paris, Lecoffre, 1895, et notamment t. II, p. 90, sq. — On relève tous les jours des preuves nouvelles de l'influence de la dévotion à Marie dans le domaine de la poësie. Voir par exemple des imitations pieuses de Ballettes et de Pastourelles dans* JEANROY : les Origines de la poésie lyrique en France, 2e éd. *Paris, Champion, 1904. — Cf. aussi les curieuses* Canzoni *du Génois* LANFRANCO CIGALA *dans* BERTONI, *loc. cit. — Certaines expressions même, chères au poëte courtois pour désigner la dame de ses pensées, sont devenues les noms usuels et populaires de Marie ; en Italie :* Madonna ; *en France :* Notre-Dame.

Digitized by Google

entre toutes, la pleine de grâces ? Ce fut, au-dessus des pauvres petites humanités féminines en leur grâce périssable, l'apparition d'un « éternel féminin », vrai, vivant, accessible à tous, en humilité, en gentillesse, en charité.

C'est là un ordre de sentiments auquel le Doux Style nouveau n'est pas étranger ; mais ils ne lui sont pas spéciaux. Cet idéal féminin possède le cœur de Dante en perfection ; mais il était bien connu, nous l'avons vu, à notre « bossu d'Arras ». Il y a tout cela dans la Vita Nova, *mais il y a autre chose et plus. Ici il faut écouter Dante et l'en croire, lorsqu'il distingue formellement son école de toutes les précédentes, fussent-elles les plus spiritualistes. Il a rendu en somme un jugement littéraire, net et définitif, dans un dialogue qu'il suppose engagé, au* Purgatoire, *entre lui-même et un poëte de l'ancien style, Bonagiunta de Lucques.*

Notez que le dialogue s'est engagé justement à propos d'une des Chansons de la Vita Nova, *la première de toutes, celle qui commence par ces mots, si pleins de sens profond pour qui connaît la langue mystique de Dante :* « Dames qui avez entendement d'amour ».

Dante donc a été amené à définir l'inspiration sacrée :
« *Je suis un homme, dit-il, qui chante quand Amour*
« *souffle, et qui vais parlant en la façon qu'il me dicte*
« *au dedans* ».

Digitized by Google

Alors le vieux poëte lui répond avec un accent de tristesse : « *O frère, je vois le* nœud *qui nous a rete-* « *nus*, moi et les autres, *loin du* Doux Style nouveau « *que tu me fais entendre* [1] *!* »

Un nœud *retenait la poësie loin du symbolisme chrétien. Ce nœud ne fut rompu qu'une fois. Dante nous l'a fait constater avec une extrême précision ; il a eu raison, car la chose mérite qu'on y apporte une attention très grande. Ce fut en effet une rupture étrange, une circonstance, quand on y pense, particulière, et presqu'unique dans l'histoire des lettres.*

Il faut se rappeler d'où était née cette poësie amoureuse du moyen-âge, que l'on voit ici s'affiner si singulièrement. Elle tirait son origine de sources qui ne sont guère pures ; une des principales est la basse poësie galante de l'Empire Romain. Gaston Paris nous le montrait bien [2]*, (avec les réserves voulues) ; il a fait voir aussi combien par essence cette poésie était, malgré toute apparence contraire, antimatrimoniale et donc antichrétienne. Née profane, elle va, par le*

1. Purg., *XXIV, v. 55 sq.*

2. *Voir notamment sa belle lecture à l'Institut sur* « Les anciennes versions françaises de l'Art d'Aimer et des Remèdes d'Amour d'Ovide » *dans* : La Poësie du Moyen-Age *(Paris, 1885). — Voir aussi, pour ce qui suivra, son compte-rendu de la 1re éd. du livre de Jeanroy sur* Les Origines de la poésie lyrique *(tirage à part du* Journal des Savants. *Paris, 1892), — et* La Littérature Française au Moyen-Age. *Paris, 1888.*

Digitized by Google

cours des siècles, finir sacrée. D'Ovide au départ, elle va à l'arrivée aboutir à saint Thomas d'Aquin. « *Cet* Art d'Aimer, *dit Gaston Paris, alla s'élevant et se subtilisant de plus en plus...* », — *et cela est la vérité même,* — *mais Gaston Paris ajoute* « ... *et il finit par devenir si sublime et si ténu qu'il s'évanouit en une sorte d'éther mystique.* » — *Je ne suis pas sûr de suivre tout à fait jusqu'à ce point la pensée de l'illustre maître; sans doute comme lui, je prends quelque plaisir à l'objectivité réaliste un peu sensuelle du haut moyen-âge français ; je suis d'accord aussi avec lui pour penser que le vieil* Art d'aimer *spiritualisé est arrivé parfois, avec Cavalcanti par exemple, à s'abstraire par trop en subtile quintessence. Mais Dante l'attendra au passage, avec son génie de vérité plastique, avec ses fermes mains d'ouvrier ; il ne le laissera pas s'amenuiser en je ne sais quel jeu aérien de métaphores impalpables. Il va au contraire l'emplir d'humanité vivante. Dans sa suprême aventure, le vieil* Art d'aimer *va s'épanouir en rien moins qu'en la* Vita Nova *et la Divine Comédie.*

Dante n'avait donc pas tort de nous montrer que cette singulière transformation de l'antique poësie était chose unique et profonde. Le Doux Style nouveau n'est pas seulement une tendance générale de l'esprit du poëte vers l'idéalisme ; c'est une méthode poëtique, née en un certain temps et un certain lieu : Nous pouvons préciser l'un et l'autre : le temps c'est la dernière

Digitized by Google

moitié du XIIIe *siècle ; le lieu, c'est Bologne. Le Doux Style nouveau est d'origine bolonaise ; son premier poëte fut le bolonais Guido Guinizelli. On verra combien il importe encore de retenir ce point* [1].

Guinizelli n'est pas seulement un poëte à tendances idéalistes, de ceux qui s'appliquent à contempler seulement en Madame ses grâces et ses charmes les plus spirituels. Il fait plus : il s'efforce de spiritualiser complètement Madame, de la contempler dans la seule beauté de son âme. Ce qu'il chante est encore l'amour, tel que les poëtes le chantaient depuis des siècles ; mais il va le dépouiller de tout ce qui le fait charnel et périssable. Comme Dante et avant lui, il ne désire plus de Madame que le bien moral qu'elle peut donner à l'âme et la béatitude qui en résulte. Comme lui et avant lui, il chante l'effet du Salut de Madame, qui est véritablement Salut, puisqu'en le cœur il détruit tout vice, et qu'il y met toute humilité et gentillesse. Comme lui encore et avant lui, il pose la théorie philosophique de l'Amour, suivant les principes de la scolastique et c'est lui que Dante citera comme autorité, dans son sonnet métaphysique : **Amour et cœur gentil.**

1. *A l'époque où nous nous plaçons, Dante probablement n'avait jamais été à Bologne. C'est par voie indirecte que l'enseignement bolonais, aussi bien poëtique que philosophique, était venu jusqu'à lui.*

Digitized by Google

Au point où Guinizelli a amené la poësie, elle n'est donc plus que l'idéalisation chrétienne de l'amour et de la femme. L'éloge traditionnel de la femme dans sa beauté, dans le charme de son être, dans le bonheur que son amour promet à l'homme depuis le jour où Dieu au Paradis terrestre les créa l'un pour l'autre, s'est peu à peu limité à la seule part spirituelle de cette beauté, de ce charme, de ce bonheur. Pour pousser jusqu'à ce point l'éloge de Madame, le poëte reste cependant fidèle aux formules des vieux chanteurs d'amour profane. Ces formules se plient aisément au symbolisme traditionnel de l'Ecriture et des Pères de l'Eglise. Car depuis les jours du Cantique des Cantiques, on a souvent vu transposer du profane au sacré et du naturel au surnaturel les images et le langage de l'amour. La littérature chrétienne apporte au poëte un trésor de ces moyens d'expression : ce sont spécialement les images radieuses dont les plus lyriques des Pères de l'Église ont peint la joie de l'âme sanctifiée dans la possession de l'amour de Dieu, la transfiguration des âmes dans l'éternelle béatitude. Se conformant à la pensée et à la langue même de l'Église catholique, le poëte va béatifier Madame, la canoniser, la transporter illuminée au Paradis [1].

Encore un peu plus et Madame s'immatérialise tout à

1 *Dans sa* Beatrice beata, E. Proto *a fait voir combien Dante, dans la* V. N. *notamment, a fait d'emprunts directs aux lettres de S. Jérome à Eustochie, où il s'agit du bonheur du ciel.*

Digitized by Google

fait, son amour n'est plus que la charité, sa beauté que la vérité éternelle. Mais non ! Ce restera toujours Madame, et la poësie théologique de ces poëtes singuliers sera toujours, comme nous le verrons, une poësie amoureuse. Sur ces limites presqu'insaisissables de la terre et du ciel, où la tendresse humaine se confond presque en l'amour de Dieu, Dante, dans son voyage surhumain, apercevra la figure de Guinizelli, son maître. Ce sera sur le dernier degré de la montée du Purgatoire, *très haut déjà sur la route de pénitence, mais non cependant tout en haut; encore un peu plus outre, et le maître du Doux Style nouveau aura franchi le dernier échelon et effacé la dernière souillure; sa flamme, suivant la belle expression d'un de nos poëtes, aura* consumé ce qu'elle avait d'impur. *Il n'a plus qu'à sauter le dernier pas, pour traverser le rideau embrasé, qui seul le sépare du sommet enchanté, où est la joie, l'harmonie, la lumière, où est Béatrice. Mais il ne l'a pas sauté : car au cœur du poëte qui chante les passions de l'amour, — du plus épuré même, — il reste quelque chose des ardeurs humaines.*

Ainsi Dante, avec la netteté usuelle de ses symboles, a pu nous faire comprendre quel rôle et quelle action il attribuait à Guido Guinizelli son maître.

Il y avait des raisons spéciales pour que l'art savant de Guinizelli se développât à Bologne et non ailleurs. L'Université de Bologne était alors le centre d'enseigne-

Digitized by Google

ment de l'Europe entière : la nouvelle poësie était scolastique. *C'est là un mot dont il ne faut pas avoir peur ; il ne nuit en rien au charme gentil de cette poësie. J'ai dit avec quelle adoration les bons esprits de jadis ont embrassé la science scolastique, qui nous apparaît, quant à nous, de loin, grave et pesante, dans les longues pages serrées des Sommes. Les arts du dessin, autant que la poësie, en ont vanté les attraits. Combien d'œuvres d'art délicates nous rappellent encore les délices du* Trivium *et du* Quadrivium ? *De belles jeunes femmes souriantes y figurent les plus austères des sciences.*

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que l'enseignement, à Bologne surtout, était fondé en grande partie sur la lecture des Pères de l'Eglise aux grandes envolées mystiques, de ceux dont l'éloquence verbale se rapproche le plus de la poésie ; tel saint Grégoire, mais surtout saint Augustin, penseur encyclopédique, et orateur aux chaudes métaphores, l'un des Pères dont les œuvres mêlent le plus la tradition des poëtes antiques aux splendeurs du dogme chrétien [1].

Les maîtres qui enseignaient alors la science à Bologne étaient les plus grands qu'ait produits le Moyen

1. *Le Vocabulaire même de St Augustin peut être rapproché souvent de celui des poëtes de la nouvelle école. En lisant la* V. N. *il y aura lieu de se souvenir que St Augustin a écrit : « Toute vertu est amour. »*

Digitized by Google

âge. On a remarqué très justement qu'au moment même où Guinizelli et ses premiers disciples rimaient, Bologne avait vu se succéder récemment dans ses chaires théologiques Maître Albert le Grand, et saint Thomas d'Aquin[1]. *Le Doux Style nouveau est né à Bologne, auprès de l'Université, — on pourrait presque dire, au pied de la chaire où enseignait l'Ange de l'École.*

A côté des influences dominicaines si évidentes, il faut naturellement, dans la formation de la nouvelle école poëtique, faire place aux influences franciscaines. Là, comme en beaucoup de points de l'histoire morale de l'Italie, les deux influences se sont rencontrées et confondues; le baiser mystique de François et de Dominique s'est échangé une fois de plus. On sait comment, dans la Divine Comédie, Dante, toujours juste en ses jugements, et critique précis, a réparti également et justement balancé, si je puis dire, le mérite entre François et Dominique. Pour ignorer ici l'influence francis-

1. *Je noterai en son temps certaines idées de la* V. N. *qui ont rapport aux doctrines d'Albert le Grand. — Cf.* Bertoni, loc. cit. *et* Salvadori : Sulla vita giovanile di D. *(Rome, 1907). — S*t *Thomas achevait, en 1269, à Bologne la partie morale de la Somme. Les nouveaux interprètes de D., et surtout Flamini, ont montré quelle place le Thomisme tient dans sa pensée. Pour interpréter la* V. N., *en maints passages où il s'agit d'amour,* d'appétit *(désir) et de vertu, on se souviendra avec utilité par exemple de cette définition de S*t *Thomas :* Amor significat coaptationem quandam appetitivæ virtutis ad aliquod bonum.

Digitized by Google

caine, il faudrait ignorer et les attaches probables de Dante en sa jeunesse au tiers ordre franciscain, et la poësie franciscaine tout entière. Il faudrait, alors qu'on veut parler d'idéal féminin dans la béatitude chrétienne, oublier sainte Claire d'Assise.

Et d'ailleurs, dans l'Italie du XIIIe *siècle, l'air qu'on respire est franciscain. Pour entendre la doctrine de la poësie qui nous occupe, tenons compte avant tout de l'enseignement des chaires bolonaises aux environs de 1270 ; pour en comprendre la forme, n'oublions pas le suave naturalisme de la langue et de la pensée franciscaine.*

Le Doux Style n'était pas de nature à connaître la popularité ; loin de là. Aux jours même où Guinizelli chantait, il arriva à un bien petit nombre de poëtes d'avoir l'âme assez délicate pour le comprendre et l'imiter. Le mystique bolonais n'eut pas beaucoup plus de disciples qu'il n'avait eu de compagnons : le culte de la vie intérieure est toujours réservé aux moins nombreux. Les beati pauci *du Doux Style nouveau se comptent aisément sur les doigts ; ils ne sont guère qu'une dizaine en tout, jusqu'à Guido Cavalcanti à Florence, et par lui jusqu'à Dante ; auprès de lui, on citera Cino da Pistoja, dont on peut proposer de faire le chaînon par lequel (de loin, de très loin), François Pétrarque pourra lui-même se relier à cette école d'idéal.*

En fait le Doux Style nouveau aboutit à Dante et se

Digitized by Google

conclut en lui[1]. *Il en arrive ainsi souvent dans l'histoire des arts et des lettres, par l'effet d'un génie souverain : une école trouve en lui à la fois son couronnement et sa fin, — comme ces plantes qui meurent tout entières après qu'elles ont une fois fleuri. Tel fut bien le sort du Doux Style nouveau ; il a inspiré à Dante ses premiers poëmes, puis la* Vita Nova ; *mais la* Vita Nova *c'est déjà la Divine Comédie, par l'action toute-puissante de laquelle se répandra sur le monde et dans les siècles le trésor de poësie qui s'était formé, presque ignoré, dans les petits cercles bien fermés de Bologne et de Florence.*

*
* *

Dans les poëmes de la Vita Nova *on retrouvera presque tous les éléments de pensée que nous avons notés dans les poëmes du Doux Style. Dans tous, le symbolisme religieux et philosophique a une part plus ou moins grande. Tous se rattachent, plus ou moins, au style de l'école de Bologne. « Plus ou moins », dis-je, — et cette réserve s'impose d'elle-même. Peu à peu*

1. *Je parle ainsi de façon générale et sans ignorer que l'on peut trouver encore après D., çà et là, quelques fidèles attardés du Doux Style, lesquels n'ont pu faire que l'école qu'ils aimaient ne fût pas bien et définitivement close.* Cf. *notamment :* Flamini, L'imitazione di D. e dello Stil Nuovo nelle rime di Cino Rinuccini. (*dans l'*Alighieri, *1890*).

Digitized by Google

seulement, comme il était naturel, les influences mystiques et symboliques exercèrent sur Dante leur action. Elles s'y développèrent surtout par l'action de Cavalcanti. On aperçoit très vite le jour où la poësie, l'amitié, l'amour, si réels soient-ils, ne se représentent plus à lui que dans leur sens d'allégorie. Tout le monde se rappelle le célèbre sonnet du vaisseau (Guido vorrei) *: Dante, Guido, des amis, des dames, pour vivre à tout jamais dans le même désir et la même volonté, pour toujours parler d'amour, doivent tous s'embarquer ensemble sur des ondes, qui ne sont pas, croyez-le, un banal* Fleuve du Tendre, *mais la mer illimitée et éternelle de la pensée.*

Dans cet état d'esprit, Dante a fait des vers pour sa Dame, et puis cette Dame est morte, et l'âpre réalité de la mort a porté son amour à se transformer de plus en plus en la pensée et la science des vérités éternelles. Poëte toujours, il a chanté en vers cette nouvelle évolution de ses amours mystiques. Tous ses vers sont bien l'œuvre d'un poëte de l'Ecole du Doux Style, — cela est certain. — Mais il nous faut voir maintenant comment il va se distinguer de ses premiers maîtres bolonais, de Cavalcanti et de tous les autres. Je voudrais montrer quelle est la grande originalité de sa première œuvre.

Un jour est venu où il reprit en main tous les poëmes amoureux de sa jeunesse ; il mit à part ceux qui lui parurent pouvoir rentrer dans des cadres où il voulait les enchâsser. Un certain nombre figureront

Digitized by Google

plus tard dans son traité philosophique, le Convivio. *Il prit les plus juvéniles pour en faire un livre qu'il appellerait : La Jeunesse,* Vita Nova.

Réunir et coordonner des poésies n'était pas une nouveauté. Il est resté du moyen-âge un grand nombre de ces collections que l'on nomme en Italie Canzonieri. *Il n'est pas rare qu'un* Canzoniere *soit classé suivant une certaine logique formelle, fondée par exemple sur la similitude des sujets.*

*Ce n'était pas non plus une nouveauté absolue que de commenter des poëmes, les gloser, comme on disait, expliquer les circonstances de fait et de pensée qui leur avaient donné naissance. Des poëmes, surtout de la langue d'*oc, *nous sont souvent parvenus dans les manuscrits, accompagnés de récits plus ou moins longs qui les motivent aux yeux du lecteur ; c'est ce que l'on appelle la* raison *du poëme, en provençal* razo, *et* ragione *en italien* [1].

Mais voici la véritable innovation.

1. *On verra, dans la* Vita Nova, *l'usage que Dante fait de ce mot* ragione, *que l'on pourrait traduire en français : argument. Les* razos *qui accompagnent les poëmes des anciens troubadours n'ont pas toujours pour auteurs ces troubadours eux-mêmes, mais souvent des commentateurs ou biographes. Quoiqu'il en soit, D. connaissait certaines de ces* razos. *Il semble que celles qui accompagnent les œuvres de Bertran de Born ont été spécialement imitées par lui. Cf.* Bertoni, loc. cit. *et* M. Scherillo, Bertram dal Bornio. *Rome, 1897.*

Digitized by Google

Jamais, avant Dante, on n'avait songé à relier entre elles les raisons : « *la grande nouveauté, dit Francesco Flamini, c'était d'avoir ramassé en un petit livre, la fleur des rimes écrites pour la « dame de ses pensées », de les avoir expliquées au moyen de* raisons *qui fussent de nature à les relier et à en faire un récit suivi et ordonné, d'avoir adapté les vers et la prose à une pensée unique, qui peu à peu va se développant. Cette pensée, qui tiendra tant de place dans la Divine Comédie, c'est la transfiguration de la dame dans le plus haut des symboles.* ».

Déjà paraît donc dans le premier petit recueil de poëmes, la main du logicien extraordinaire qui concevra et construira le plus grand poëme philosophique du monde. Que dis-je? il n'a pas trente ans, et il est déjà ce constructeur et cet architecte de pensées. Il met sur pied une œuvre solide et soutenue de philosophie morale, à l'aide des éléments figurés que lui fournit sa carrière de poëte courtois de l'école du Style nouveau. Il la construit, et, tandis qu'il le fait, déjà, dès lors, la conception du grand poëme qui suivra est plus ou moins distinctement formée dans son esprit : il l'a pensé; il en a parlé à ses amis. Il en écrit la préface.

Voici donc où dès l'abord le génie de Dante le distingue des poëtes ses prédécesseurs. Pour lui sa poësie n'est pas la fleur d'un rêve ou d'une inspiration heu-

Digitized by Google

reuse. Il ne la conçoit que comme l'ornement de fortes œuvres organiques.

*
* *

La Vita Nova *se partage en trois parties très clairement indiquées*[1] *: la première renferme les poëmes sur les circonstances d'amour, rencontres, sourires, saluts, souffrances, aventures diverses ; — la seconde, montée plus haut d'un degré, renferme les poëmes uniquement dédiés à la seule louange de la Dame, où le poëte oublie et lui-même et son bonheur et sa vie pour louer seulement les beautés de sa Dame ; — enfin en la troisième partie, mort de Béatrice, douleur et vie inquiète de l'amant, ses oublis et sa faute, son retour à la vision seule de sa Dame, dont il se propose enfin, par la grâce du Dieu tout-puissant, « de dire ce qui jamais ne fut dit d'aucune. »*

Le plan du récit est clair, mais quelque peu obscurci d'explications, de commentaires, de raisonnements d'école. Le lecteur moderne est un peu surpris de ces temps d'arrêt prolongés, et surtout des longues ana-

2. *Il faut remarquer que par deux fois Dante se servira de l'expression « nouvelle matière » pour désigner la suite de son récit* (*Chap. XVII : « .....ripigliare matera nuova e più nobile che la passata. » — Chap. XXX : « quasi come entrata della nuova materia che appresso vene »*) ; *ainsi, clairement, il indique la seconde et la troisième partie de son œuvre. Je n'ai pas aperçu que cette observation ait été encore formulée.*

Digitized by Google

lyses qui accompagnent les poëmes, pour en discuter minutieusement le sens et la structure. Et ce n'est pas seulement le lecteur moderne qui s'en étonne. Cet arrangement bizarre et maladroit soulevait déjà des objections au XIVe *siècle. On s'en aperçoit bien en constatant les libertés que se sont permises avec le texte de Dante plusieurs bons manuscrits. Souvent en effet ces explications dont je parle, ce que Dante appelait les* divisions, *ont été considérées comme des lourdeurs pour le texte ; on les en a détachées et on les a rejetées en marge, ainsi qu'il était d'usage de rejeter les* gloses. *Et sur la foi de qui donc, les scribes se sont-ils crus autorisés à porter la main sur le texte qu'avait arrêté le souverain poëte lui-même ? Ce n'a pas été sur la foi du premier venu assurément, mais sur la foi de Boccace, l'admirateur et le disciple de Dante, son historien et son commentateur officiel.*

Tous les manuscrits qui détachent du texte les divisions *dérivent d'un manuscrit type que Barbi a reconnu avec certitude être un autographe de Boccace*[1]. *Pour disposer ainsi librement du texte*

1. *C'est le Ms. de la Bibliothèque capitulaire de Tolède (Cajon 104, n° 6) provenant du cardinal Zelada. — Cf. l'édition de la* V. N. DE M. BARBI *(Florence, 1907), notamment pp.* LIV *et* CCXXI, *et (pour le texte de la note de Boccace) p.* XIX, *et le* fac-simile *du Ms. de Tolède, dans la même édition, avant le texte. — Barbi s'appuie, pour démontrer le caractère autographe du Ms. sur les récents travaux de Hecker et de notre distingué compatriote*

Digitized by Google

de son maître, Boccace se prétendait autorisé par la tradition du maître même. Il a laissé pour sa justification une note fort curieuse, écrite de sa main en tête de son manuscrit : les personnes, affirme-t-il, les plus dignes de foi lui ont rapporté que Dante, devenu plus avancé « en âge et en expérience », avait honte un peu de l'œuvre de sa jeunesse ; mais parmi les erreurs qu'il lui déplaisait le plus d'y avoir commises était ce fait « d'avoir renfermé les divisions *dans le texte ». Cette manière de faire lui paraissait digne d'un enfant, —* « opera troppo puerile ». *Boccace donc, en détachant les gloses du texte, avait cru suivre le désir de l'auteur, son* « appetito », *dit-il, se servant de l'expression habituelle à Dante.*

Il eut tort. Et en effet il ne put accomplir cette extirpation, que Dante n'avait pas faite après tout, qu'en marquant des points de suture ; ils sont assez profonds en certains endroits. Le lecteur attentif apercevra aisément ces points, et notamment l'amputation d'un passage curieux et naïf, où Dante, après la mort de Béatrice, déclare que désormais les divisions *seront placées avant les poëmes et non plus après ; or l'on sait quelle raison sentimentale il donne de cette interversion : ainsi disposées, dit-il, les chansons apparaîtront sans nulle suite ni cortège ; « elles sembleront plus*

Hauvette. Ils ont dissipé, dit-il, « le scepticisme qui régnait parmi les érudits sur les autographes de Boccace. »

Digitized by Google

veuves[1] *!* » *Ce trait, que la correction de Boccace doit nécessairement faire supprimer, nous montre combien Dante, alors qu'il écrivait la* Vita Nova, *attachait d'importance, même esthétique, à la présence de ces commentaires d'école, où son enthousiasme d'écolier voyait des ornements et non pas des lourdeurs.*

Ce détail de composition me paraît instructif entre tous, et c'est à dessein que j'y insiste. Il ne faut pas regretter la présence des gloses archaïques ; il faut y reconnaître un des caractères de l'œuvre. Nous avons ici une construction d'un modèle inconnu jusqu'alors ; celui qui l'édifie, toute neuve ainsi et toute hasardeuse, est un homme très jeune et très sincère, au cœur ardent mais pieux, savant déjà, mais encore sans expérience ; et ce jeune audacieux s'élève peu à peu jusqu'aux plus hauts sommets de la vérité morale, entrecroisant, pour appuyer son ascension téméraire, les échelons légers de la lyrique courtoise et les gradins massifs de la philosophie scolastique. Quelle œuvre étrange il construit ! C'est une œuvre de science et d'amour[2] *: il est seul à en*

1. *Il y aurait à voir si cela ne se pourrait pas rattacher à quelqu'usage florentin concernant le veuvage.*

2. *Une pensée, familière à la philosophie scolastique, qu'il faut sans cesse garder à l'esprit, pour entendre la* V. N. *est celle-ci : : « Le principe de l'amour est la science ». Cette pensée qui peut à première vue paraître extraordinaire et propre seulement aux développements mystiques, se résout cependant en une vérité première évidente, lorsqu'on la prend sous ces formes :*

Digitized by Google

connaître le secret ; il sait quel trésor est caché sous les apparences gracieuses de la vie amoureuse : ce sont les doctes émotions des études solitaires où son âme chaque jour se plonge ; ce sont les conclusions des premiers raisonnements dialectiques dont son droit intellect ait pu se satisfaire. Il s'avance donc, il approche du trésor avec prudence et avec une lenteur consciencieuse ; il assure solidement chacun de ses pas. « *Ses scrupules, dit très bien Ozanam, sont allés jusqu'à vouloir rendre compte* ex professo, *par une rigoureuse analyse, des sonnets et des ballades où sa jeune verve s'était d'abord essayée... Il est toujours prêt à rendre raison de chaque vers échappé de sa plume... Ce philosophe apporte une gravité religieuse à l'accomplissement de son œuvre poëtique.* »

L'idée est ingénieuse et profonde, d'attribuer à l'excès d'une conscience délicate les discussions et les divisions de la Vita Nova. *Elle est juste ; l'esprit de scrupule et d'analyse restera à tout jamais celui de Dante. Ce penseur qui, jusqu'à l'âge d'homme, n'avait jamais approché une Université, aima non seulement l'étude mais même l'enseignement, jusqu'à garder toujours en lui quelque chose du professeur, — le geste au moins. Dans la* Vita Nova *il s'intitule lui-même « glossateur* [1]. »

« *Pour aimer, il faut connaître* », *et surtout :* « *Nul n'aime ce qu'il ne connaît pas.* »

1. « *Lascio cotale trattato a altro* chiosatore ».

Digitized by Google

Et il s'en donne l'attitude. Observez-le, lorsqu'il cite des textes, soit de son livre même, soit des Écritures, soit des auteurs. On dirait qu'il tient le manuscrit en main, et qu'il désigne le passage, du bout de son doigt, ainsi que le fait, en chaire, le maître qui commente : « C'est là ! — dit-il, — quivi [1] *! »*

En prenant les choses sous cet aspect, on arrive même à trouver plaisir à la contexture scolastique de la Vita Nova, *ainsi qu'à d'autres bizarreries qu'elle contient. Car l'imagination de l'étudiant passionné que j'ai dit, toute débordée d'enthousiasme par la découverte nouvelle de la science, se plaît en un pédantisme innocent sous la forme d'un certain jargon aristotélicien. Il y mêle volontiers la notion des bizarres calculs et du symbolisme numéral que le Moyen-Age échafaudait autour du système astronomique des Arabes et de quelque Ptolémée. On verra çà et là tout cet* almanaccare, *comme disent les Italiens.*

Il y a là une préciosité bien spéciale qui n'est pas pour déplaire à notre gout archaïque ; il nous semble qu'elle donne à l'art de Dante sa grâce gothique, *si je puis dire. Mais cela va par moments jusqu'à quelque apparence de grimoire ; c'est un voile de plus pour un récit par lui-même énigmatique, pour une pensée déjà subtile étrangement.*

1. *Dans un passage de la Divine Comédie, on dirait qu'il tourne devant nous les pages d'un manuscrit.* Inf. *XI, v. 102.*

Digitized by Google

*
* *

La Vita Nova *a ce caractère, bien rare en toute littérature, et surtout au Moyen-Âge, qu'elle ne ressemble à aucun autre livre, et qu'elle n'a été imitée d'aucun. On peut, comme j'ai tâché de le faire, découvrir les influences qui ont contribué à former l'esprit du philosophe avant qu'il la conçut, et lorsqu'il la conçut. Mais il reste qu'il la conçut, et que nul autre ne l'avait fait avant lui. Et ce qui nous trouble, quand nous la contemplons, c'est que, par un mystère singulier, alors même que nous ne comprenons pas bien ce qu'elle exprime, elle ne tombe jamais dans la froide allégorie. Elle reste toujours vivante.*

Des questions dès lors se posent.

Voici les premières : Peut-on comprendre la Vita Nova ? *Faut-il chercher à la comprendre ? Ne vaudrait-il pas mieux simplement se laisser bercer par le charme des mots et des images, et ravir par leur imprécision même ? C'est un parti à prendre et j'avoue l'avoir recommandé naguère moi-même au* CANDIDE LECTEUR[1].

Mais s'en tenir là n'est pas rendre justice au poëte philosophe.

Je crois qu'il faut chercher le sens de la Vita Nova ;

1. *Cf. ce qui sera dit plus loin de l'édition de luxe publiée par la Société* « LE LIVRE CONTEMPORAIN ».

Digitized by Google

et lorsque je considère les derniers travaux de la science, je commence à espérer qu'un jour est proche où l'arcane du philosophe nous sera presqu'entièrement révélé. Bien des points assurément sont éclaircis déjà. Par la comparaison surtout du Convivio, *œuvre philosophique écrite un peu après, on est arrivé à apercevoir le sens général de la* Vita Nova.

Il ne paraît pas douteux tout d'abord que le livre entier a pour dessein un enseignement de morale religieuse, et que l'auteur a voulu éveiller en nous des pensées de vertu, de désir du bien, de vision divine, de béatitude éternelle. Il a comparé toute sa vie morale à une immense entreprise à la recherche de la béatitude. Il en touchera le terme lorsqu'il aura vu Béatrice reprendre sa place parmi les dames de la vie contemplative, auprès de l'antique Rachel, au Ciel de l'Humilité, où est Marie. Il en marque le point de départ en son enfance même, lorsque l'image de la béatitude lui apparut tout d'abord dans l'ineffable attrait de la beauté d'une vierge.

Si une lumière complète ne peut pas être donnée partout, c'est que Dante ne l'a pas voulu. Il nous a bien expliqué, dans un chapitre de son livre, que le poëte doit toujours savoir lui-même ce qui est caché sous le voile de ses allégories; mais, ajoute-t-il, il n'est pas nécessaire que le lecteur le sache toujours. Et s'il arrive que, nous lecteurs, ne l'entendions pas bien, il ne s'en

Digitized by Google

met pas plus en peine, et assez vivement il nous renvoie chez nous. C'est à nous à chercher.

Un poëme doit toujours avoir un sens caché. C'est le mystère même qui en fait la beauté. Telle est l'esthétique des meilleurs poëtes du moyen-âge italien. Et Dante, avec son originalité personnelle, est resté fidèle à l'esthétique de son école. Il ne nous a donc pas expliqué le sens de tous les détails du tableau ; mais on en reconnaît cependant un très grand nombre sur lesquels il est possible de jeter la lumière.

La Vita Nova *est un livre allégorique, et il est possible de découvrir souvent le sens de son allégorie. C'est la réponse aux premières questions*[1].

*
* *

Mais en voici d'autres : en lisant la Vita Nova, *et quelque attention que l'on porte à son sens idéal, on ne*

1. *Le Dante de la* V. N. *est déjà bien le* Theologus Dantes *que la tradition nous présente. Si nous doutions encore que le fond de la* V. N. *soit philosophique et théologique, nous pourrions du moins nous assurer que l'autorité ecclésiastique romaine n'en doutait pas au* XVIe *siècle. A cette époque, sous le coup de la lutte contre l'hérésie, l'orthodoxie des livres était recherchée avec une rigueur que le Moyen Age n'avait pas connue. L'édition* princeps *de la* V. N., *qui fut imprimée à Florence par Sermartelli en 1576, est revêtue du* visa *de l'Inquisition donné par un Frère François de Pise, mineur conventuel, « inquisitor generale dello stato di Fiorenza ». Paget Toynbee et après lui Barbi* (p. LXXIX)

Digitized by Google

peut pas s'empêcher d'y voir un roman, un récit de faits, une suite de réalités humaines. Y a-t-il en effet un fond de vérité ? C'est là une interrogation qui se pose invinciblement à l'esprit ; mais à mesure que l'on avance dans la lecture, la réponse varie page par page. Devant tel trait marqué, presque tangible, on ne peut hésiter : il y a un fond de vérité. Mais on tourne la page et l'on s'envole dans l'irréel.

Aussi c'est sur ce point que la discussion reste la plus vive et la moins décidée entre les critiques : les deux écoles, la réaliste et l'idéaliste, gardent toujours leurs positions, encore que l'idéaliste ait subi bien des défaites ; elles se donnent chaque jour de rudes coups. Il n'est pas bien surprenant que la discussion passionne : mais il ne me semble pas qu'on l'ait toujours bien considérée et dans toute sa complexité. Il y a ici, non pas un, mais deux points de vue à observer peut-être : un de fait, et un d'esthétique.

Voyons la question de fait. Elle doit être tranchée dans le sens réaliste. *Avec le grand nombre des érudits d'aujourd'hui, je crois qu'il y a dans l'histoire des amours poëtiques de Dante un fond de vérité, que tous les faits n'y sont pas imaginaires, que Béatrice en un mot a existé. Nous savons son nom par Dante lui-même. Il nous a dit*

ont noté même quelques corrections, peu nombreuses à vrai dire, que l'Inquisition imposa au texte de la V. N. *On apercevait donc bien dès lors le sens théologique du livre.*

Digitized by Google

en outre qu'elle était belle à merveille, et parée des vertus qui sont les plus précieuses au monde à trouver en une dame. Il nous a même donné quelques précisions assez formelles, comme on le verra, sur les détails de sa beauté, taille, teint, regard, voix. Il l'a entourée d'une famille, père, frère et de compagnes et d'amies. Il est vrai qu'au même point où il la nommait d'un nom réel, il nous signifiait, par la vertu même de ce nom, qu'elle était dame allégorique et représentait l'idée de la béatitude. Mais cette manière de jeter le lecteur dans le doute est une forme de sa poëtique. Cela n'empêche pas de croire que Béatrice fut une dame véritable et vivante.

Il faut croire aussi que Boccace, tout Boccace qu'il est, a donné un renseignement correct en disant que Béatrice appartenait à la famille des Portinari, dont les maisons, dans les vieux quartiers de Florence, étaient presque contiguës à celles des Alighieri; que Béatrice était la fille de Folco Portinari, noble et pieux citoyen de la ville; qu'elle épousa Simone de' Bardi et mourut jeune[1].

Voici maintenant comment il me semble que doit se

1. *Parmi les raisons qui feraient croire que Boccace était bien renseigné, on n'a peut-être pas assez signalé celle-ci : que son père pendant de longues années, et du vivant assurément du mari de Béatrice, avait été au service de la famille des Bardi. D'ailleurs on remarquera que l'accord le plus continuel peut être établi entre les indications de personnes, d'âges et de dates que Dante nous donne et les renseignements de fait que l'on possède sur la famille Portinari.*

Digitized by Google

présenter la suite des faits, ainsi que nous pouvons les comprendre : Béatrice était une charmante et vertueuse jeune fille ; Dante fit des vers pour elle, ainsi qu'il était d'usage qu'on en fît pour les dames, et prit comme sujet de ses vers, suivant le même usage, quelques circonstances de ses rencontres avec sa Dame. Ces vers, à vrai dire eurent dès le début une tournure allégorique, et l'eurent de plus en plus, à mesure que Dante s'attacha plus aux principes du Doux Style nouveau. Ce caractère allégorique s'affirma plus complètement encore lorsque Dante coordonna ses vers en un récit suivi, car la Vita Nova *est un livre entièrement symbolique, et destiné donc à faire découvrir une pensée métaphysique sous une matière sensible. C'est entendu, et les idéalistes ne sauraient trop le répéter.*

Mais il y a une matière sensible, et voilà où s'assurent les réalistes. Cette matière sensible est si réelle que Dante nous a même donné, sous le voile d'une quintessence astrologique et géométrique, des dates et une chronologie. La première rencontre avec Béatrice est de 1274 ; la seconde de 1283 ; et quant à la date de la mort de Béatrice, en termes embrouillés mais intelligibles, elle nous est fixée, avec plus de précision encore, au 8 juin 1290. C'est deux ou trois ans plus tard, comme on l'a vu, qu'il composa, à la louange et pour la glorification de la Dame, le fameux « petit livre ». Ce fut en 1291 ou 1292.

Digitized by Google

On ne peut guère douter de tout cela. Oui, Dante a fondé son récit sur des réalités historiques, et Béatrice fut une dame réelle. Mais, dans la Vita Nova, *il y a bien d'autres réalités historiques encore. On y lit par exemple tout un chapitre d'histoire littéraire ; c'est l'épisode du premier sonnet, qui nous introduit dans un cercle florentin au* XIIIe *siècle, nous fait deviner Cavalcanti et son école. Combien d'autres réalités ne découvrirait-on pas encore ?*

Le principal est ceci : Dante a rimé allégoriquement pour une dame véritable. De cela nous aurions pu être sûrs d'avance, en observant les usages et l'état d'âme des poëtes de son temps et de son pays. Il n'était pas possible *que sa dame poëtique ne fût pas une dame véritable. Je ne sais pas s'il est prouvé que quelque poëte courtois ait versifié pour une dame imaginaire. Mais assurément cela n'est arrivé, ni ne pouvait arriver à aucun poëte florentin. J'en ai pour garant ce profond connaisseur de l'âme florentine, Isidoro del Lungo. Il a écrit sur la réalité des* Dames *florentines quelques-unes des meilleures pages qui soient de critique Dantesque*[1]. *Je les analyse ici.*

A première vue, observe del Lungo, il peut paraître vraisemblable que les Dames des poëtes fussent fictives et imaginaires. Les Dames, en effet, de nos antiques

1. *Cf. Beatrice nella vita e nella poesia del secolo* XIII. (Milan, *1891*), *pp. 13 sq.*

Digitized by Google

rimeurs n'avaient rien à faire avec la femme que le sort leur avait donnée pour compagne de leur vie, — (pour compagne très chère, lorsqu'il plaisait à Dieu !) — Leur « Madame », leur « Dame gentille » restait hors de la famille et de la maison : dans la maison et dans la famille, le florentin était bien autre chose que faiseur de rimes amoureuses ; il était marchand, tisseur de laine, banquier, juriste ; et puis il était magistrat, homme de parti, soldat de chevauchée, ambassadeur de la Commune, gouverneur dans d'autres villes d'Italie. Mais ce n'est pas tout : il était actif père de famille, travaillant à assurer la fortune des siens ; lorsqu'il partait en voyage d'affaires, il confiait le soin de sa maison à sa dame, non pas, entendez-vous, à sa dame poétique, mais à la vraie, à son épouse ; car elle avait la main vigoureuse et savait administrer son ménage. Ils travaillaient sans relâche tous les deux à la prospérité de ce ménage, et ce n'était pas mince besogne, car le plus souvent ils avaient beaucoup d'enfants ; toute leur volonté était d'assurer pour l'avenir les espérances et les desseins qu'avaient conçus pour eux-mêmes autrefois leurs honnêtes parents, lorsqu'ils les avaient unis comme mari et femme.

Et puis comme la plus pratique, la plus laborieuse des vies laisse parfois se développer, malgré mainte compression, quelque souffle d'idéal, tout ce qui en pouvait

Digitized by Google

subsister s'échappait, se répandait au dehors dans les rimes d'amour. On faisait des vers, « ou disait par rimes » à la louange d'une dame poëtique. — Une idée donc vient aussitôt à l'esprit, au sujet de cette dame des rimes amoureuses : complètement étrangère et extérieure à toutes les choses dont l'homme de ce temps avait souci et amour, cette dame n'était, cette dame ne pouvait être, qu'une dame idéale, une figure poëtique, un thème à traiter en vers. — Mais non ! il n'en était point ainsi ; et par suite même des conditions psychologiques de la vie ici décrites, il n'en pouvait pas être ainsi. Par leurs habitudes pratiques et positives mêmes, les hommes de ce temps répugnaient à rien faire qui fût entièrement abstrait et indéterminé. « Si la gentillesse du cœur les portait à dire par rimes des paroles d'amour, ils voulaient une dame à qui les adresser, une dame vraie et vivante, avec son nom et son surnom. » Et comme à cette dame « il était difficile d'entendre des vers latins » — c'est Dante même qui l'observe, — ils disaient leurs paroles d'amour en bonne et simple langue vulgaire.

Tel est le raisonnement de del Lungo ; j'y ajouterai une seule réflexion.

Le Doux Style nouveau n'a rien changé à l'usage des amours poëtiques ; il n'a fait qu'ajouter un élément de plus, par gentillesse subtile, à l'éloge des Dames. Les poëtes de cette école avaient l'âme assez raffinée pour

Digitized by Google

prendre leurs Dames en guise de symboles, se servir de leur beauté pour représenter des Vérités et des Vertus. Soit. Mais ils ne l'avaient pas assez compliquée pour chanter des Dames qui n'existassent pas; car c'est là, en vérité, un degré de plus dans le raffinement intellectuel. Les Dames que les poëtes conduisent en allégorie jusqu'au ciel, sont bien cependant au départ des dames de la terre.

Il n'en reste pas moins que l'usage des dames poëtiques est une forme archaïque et bizarre de galanterie intellectuelle, que nous avons peine à comprendre à distance. C'était très naïf, et très innocent assurément, puisqu'en ces temps si férocement délicats sur le point d'honneur, on ne voit pas qu'aucune querelle ou jalousie soit née à Florence de l'amour courtois. Pour nous, à notre point de vue, il semble difficile que les rapports réciproques de l'amant poëtique et de la dame idéale ne crédssent pas une situation fausse. Elle pourra nous le paraître moins, si nous nous aidons de quelques comparaisons. L'usage permettait qu'un artiste, un poëte pût contempler et vanter les charmes d'une dame, et lui déclarer amour sans qu'aucun des siens y trouvât mot à dire. Bien plus la famille tenait pareil service à honneur : on voit le frère de Béatrice solliciter de Dante quelques vers de plus sur sa sœur. Un frère, un mari ou un fiancé ont pris le même plaisir, en divers temps , à voir quelque illustre

Digitized by Google

peintre ou sculpteur contempler la beauté de celle qui leur est chère, et la célébrer publiquement. Je me persuade que les deux situations ne sont pas sans quelqu'analogie: l'une, quand on y pense, n'est pas beaucoup plus extraordinaire que l'autre[1].

Remarquez d'ailleurs quelles délicatesses l'usage imposait au poëte : pour chanter sa Dame, sans offenser sa pudeur, il lui fallait noyer toute image directe de la vie vraie sous le flot des métaphores et des gestes conventionnels. Quel tact *spécial et professionnel, était pour cela nécessaire ! On en vient à se demander si ce n'est pas par souci des hautes convenances poëtiques que Dante s'applique si heureusement à dérouter le lecteur, et à le jeter sans cesse du réel à l'idéal.*

Ici, il faut le répéter, nous touchons à une question d'esthétique bien plus que d'histoire. Nous arrivons à considérer la Vita Nova *comme œuvre d'art.*

*
* *

Quand on contesterait encore, contre toute vraisemblance l'identification de Béatrice et des Portinari, on

1. *On pourrait pousser la comparaison plus loin encore ; comme les poëtes du Doux Style nouveau se servaient de dames réelles pour figurer des vérités métaphysiques, de même on a vu les peintres prendre en modèle les traits de dames bien vivantes pour représenter des allégories profanes ou religieuses. L'Italie des fresques est pleine d'exemples semblables.*

Digitized by Google

ne pourrait jamais contester cependant l'impression de vérité sensible, humaine, qui ressort du récit de la Vita Nova, *comme d'une fine et précise peinture : c'est du moins Florence et ce sont les Florentins ; ce sont les rues étroites, les beaux jardins, le fleuve rapide et clair, les églises, les sombres palais aux salles peintes à fresque, les fêtes, les devis graves ou joyeux, les rencontres, les cérémonies, noces ou funérailles, les chevauchées, la paix, la guerre, la vie, la mort.*

On ne dira jamais assez quel artiste fut Dante. Sa construction philosophique, si belle soit-elle, sa réalisation littéraire ont pu, quoique bien rarement, par endroits, recevoir les outrages de l'âge : il est immortel par sa représentation sensible des hommes et des choses. Ce philosophe, ce théologien, était un observateur de la nature. Si l'on met à part les songes, on ne trouvera pas, dans l'affabulation de la Vita Nova, *autre chose que l'observation de faits fort simples, et des circonstances les moins extraordinaires de la vie quotidienne. Pour décrire chacun de ces faits, Dante a toujours le trait précis et révélateur. Il a quelque chose des facultés spéciales que l'on rencontre chez ces peintres et ces sculpteurs qui, au même temps que lui, se formaient comme lui, à l'expression d'un idéal religieux par l'imitation sincère de la nature. Il voit comme voyaient Giotto et les premiers sculpteurs de l'école des Pisani; il peint et il sculpte comme eux.*

Digitized by Google

Dante a trouvé un mot excellent pour définir l'art des artistes du dessin; c'est un langage, a-t-il dit mais qui s'adresse aux yeux et non plus aux oreilles, — un parler visible, — **parlar visibile**[1]. *Je voudrais trouver, pour définir à mon tour l'art de Dante, une expression de semblable portée ; il semble qu'il ait le regard du peintre et du sculpteur, et qu'il sache comme eux observer et retenir les formes de la nature ; mais il exprime sa vision, non pas comme eux par des lignes, des couleurs et des reliefs ; il l'exprime par des mots. S'ils ont le « parler visible », ce qu'on trouve en lui, c'est une « vision parlée. »*

*
* *

Je sens pas à pas, et je ne sens que trop, l'immense difficulté qui m'arrête à chaque mot pour rendre compte clairement de l'essence, telle que pourtant je crois clairement la comprendre, de la poësie Dantesque. J'ai dû expliquer d'abord comment, par l'esprit du Doux Style nouveau, que Dante porta à son excès suprême, l'antique poësie des Dames devait tout entière, toujours, se transformer en une allégorie continuelle. Et puis peu à peu j'ai cru montrer, par une étude successive, que cette transformation n'avait pas entraîné la poësie à se perdre, à s'exténuer à l'infini dans une vapeur de

1. Purg. *X, v. 95.*

Digitized by Google

chimère, et que l'équilibre avait pu être maintenu, grâce au réalisme florentin de Dante. Car il s'est servi pour faire comprendre sa pensée surnaturelle d'un art essentiellement naturaliste. Je ne crois pas, en parlant ainsi, exposer une théorie, mais constater des faits. Je les ferai mieux constater peut-être au lecteur en prenant un exemple, et en analysant un épisode de la Vita Nova, *pour y faire reconnaître par analyse, d'abord une allégorie, puis une vérité objective, et la marque enfin d'une esthétique naturaliste.*

C'est ainsi que je finirai.

Chacun connaît l'épisode de la « dame pitoyable », vers la fin du récit de la Vita Nova[1]. *Une dame regarde par une fenêtre. Cette dame est belle et gentille, et, comme elle s'aperçoit qu'amèrement Dante pleure la mort de Béatrice, elle a pitié de lui de façon singulière. L'amant infortuné se laisse attirer par la douceur de cette pitié et de cette beauté, jusqu'à tel point qu'il en vient à aimer moins sa véritable Dame. Une apparition de Béatrice, redevenue enfant, vêtue de la petite robe rouge d'autrefois, le rappelle à son devoir : il se repent de sa faute et sollicite le pardon. Tel est, en analyse succincte, l'épisode. Dante a condensé ici en un seul récit, un fait général de son histoire comme de toute histoire morale :*

1. V. N. *Ch. XXXV et sq. — Cet épisode a son explication complète au Chant XXX du Purgatoire.* (*Cf. ma note, p. 219.*)

Digitized by Google

l'infidélité, le péché, le repentir. Or ce fait, développé, généralisé, sera tout le fond de la Divine Comédie ; car, c'est à cause de ses péchés que Dante (représentant l'âme humaine) devra supporter la pensée et la terreur de la damnation éternelle, puis monter les rudes échelons du Purgatoire, avant d'obtenir le pardon et enfin la béatitude. Le sens final de cette histoire, sous la forme abrégée que lui donne la Vita Nova, *ou bien dans le développement grandiose de la Divine Comédie, est donc moral et allégorique : cela est incontestable.*

Mais l'épisode eut-il un point de départ réel ? Fut-il quelque part quelque dame véritable et vivante, dont la beauté et la pitié purent un moment, dans le cœur incertain de l'amant égaré, balancer le souvenir de Béatrice ? Ou bien le sujet de l'allégorie est-il imaginaire ? C'est un des points qu'ont vivement débattus les critiques idéalistes et réalistes[1]. *Les idéalistes ont pu triompher un peu, en citant le* Convivio ; *car dans ce livre, la dame qu'aime trop le poëte après la mort de Béatrice, est bien manifestement allégorique : elle n'est pas autre chose que la Philosophie. A vrai dire il existe une profonde différence entre le récit du* Convivio *et celui de la* Vita Nova. *Dans le* Convivio, *Dante ne se reproche aucunement son*

1. *Voir un résumé très complet du débat dans l'éd. Melodia.*

Digitized by Google

nouvel amour, ne le considère nullement comme vil, *mais bien comme* noble. *Il s'y abandonne sans remords et même sans scrupule, avec seulement quelque « honnête lamentation » en songeant au culte de Béatrice.*

Le récit de la Vita Nova *est tout autre, certes. Mais pourtant, soyons sincères : on peut le prendre lui aussi dans un sens purement allégorique. Il faut l'avouer. J'ajoute même que ce sens est celui qui nous apparaît le premier, lorsque nous nous sommes persuadés du moins, en commentant les chapitres précédents, que tout du long du « petit livre », Amour figure la vertu et Béatrice la béatitude. Les détails descriptifs, si pittoresques soient-ils, ne suffisent pas pour nous détourner de cette interprétation : la dame regarde par la fenêtre; oui; mais, ce faisant, comme chacun sait, elle symbolise la vie extérieure, tandis que Béatrice, figure la vie intérieure. Le regard par la fenêtre c'est donc l'attrait du monde et de ses mensonges; la pitié ou l'amour qui vient par cette voie, c'est, comme Dante le dira, cette « fausse image de bien », qui entraîne au péché les âmes supérieures.*

Pour se procurer un type fictif de dame et y adapter cette allégorie, Dante, en quelque sorte, n'avait qu'à prendre dans le trésor de la poësie courtoise. Car les exemples sont nombreux chez les poëtes, de secondes amours, rivales de l'amour primitif, de conflits d'amour,

Digitized by Google

de fautes par infidélité de pensée, de remords et de généreux pardons. Ce sont épisodes usuels.

Voilà qui va bien : nous sommes ici dans la fiction pure : la dame pitoyable est irréelle et il faut rendre les armes à la critique idéaliste. Ah ! que non pas ! Autant qu'à la réalité de Béatrice je crois à la réalité de sa rivale posthume. Qui a lu Dante n'ignore pas que le souvenir de diverses dames et de diverses tendres inclinations paraît çà et là dans la Divine Comédie, comme il paraît dans le Canzoniere [1]. *Les « doux pensers » n'étaient-ils pas les dangers où leur profession même exposait les poëtes amoureux ? J'ai dit comme le plus pur de ses maîtres est apparu à Dante, à la porte même sans doute du Paradis, mais en deçà pourtant des flammes purificatrices, et tout rouge de honte. La probabilité est grande que quelque aventure réelle ait pu suggérer à un poëte, à Dante, l'épisode de la fenêtre, de l'oubli et du remords.*

Il y a peut-être plus qu'une probabilité : il semble que la courte infidélité de pensée où Dante s'abandonna a laissé quelque trace dans les œuvres de son maître Cavalcanti. Une ingénieuse hypothèse a été proposée à ce sujet [2]. *Ce Guido Cavalcanti qui avait introduit Dante*

1. *Voir surtout le commentaire de* A. Santi *dans la dernière et bonne édition du* Canzoniere. *Rome, Lœscher, 1907.*

2. *Voir le commentaire délicat de mon maître et ami* Carl Appel *sur un sonnet de Cavalcanti.* — Das Sonnet Guido Caval-

Digitized by Google

dans le monde mystique du Doux Style nouveau, est celui qui sut l'y retenir. Dans les moments de doute, d'erreur, car il y en eut, ce fut lui qui rappela son disciple au culte pur de Béatrice.

Nous revenons donc peu à peu vers la réalité. On peut la cotoyer tout à fait. Nous allons approcher de plus près la dame de la fenêtre, ou quelque dame au moins trop tendrement aimée. Que dis-je? Nous allons savoir son nom, — ou au moins son surnom. Car ces dames énigmatiques, ne l'oubliez pas, étaient toujours nominativement désignées. Un sonnet, que l'on est en droit d'attribuer à Dante, nous représente une dame, charmante mais téméraire, qui tente de forcer l'entrée d'une âme, l'âme d'un amant mystique. Mais elle s'est heurtée à une âme forte et fidèle, et toute confuse elle a dû s'en aller. C'est bien là l'aventure qu'avait couru la dame pitoyable.

Le nom de la dame du sonnet est donné par un bon manuscrit; quelques critiques sûrs et en particulier Barbi nous autorisent à tenir pour probable cette précieuse indication. La dame de la fenêtre, (ou telle autre qui courut la même aventure), avait pour nom: LISETTE.

Nous découvrons donc une dame vivante. Le sonnet si beau qui nous la révèle est aussi un exemple excellent

canti's « *I' vegno 'l giorno a te infinite volte* ». (*Tirage à part des* MÉLANGES WAHLUND. *Mâcon, 1896.*)

Digitized by Google

d'esthétique Dantesque. C'est pourquoi, l'ayant mêlé à mon raisonnement, je voudrais en donner quelque idée au lecteur français, qui peut être ne le connaît pas. Il est symbolique s'il en fut, et doit se rapprocher par le sens des morceaux les plus philosophiques de la Vita Nova. *Mais pourtant quel paysage et quel tableau ! C'est un château féodal, une* rocca *de l'Apennin ; une dame y règne ; elle tient en main la baguette, signe du pouvoir, comme les* « signori a bacchetta » *que nous rencontrons çà et là dans les chroniques toscanes. Une route conduit au château ; sur cette route, les sentinelles des remparts guettent les arrivants qui montent vers le pont-levis. Une figure de femme y passe, qui marche, rapide, aventureuse, qui s'approche, qui s'arrête effrayée, qui s'en retourne confuse. Cette Lisette n'est elle pas vivante ?*

Par ce chemin que court la beauté,
lorsque, pour réveiller Amour, en l'âme va,
passe Lisette avec témérité,
comme celle qui me croit prendre.
Quand elle est arrivée au pied de cette tour
qui s'ouvre alors que l'esprit consent,
on ouït une voix qui dit soudainement :
« Tourne-t-en, belle dame, et ne t'arrête pas !
« Car une Dame ici, dans cette âme, demeure,
« qui de la seigneurie a saisi la baguette
« sitôt qu'elle arriva : Amour lui a donnée ! »
Lorsque Lisette ainsi se voit congédier
loin de ce lieu auquel Amour habite,
toute peinte de honte, s'en revient.

Digitized by Google

Je demande, en lisant, un petit effort au lecteur, pour me donner à espérer que j'ai pu changer de langage, sans la dépouiller de toute grâce, cette rare merveille [1] *: car c'est le premier sonnet de Dante que je tâche à lui expliquer et j'ai compté sur ce beau poëme pour éclairer un peu par reflet des explications que je voudrais lumineuses.*

1. *Voir le texte du sonnet à la fin du volume, p. 244.*

Digitized by Google

II

DESSEIN DU PRÉSENT LIVRE

Si je rappelle bien mes souvenirs il y a quinze ans ou peu s'en faut que je mis la main pour la première fois à cette traduction de la Vita Nova. *Je me rends compte que je connaissais alors fort peu de chose du « petit livre ». Je savais seulement l'attrait singulier qu'il exerçait sur moi. C'était un objet archaïque et charmant. J'y voyais paraître, dans des paysages toscans et des architectures ogivales, des figures pures, graciles et souriantes, pareilles aux dames des allégories de Giotto à Assise, ou bien à celles que les sculpteurs de notre* XIIIe *siècle ont dressées, sous des portails fleuris, à Reims ou à Strasbourg.*

J'exagèrerais si je disais pourtant que je n'apercevais rien dans la Vita Nova *qu'un ravissant « bibelot ». J'entrevoyais ses beautés profondes et ses enseignements cachés. Un culte ancien pour la Divine Comédie m'y avait assurément disposé. J'ajoute que des études déjà assez étendues sur Pétrarque et la génération qui suivit Dante, m'avaient exercé à chercher le secret de la poésie italienne des premiers âges. Mais cela ne faisait*

Digitized by Google

pas que je susse de la Vita Nova *beaucoup plus que ceci : que je l'adorais pour sa mélancolie sereine et son sourire consolateur. Mon ignorance lui ajoutait peut-être plus de mystère encore qu'elle n'en a : et c'était un charme de plus.*

Ainsi arriva que je me mis à chercher des mots français pour m'expliquer à moi-même ces exquises phrases italiennes. Je le fis tout d'abord, comme on dit, pour rien, pour le plaisir. Mais je m'attachai à ce travail. Je m'y remettais chaque fois que je le pouvais, pour interrompre surtout et détourner le flot continuel de devoirs multiples et monotones. Ce m'était un repos et un réconfort. Je voyais se répandre jusqu'à moi un peu de la béatitude que respire le « petit livre ».

Ainsi les poëtes, à distance, sont nos bienfaiteurs.

A mesure pourtant que j'avançais, je reconnaissais, à chaque pas, de singulières difficultés que le premier coup d'œil n'avait guère pu me révéler. Rien ne paraît à première vue limpide comme le récit de la Vita Nova : *on la lit tout d'un trait. C'est un beau jardin fleuri, un peu sauvage ; à peine y est-on arrêté çà et là, à quelque tournant un peu encombré de broussailles. On va jusqu'au bout, et lorsqu'on y repense, il ne semble pas qu'on y ait eu beaucoup plus de peine que l'on en prendrait à suivre, dans un beau manuscrit, l'ordonnance générale d'une belle suite de miniatures. Mais si l'on y revient et si l'on veut préciser, on s'aperçoit que*

Digitized by Google

la chose n'est pas simple : si l'on insiste, on finit par concevoir à chaque pas des doutes, et par se convaincre que l'on a devant soi un des documents les plus difficiles qui soient, à entendre clairement et complètement. A présent que je le connais bien, je n'en aperçois plus guère que les incertitudes.

Aussi lorsque ma traduction, tant bien que mal, fut menée à bout, je ne me lassai pas de la reprendre entre temps et de la retoucher, pour la serrer au texte et la conformer à la pensée du philosophe. Peu à peu elle s'améliora. Elle circula cependant dans un petit cercle de lettrés amis ; sa simplicité toute nue et son âpre fidélité en irrita quelques-uns, mais elle eut l'heur de plaire à d'autres ; le suffrage des uns et les critiques des autres, les conseils de tous me furent précieux[1]. *Je leur dois beaucoup et je les remercie. Mais pour continuer l'histoire de mon petit travail, il me faut arriver à dire la bonne aventure qui vint assurer sa fortune. Je lus mes pauvres phrases à mon ami le peintre Maurice Denis ; et il faut bien croire que leur cadence s'adapte en quelque façon à la cadence de Dante, que leur couleur imite en quelque chose sa couleur, puisqu'elles ont pu inspirer au peintre profond et sincère le désir de composer une illustration figurée de la* Vita Nova.

1. *Je remercie surtout mes amis Pierre de Nolhac, qui le premier avait eu la confidence de mon effort, André Pératé et Léon Dorez.*

Digitized by Google

Maurice Denis, par ses peintures, a donné de la Vita Nova *un commentaire si approprié, si pénétré de foi et et de poésie, de sentiment dantesque, toscan et médiéval, — que c'est une pure merveille à voir. Le malheur est que si peu la pourront voir parmi ceux qui en jouiraient dignement. C'est peut-être le propre d'œuvres d'art semblables d'être choses rares et réservées, et il vaut mieux sans doute qu'il en soit ainsi.*

Les premiers dessins de Maurice Denis, exposés à la galerie Druet, avaient attiré très vivement l'attention. Une société de bibliophiles artistes, « le Livre contemporain », conçut le projet de les faire graver et publier en une édition de luxe avec le texte et la traduction de la Vita Nova. *Cette édition singulière est imprimée par l'Imprimerie nationale, sur un très beau papier, avec ces merveilleux caractères italiques que dessina jadis l'artiste Claude Garamond. Les dessins de Maurice Denis ont été gravés en couleur par le délicat graveur Jacques Beltrand. Les effets qu'il a pu obtenir, aussi bien pour la délicatesse que la fraîcheur des tons, sont vraiment miraculeux; jamais l'art difficile de la gravure sur bois n'avait produit rien de semblable*[1].

1. *Les cent membres de la Société possèdent chacun un exemplaire; les artistes et les collaborateurs en ont reçu un très petit nombre en don; quatre ont été mis en vente. La Société « le Livre contemporain », par un sentiment qui l'honore, a voulu qu'un exemplaire au moins de cette admirable et rare édition fut mis*

Digitized by Google

Au point de vue typographique l'édition est un chef-d'œuvre tant pour la beauté du papier, que pour la netteté et le ton du tirage. Les difficultés à vaincre étaient très grandes, au point de vue de la composition des pages, et pour faire de chacune d'elles en elle-même, une véritable œuvre d'art, d'un équilibre juste et agréable à l'œil; le problème était celui-ci : arriver à imprimer, vis-à-vis l'un de l'autre, un texte et une traduction, de dimension nécessairement inégale, alternativement en prose et en vers, et enfin y enchâsser les dessins, grands et petits, et les lettres ornées. A combien d'obstacles se heurte une pareille entreprise; quel goût délicat, quelle ingénieuse patience y doivent être pratiqués, c'est ce que seuls peuvent savoir ceux qui se sont appliqués à la composition d'un pareil livre d'art; c'est un vrai casse-tête. *Combien de recherches, d'essais, ne dut-on pas traverser, de doutes aussi et de découragements! Mais quelle constante bonne volonté n'y apporta-t-on pas, et quelle gracieuse bonne humeur! Ce fut pour tous, et ce reste pour moi, un bon et aimable souvenir*[1].

sous les yeux du public lettré et artiste d'Italie : elle a fait hommage d'un exemplaire à la Bibliothèque Nationale Victor-Emmanuel, *à Rome. J'ai eu l'honneur et la joie de remettre moi-même le précieux chef-d'œuvre aux mains de M. le comte Gnoli, Préfet de la Bibliothèque, le mardi 9 juin 1908.*

1. *Si l'on put arriver au but il en faut savoir gré, outre aux deux rares artistes Maurice Denis et Jacques Beltrand, aux*

Digitized by Google

Mais encore j'y trouvai grand profit. Afin que mon modeste travail put servir à constituer une pareille œuvre d'art, il fallut l'en rendre tout à fait digne. En examinant à nouveau avec mes amis ma simple et naïve traduction, il nous arriva de la trouver un peu rude et dure, et je me convainquis vite qu'il y avait à lui donner un peu plus d'aisance. Cependant, pour pousser plus loin l'étude, quelque chose me manquait, et c'était de voir mon texte imprimé. Chacun sait combien les phrases changent d'aspect en passant de l'écriture à la typographie ; mais cela est surtout vrai d'une œuvre où tout le mérite presque réside dans la valeur et la figure des mots, comme est la traduction d'un texte ancien et difficile. Le secours qui nous était en ce point nécessaire nous vint d'une maison amie, la revue « l'Occident. » *C'était bien là le laboratoire de poésie et d'esthétique dont nous avions besoin pour*

maîtres qui dirigent les travaux de l'Imprimerie Nationale, mais aussi à celui qui centralisa tout le travail pour la Société « le Livre contemporain », à l'homme aimable et lettré, mon ami Gabriel Thomas. — Pour renseigner les bibliophiles de l'avenir sur la genèse d'un pareil monument typographique, je dois noter qu'une intéressante édition ancienne fut prise comme type et point de départ des études. C'est un Térence latin-français du XVIe *siècle, où la prose alterne avec les vers et où les deux textes disposés en colonnes doivent laisser place pourtant à des gravures sur bois.* (LE GRANT THÉRENCE en françoys tant en Rime qu'en prose. — *Paris, Guillaume de Bossozel, 1539.*)

Digitized by Google

*notre expérience. M. Adrien Mithouard m'ouvrit gracieusement la porte, et la première édition de ma traduction parut dans la collection de l'*Occident[1].

Je pus la retoucher encore profondément et arrêter la rédaction qui devint celle de l'édition de luxe.

Ayant cette rédaction devant les yeux, je me persuadai qu'elle valait la peine d'être offerte à d'autres encore qu'aux artistes raffinés qui l'avaient adoptée surtout comme légendes de belles œuvres d'art. Je crus qu'elle pouvait servir à donner en France une édition complète et commentée de la Vita Nova. *Entre temps, en effet, il était arrivé qu'une édition critique du texte avait paru en Italie par les soins de l'érudit Michele Barbi. C'est là ce qui me décida à offrir mon travail à une classe plus nombreuse de lecteurs. En vue de cette dernière aventure, il a été encore une fois examiné, critiqué, retouché avec un effort complet et tout nouveau. Je pense bien qu'à peine sorti de mes mains, je lui trouverai de nouveaux défauts et me sentirai pris du désir de le corriger encore. Ce ne seront plus que des corrections très minutieuses. D'ensemble, je crois être arrivé aussi loin que je le puisse, et je sens que je ne saurais pousser les choses beaucoup plus avant. Donc, comme eut fait pour sa chanson*

1. *L'*Occident, *n*os *de mai, juin, juillet, août, septembre 1905. Tirage à part dans la* Bibliothèque de l'Occident, *in-8° de 62 pp.*

Digitized by Google

un poète du XIIIe *siècle, je donne congé à mon travail, car le moment est venu.*

Ceux à qui je l'envoie sont d'abord les lecteurs français. En ce pays de France, qui, au XIXe *siècle, devança les autres dans les études dantesques, avec les Fauriel, les Ozanam et tant d'autres, l'amour de Dante a eu peine à devenir populaire dans le monde cultivé. Nous avons été bien surpassés en cet amour par les Allemands et surtout les Anglais. A l'heure qu'il est, à Paris (je prie quiconque d'en faire l'expérience), si un lecteur veut se procurer un texte quelconque de Dante, c'est aux libraires anglais qu'il lui faut recourir*[1].

Un libraire français intelligent veut avec moi courir

1. *Il serait injuste de ne pas signaler l'effort heureux de M. Dejob pour donner au moins aux étudiants des choses italiennes de bons recueils de morceaux choisis (chez Delagrave). La nécessité de sérieuses éditions italiennes ne se fait que plus sentir, depuis l'heureuse institution de l'agrégation d'*italien, *obtenue en 1895, de la bonne volonté intelligente de Rambaud ministre de l'Instruction publique, à la suite d'efforts auxquels je suis fier d'avoir pris ma petite part. Depuis vingt ans les études Italiennes ont pris en France un essor actif sous l'influence de bons romanisants et italianisants, Nolhac, Pératé, Antoine Thomas, Durrieu, Léon Dorez, Jean Guiraud, Hauvette, Luchaire et tant d'autres. L'Université de Grenoble est devenue le centre de ces études, et elle a naguère heureusement essaimé : M. Julien Luchaire a eu la joie de voir inaugurer l'*INSTITUT FRANÇAIS *de Florence, laquelle semble comme une étape à moitié chemin entre la France et cette excellente* ECOLE FRANÇAISE *de Rome, qui a tant fait depuis trente ans pour les études Italiennes.*

Digitized by Google

cette aventure d'offrir une édition française d'un livre de Dante au public studieux de France. Il croit que ce public existe et je le crois aussi. Le nombre augmente tous les jours des hommes et des femmes qui aiment la poésie italienne du grand siècle et aspirent à la connaître. L'édition peut donc leur être offerte ; elle doit être telle qu'ils puissent lire sans trop de difficultés matérielles le délicieux petit chef-d'œuvre, et qu'ils aient donc devant eux un bon texte, une traduction claire du texte, et des explications suffisantes sur le livre et ses difficultés.

Je me suis imaginé que je pouvais sans trop d'outrecuidance leur proposer cela, et qu'ils y prendraient plaisir. Ils savent bien d'ailleurs que ce plaisir est au prix d'un grand effort de pensée, comme toute lecture de Dante. Le temps n'est plus pour le lecteur français où la Divine Comédie tenait dans quelques antithèses de Victor Hugo, et la Vita Nova *dans quelques images d'esthètes anglais*[1]*. Nous commençons à savoir et à croire que si Dante est le plus grand poëte du monde, c'est parce qu'il concentre en lui tout l'art et toute la pensée de plusieurs siècles. Et donc nous apercevons quelle étude et quelle attention est nécessaire pour l'entendre, même un peu et même dans une œuvre de sa jeunesse.*

1. *Je rappelle que nous avons connu en France une association de douce libre pensée, qui avait pris ce titre, fondé sur un contresens traditionnel : Compagnons de la* Vie Nouvelle.

Digitized by Google

C'est de quoi l'on pense que je m'avisai bien, au cours des longues tentatives dont j'ai cru de voir donner ici le résumé et la bibliographie. Je me mis en peine, de plus en plus, de connaître les interprétations proposées en Italie, en Angleterre et en Allemagne par les commentateurs de Dante, dont le nombre et la science augmentent chaque jour. C'est merveille vraiment de voir chaque jour se recruter cette légion de chercheurs. Mais l'Italie surtout peut être justement fière : elle a bien travaillé depuis quelque trente ans, bien honoré son grand poète. Sur toute question douteuse, on peut être assuré que les discussions les plus minutieuses ont été instituées, que les recherches les plus profondes ont été entreprises, et alentour toutes les hypothèses examinées: on cherchait une note et l'on trouve toute une littérature.

On admire de tels efforts, si puissants, si étendus. On ne s'étonne pas qu'ils aient dû se produire : chaque point d'interprétation Dantesque soulève un tel monde de problèmes, historiques, religieux, philosophiques, esthétiques ! Cela n'empêche qu'il y a là un fait unique et extraordinaire à voir : aucun homme, aucun altissimo poeta *d'aucune nation n'a jamais été et n'a jamais pu être le sujet de tant de recherches : non, pas même Shakespeare ! C'est qu'aucun, et pas même Shakespeare, n'apparait autant que Dante comme l'encyclopédie vivante de toute une civilisation.*

Je ne prétends pas avoir lu, à beaucoup près, tous les

Digitized by Google

livres, les articles, les notes que la Vita Nova *seule a suscités depuis ce dernier quart de siècle. Et je ne tenterai pas certes une bibliographie du « petit livre », certain que je serais d'être incomplet et donc injuste. Je veux seulement rappeler quelles sont les lectures qui m'ont le plus servi pour arriver à une intelligence, que j'ai cru suffisante, du texte de la* Vita Nova, *et dire quel usage j'en ai fait au profit du lecteur et sous quelle forme.*

Parmi les commentaires savants de la Vita Nova, *celui d'Alessandro d'Ancona*[1], *qui date déjà de trente-cinq ans, reste le type et le fondement de tous les autres. Depuis sont venues l'édition de T. Casini*[2], *les éditions du comte Passerini*[3], *et enfin,* last not least, *celle de G. Melodia*[4]. *En le même temps que paraissaient ces éditions commentées, on a vu se multiplier les interprétations générales de l'œuvre de Dante, les études historiques sur sa personne et son temps. C'est ici que je mets hors de pair, comme ceux où j'ai trouvé le plus à m'instruire, les travaux de d'Ovidio, de Michele Scherillo, d'Isidoro del Lungo, de G. Mazzoni, le solide volume de Zingarelli*[5]. *Comment oublierai-je les*

1. *Je me suis servi de la seconde édition : Pise, 1884.*
2. *Florence.* Sansoni, *1885.*
3, *Turin.* Paravia, *1897, et Florence.* Sansoni, *1900.*
4. *Milan.* Vallardi, *1905.*
5. *Dans la grande collection de* Storia letteraria d'Italia, *de l'éditeur Vallardi (pour laquelle le monde savant attend avec impatience la colossale introduction de F. Novati :* Le Origini). —

Digitized by Google

pages révélatrices de ce penseur délicat, mon ami Francesco Flamini, sur les sens cachés de la Divine Comédie ? Et les écrits de tant d'autres maîtres de l'érudition italienne, Vittorio Rossi, Enrico Proto, Salvadori, G. Bertoni[1] *? En même temps que des livres, des brochures que ces hommes distingués, et tant d'autres, publient chaque jour, j'ai tâché de me tenir au courant de quelques-unes au moins des discussions serrées, documentées, concluantes, qui remplissent les pages des recueils spéciaux, et surtout du Bulletin de la Société Dantesque italienne.*

Naturellement tout n'est pas dit, lorsque l'on a indiqué ces travaux spéciaux. La Vita Nova *n'est pas un fait isolé, un accident, une curiosité, comme peut l'être tel produit voulu d'alexandrinisme littéraire. Car dans toute l'œuvre de Dante il n'y a rien de semblable. Sa pensée et son art se rattachent à un vaste tout. Il est donc bien entendu que l'étude de l'œuvre de jeunesse de*

Les livres des écrivains que je nomme ici sont cités en leur temps soit dans cette Introduction, soit dans mes notes.

1. *Il va sans dire que cette liste n'a rien de limitatif. Elle a pour dessein surtout de me garder du reproche d'ingratitude, en faisant connaître les noms des savants dont les travaux m'ont le plus servi et que je n'ai pu cependant nommer à chaque pas. — Si je ne parle que des Italiens, ce n'est pas par oubli pour les savants des autres pays, et notamment les Anglais, auxquels les études dantesques doivent tant, et qui les honorent par les œuvres d'érudits et de lexicographes tels que Moore et Paget Toynbee.*

Digitized by Google

Dante suppose de continuelles références aux travaux poursuivis dans toute l'Europe, et surtout par l'influence de Gaston Paris, sur la pensée romane et les aventures de la lyrique courtoise. Mais il faut particulièrement avoir présentes les leçons des maîtres qui travaillent à refaire l'histoire de la pensée italienne dans le haut moyen-âge, des Rajna, des Novati.

Voilà bien des cérémonies pour une simple traduction! J'en demeure d'accord. Je fais observer cependant que lorsqu'il s'agit de traduire une œuvre rare et réservée, l'équivalent que l'on donne à chaque mot est une véritable interprétation. Et puis, je ne m'en suis pas tenu à cette traduction interprétative; j'ai expliqué, comme je l'ai pu, ma conception de la pensée Dantesque, dans une Introduction que l'on aura jugée longue; elle ne l'était trop que si elle a manqué à faire comprendre ma pensée. J'ai cru devoir faire autre chose encore : j'ai ajouté des notes au texte, et quelques-unes sont fort développées. Je n'ai pas voulu les imposer au lecteur. Comme il y a plaisir à lire le texte tout d'une venue, et comme j'ai la prétention que ma traduction peut se lire ainsi elle-même sans désagrément, je n'ai pas voulu que l'œil du lecteur fût arrêté en chemin. J'ai reporté mes notes à la fin du volume, où ira les chercher qui voudra[1].

1. *Elles sont désignées par la phrase de la traduction qui les motive, et la page (et ligne) de la traduction où commence cette phrase.*

Digitized by Google

Si l'on y va, j'espère qu'on en tirera profit. Je les ai conçues suivant mes propres souvenirs ; je me suis rappelé les passages qui m'ont arrêté moi-même, et où j'ai eu besoin, pour comprendre, ou bien de quelques considérations de fait, ou bien de certaines interprétations philosophiques et morales. C'est dire que je n'ai pas tout à fait l'intention de donner une édition régulièrement commentée : des éditions de cette sorte existent ; elles suivent le texte mot par mot, et cela est nécessaire. Dans un texte très difficile et dont la langue diffère grandement de la langue moderne, il y a lieu pour un commentateur attentif d'expliquer l'acception, presque pour chaque mot, et, pour presque chaque phrase, la syntaxe. Mais je n'avais pas à faire connaître, quant à moi, pas à pas, le sens que j'adoptais, puisque, pas à pas, je donnais ma traduction. J'ai donc placé mes notes seulement aux points où elles m'ont paru utiles. J'ai voulu mettre le lecteur à même de lire la Vita Nova, *sans avoir à se poser plus de points d'interrogations qu'il n'est inévitable.*

J'avoue avec toute sincérité que je dois la matière de presque toutes ces notes à mes devanciers dans l'amour et l'étude du « petit livre ». Je leur exprime, une fois pour toutes, ma reconnaissance. Mais j'ai surtout une dette de gratitude au dernier annotateur, M. le professeur G. Melodia. Son information est vaste et complète, son commentaire un excellent résumé de

Digitized by Google

tous les autres, ordonné avec une bonne méthode et un véritable sens critique. Quand on constate que son édition n'est autre chose qu'une édition classique, je pense qu'il faut rendre hommage à l'enseignement italien, lequel, aux mains des étudiants, sait mettre des outils aussi perfectionnés.

Je ne dirais pas tout si je n'avouais qu'à tous ces savants commentaires j'ai aiouté parfois, et plus souvent même que je ne l'aurais cru moi-même probable, mon humble opinion personnelle, et quelques rapprochements ou raisonnements que je n'avais pas encore aperçus chez mes maîtres. Il en sera ce qui pourra. Si l'audace fut trop grande, j'en tiendrai pour responsables les savants d'au-delà des Alpes, qui sans doute m'ont encouragé avec trop d'indulgence dans mes précédents travaux de critique littéraire italienne.

Car c'est à eux finalement, et non plus seulement aux lecteurs français, que j'adresse audacieusement ce livre, dans le large développement qu'il a pris. C'est à eux et à tous ceux qui avec eux, en tous pays, s'efforcent de pénétrer la pensée de Dante.

*
* *

Parmi les annotateurs les plus utiles de la Vita Nova, *il serait injuste de ne pas citer le professeur Michele Barbi. Il n'a annoté notre petit traité qu'en tant qu'il*

Digitized by Google

jugeait nécessaire pour la discussion des variantes du texte[1]. *Mais cela l'a amené à donner quelques brèves et excellentes dissertations sur les points les plus difficiles. Son édition doit servir de base à toute étude ultérieure.*

Car nous possédons désormais un texte critique de la Vita Nova. *Nous la devons à cette laborieuse Société Dantesque, si digne de Florence et de Dante, et qui s'honore de dater ses publications du vieux* Palagio dell' Arte della Lana. *Nous lui savons gré de nous avoir enfin donné notre édition critique. Nous l'avons longtemps attendue. Dès 1893, la Société Dantesque en annonçait la publication comme prochaine, ou peu s'en fallait; entre temps elle nous donnait une autre édition critique qu'elle n'avait point promise, celle du* De Vulgari eloquentiâ *par les soins de Pio Rajna; il y a de cela dix ans. Mais la* Vita Nova *ne venait pas. Les années s'écoulaient; il s'en est passé tout près de vingt, pendant lesquelles Michele Barbi n'a jamais abandonné ses recherches. Nous ne pouvons que nous féliciter d'ailleurs qu'un délai si long se soit écoulé; car tandis que le savant critique travaillait, la bonne fortune aussi venait à son aide; la découverte de nou-*

1. *Je ne parle ici bien entendu que des notes jointes à son édition critique, et non des articles, toujours utiles, toujours clairs, insérés dès longtemps par M. Barbi dans le Bulletin de la Société Dantesque et d'autres recueils spéciaux.*

Digitized by Google

veaux manuscrits est venue élargir le champ de ses recherches[1]. *Et de plus, sans hâte, avec pleine connaissance, suivant les bonnes méthodes, un texte critique put être établi, texte toujours discutable assurément, comme tout texte qui n'est pas original, mais muni de la plus grande somme possible de probabilités. Jamais, suivant les données de la science moderne, texte ne fut plus heureusement étudié et reconnu que celui de la* Vita Nova.

Nous ne possédons d'aucun écrit de Dante aucun texte original; car nous ne possédons même pas une ligne écrite de sa main. Bien plus, il n'est pas une seule de ses œuvres qui soit parvenue à nous au moins sous la forme d'une copie contemporaine: les plus anciennes copies sont postérieures encore, de plusieurs années, à la mort du poëte. Il nous faut donc des éditions critiques. Le travail nécessaire pour les constituer est bien loin d'être terminé. Nous n'avons pas d'édition définitive de la Divine Comédie. En aurons-nous une? C'est un rêve que notre génération sans doute ne verra pas s'accomplir, encore que la méthode soit trouvée, et que l'homme soit là, chacun le sait, à pied d'œuvre, qui pourrait la pratiquer[2].

1. *Le Ms. longtemps perdu de Pesaro fut retrouvé, et le Ms. reconnu aujourd'hui par Barbi comme autographe de Boccace, fut signalé à Tolède par le professeur Mario Schiff.* (*Cf. ce qui a été dit plus haut, p.* XXXIV.)

2. *Cet homme est le professeur* VANDELLI; *ce n'est un secret pour personne. — A l'heure qu'il est, pour citer correctement la*

Digitized by Google

Sachons nous contenter de ce que nous pouvons avoir : nous aurons le Convivio *et le* Canzoniere ; *nous avons le* De Vulgari eloquentiâ, *et nous venons enfin d'obtenir la* Vita Nova *grâce à Michele Barbi. Que pouvais-je faire, que de lui emprunter intégralement son texte pour l'imprimer tel quel, et y conformer ma traduction? Je ne m'en suis écarté que dans un très petit nombre de cas, trois en tout*[1].

Ce n'est pas ici le lieu d'analyser ni d'apprécier le travail de M. Barbi[2]. *Il suffit de constater que rien ne lui a échappé et qu'il a pris en considération tous les éléments du problème. Il a étudié minutieusement : 40 manuscrits contenant la* Vita Nova *en entier (dont 8 du* XIVe *siècle, 1 des confins du* XIVe *et du* XVe, *15 du* XVe *et 16 du* XVIe), — *36 manuscrits contenant les* rime *seules ; — un grand nombre d'éditions. Il a con-*

Divine Comédie, tout ce que l'on peut faire est de se servir d'éditions où Vandelli a du moins mis la main, telle que la grande édition d'Alinari (peu accessible au public et ornée d'illustrations bien contestables) — et, mieux encore, l'édition classique que vient de donner à Milan l'éditeur Hœpli. C'est la 5e édition du commentaire de Scartazzini (heureusement retouché), mais c'est la première pour laquelle le Prof. Vandelli se soit occupé du texte.

1. *À la page 6 (de mon texte), ligne 11 : j'écris* Amore *avec une majuscule. — P. 70, dernière ligne : j'écris* riso *au lieu de* viso. — *P. 124, ligne 15 : j'écris* sospiri *au lieu de* spiriti. — *Je me suis expliqué dans mes notes sur ces trois infractions.*

2. *Voir surtout le compte-rendu détaillé inséré dans la* Romania *(1908) par* M. Paget Toynbee. *Il est fort intéressant.*

Digitized by Google

sacré 200 pages à l'étude des manuscrits, et 40 à l'étude des éditions. Son édition, imprimée avec un grand luxe, contient une suite d'excellentes monographies, de beaux fac-similes, d'excellents tableaux de généalogie pour les familles de manuscrits. C'est un modèle à citer en ce genre de travail.

Les conclusions de cette scrupuleuse étude sont résumées par M. Barbi en cette phrase : « *La* Vita Nova *nous est parvenue par deux traditions diverses, dérivées non directement de l'autographe, mais d'un apographe, dans lequel s'étaient déjà introduites quelques erreurs.* » *En une pareille situation l'éditeur ne pouvait que former son texte par le raisonnement. Il a distribué les manuscrits en deux familles primordiales, dont la seconde contient tous les textes qui se rattachent à la copie de Boccace*[1]. *Dans la première famille, les plus anciens manuscrits et les plus importants sont le manuscrit de la famille Martelli de Florence, et les deux manuscrits de la célèbre bibliothèque du prince Chigi à Rome*[2]. *Le professeur Barbi a pris comme type le premier des manuscrits de la Chigiana, qui lui a paru, comme à plusieurs autres*

1. *Ils ont ce signe distinctif que les* divisioni *sont détachées du texte.*

2. *L. VIII, 305 (K), et L, V, 176 (k²). Ce second manuscrit, que l'on a voulu aussi, mais sans preuve certaine, attribuer à Boccace, a appartenu au pape Alexandre VII, auquel il avait été légué. Auparavant il avait été porté en France par Corbinelli.*

Digitized by Google

critiques, le meilleur [1]. *Il s'en est servi notamment pour établir l'orthographe.*

Cette orthographe surprendra le lecteur, surtout par son extrême variété [2]. *Elle est tout à fait justifiée. Toute tentative pour unifier l'orthographe eût été absolument artificielle. L'orthographe contemporaine était mal fixée. On ne sait pas quelle était celle de Dante ; il est bien vraisemblable que son esprit méthodique eût prétendu y fixer des règles ; mais on ne peut pas les supposer. Je pense que Barbi a trouvé la seule solution plausible, en laissant subsister le flottement qu'il trouvait dans son manuscrit type.*

Je n'en dis pas plus du texte. Quant à la traduction, on la jugera.

1. *T. Casini le premier a pris le Chigiano comme type de son édition. Son exemple a été suivi par Passerini et Melodia. Quoiqu'aucune des variantes de l'édition Barbi ne soit négligeable, et que toutes aient leur intérêt, aucune cependant ne modifie profondément le texte. Les éditions fondées sur le Chigiano se rapprochent donc presque complètement de l'édition définitive. Je fais cette remarque surtout au profit de notre admirable édition parisienne du* Livre contemporain.

2. *L'orthographe de la prose diffère de l'orthographe des vers, et cela se comprend. Mais dans la prose même, et dans les vers même, l'écriture des mots varie sans cesse. Je cite notamment le mot qui signifie* tout ; *on le trouve sous les formes :* ogni, ogne, onni, onne... *Les prépositions et les pronoms sont parfois liés, et le plus souvent disjoints :* negli, ne li, agli, a li. — *L'*u *formant diphtongue avec* o, *paraît ou disparaît :* vole, vuole, cuore, core,

Digitized by Google

« *Est-il possible de traduire la* Vita Nova ? » — *écrivais-je en 1907. — Et je faisais cette réponse :* « *Non sans doute, et moins encore que pour bien d'autres œuvres poëtiques. On ne pourra jamais rendre et l'harmonie des mots et celle des profondes pensées* [1]. *Mais il a semblé que, par un effort ingénu, en s'essayant à modeler naïvement sur les mots italiens les mots de notre langue qui s'y adaptent le mieux par la mesure et par le sens, on arrivait à donner quelqu'idée de la beauté de l'original. Et quand même on n'y eût réussi que par moments et par fragments, on pense que ce serait déjà avoir obtenu un grand résultat. On a espéré pouvoir donner du moins du mystérieux écrit, un* mot à mot intelligent, *assez éclairé des beautés de l'original pour en produire comme un reflet aux yeux du lecteur.*

« *Il a fallu, pour ce faire, et surtout pour la traduction des vers, imposer à la langue française des brusqueries et des inversions qui ne lui sont pas usuelles, au moins dans la syntaxe moderne. Ce pourquoi on a dû nécessairement donner souvent à la phrase un tour*

omo, uomo. (*Cf. ce que j'en dis p. 183.*) — *Ces variations se rencontrent parfois dans la même ligne.*

1. *Le meilleur résultat jusqu'ici obtenu est la traduction anglaise de* Dante-Gabriel Rossetti. *Mais l'anglais est, pour traduire, une langue merveilleuse, et Rossetti d'ailleurs, au moins pour les poëmes, ne s'est pas asservi à une grande rigueur.*

Digitized by Google

*suranné, tout en se défendant de l'archaïsme ; car traduire en vieux français, comme Littré le fit jadis pour l'*Enfer, *est une entreprise toute autre.*

« *Sans faire d'archaïsme pourtant, on n'a pas cru devoir se refuser l'usage de certains mots bien connus, qui appartiennent au vocabulaire du* Roman de la Rose, *tels que :* semblant *et* semblance, doutance, remembrer, *d'autres encore ; car à vrai dire on ne pouvait pas s'en passer. De même on n'a pas pu éviter d'employer quelques mots dans le sens qu'ils avaient au* XIVe *siècle, et non dans celui qu'ils ont malheureusement pris aujourd'hui. De ce nombre sont :* piteux, *avec plusieurs dérivés, et surtout* gentil *et* courtois, *pour lesquels nous n'avons pas d'équivalents* [1]. »

Ces brèves explications étaient peut-être utiles. En tous cas je les estime suffisantes.

Mousseau. Juillet 1908.

1. *J'ai dû transporter simplement de l'Italien, sans les changer, les expressions du langage philosophique, alors même qu'elles ne correspondent pas à notre vocabulaire moderne. Je cite par exemple cette expression « se réduire », — qui pour nous présente un sens de diminution. Dante l'emploie dans un sens de simple translation, et même avec une nuance d'amplification :* « *Di potenzia si* riduce *in atto...* » *C'est l'emploi que lui donnent les mathématiciens, lorsqu'ils disent :* « réduire *au même dénominateur.* »

Digitized by Google

UNIV OF
CALIFORNIA

VITA NOVA

Digitized by Google

VITA NOVA

I

In quella parte del libro de la mia memoria, dinanzi a la quale poco si potrebbe leggere, si trova una rubrica, la quale dice: INCIPIT VITA NOVA[1]. Sotto la quale rubrica io trovo scritte le parole le quali è mio intendimento d'asemplare in questo libello; e se non tutte, almeno la loro sentenzia.

II

Nove fiate già appresso lo mio nascimento era tornato lo cielo de la luce quasi a uno medesimo punto, quanto a la sua propria girazione, quando a li miei occhi apparve prima la gloriosa donna de la mia

1. Ici commence La Jeunesse.

Digitized by Google

VITA NOVA

I

En cette partie du livre de ma mémoire, avant laquelle peu de chose se pourrait lire, se trouve une rubrique, laquelle dit : INCIPIT VITA NOVA. Et sous cette rubrique je trouve écrites les paroles que mon dessein est de reproduire en ce petit livre, sinon toutes, du moins leur sens.

II

Neuf fois déjà, depuis ma naissance, le ciel de la lumière était revenu presqu'à un même point quant à sa propre giration, lorsqu'à mes yeux apparut premièrement la glorieuse Dame de ma pensée, laquelle

Digitized by Google

mente, la quale fu chiamata da molti Beatrice, li quali non sapeano che si chiamare. Ella era in questa vita già stata tanto, che ne lo suo tempo lo cielo stellato era mosso verso la parte d'oriente de le dodici parti l'una d'un grado, sì che quasi dal principio del suo anno nono apparve a me, ed io la vidi quasi da la fine del mio nono. Apparve vestita di nobilissimo colore umile ed onesto sanguigno, cinta e ornata a la guisa che a la sua giovanissima etade si convenia. In quello punto dico veracemente che lo spirito de la vita, lo quale dimora ne la secretissima camera de lo cuore, cominciò a tremare sì fortemente, che apparia ne li menimi polsi orribilmente; e tremando, disse queste parole: « Ecce deus fortior me, qui veniens dominabitur michi. » [1] In quello punto lo spirito animale, lo quale dimora ne l'alta camera ne la quale tutti li spiriti sensitivi portano le loro percezioni, si cominciò a maravigliare molto, e parlando spezialmente a li spiriti del viso, sì disse queste parole: « Apparuit iam beatitudo vestra » [2]. In quello punto lo spirito naturale, lo quale dimora in quella parte ove si ministra lo nutrimento nostro, cominciò a piangere, e piangendo, disse queste parole: « Heu miser, quia frequenter impeditus ero deinceps » [3]. D'allora innanzi dico che Amore segnoreggiò

1. Voici un dieu plus fort que moi, qui vient pour être mon maître.
2. Maintenant est apparue votre béatitude.
3. Hélas ! malheureux que je suis ! car souvent désormais je serai empêché.

Digitized by Google

fut appelée par bien des gens Béatrice, qui ne savaient pas comment l'appeler.

Elle avait en cette vie été assez déjà pour qu'en son temps le ciel étoilé se fût avancé vers le côté d'Orient de l'une des douze parties d'un degré : si bien que presqu'au début de sa neuvième année elle m'apparut, et moi je la vis presqu'à la fin de ma neuvième. Elle apparut vêtue de très noble couleur, d'un rouge doux et honnête, ceinte et parée en la manière qui convenait à son très jeune âge. En ce point, je dis véritablement que l'Esprit de la vie, lequel demeure dans la plus secrète chambre du cœur, commença à trembler si fortement, qu'il se faisait sentir en les plus petites veines terriblement ; et tremblant, il dit ces paroles : « *Ecce Deus fortior me, qui veniens dominabitur michi.* » En ce point, l'Esprit animal, lequel demeure dans la haute chambre, dans laquelle tous les Esprits sensitifs portent leurs perceptions, commença à s'émerveiller fort, et, parlant spécialement aux Esprits de la vue, il dit ces paroles : « *Apparuit jam beatitudo vestra.* » En ce point, l'Esprit naturel, lequel demeure dans cette partie où s'opère notre nutrition, commença à pleurer ; et pleurant, il dit ces paroles : « *Heu miser ! quia frequenter impeditus ero deinceps.* »

Depuis lors, je dis qu'Amour gouverna mon âme, laquelle fut à lui aussitôt mariée, et il commença à prendre sur moi telle assurance et telle seigneurie, par la vertu que lui donnait mon imagination, qu'il me fal-

Digitized by Google

la mia anima, la quale fu sì tosto a lui disponsata, e cominciò a prendere sopra me tanta sicurtade e tanta signoria, per la vertù che li dava la mia imaginazione, che me convenia fare tutti li suoi piaceri compiutamente. Elli mi comandava molte volte che io cercasse per vedere questa angiola giovanissima, onde io ne la mia puerizia molte volte l' andai cercando, e vedeala di sì nobili e laudabili portamenti, che certo di lei si potea dire quella parola del poeta Omero : *Ella non parea figliuola d' uomo mortale, ma di Deo.* E avegna che la sua imagine, la quale continuatamente meco stava, fosse baldanza d'Amore a segnoreggiare me, tuttavia era di sì nobilissima vertù, che nulla volta sofferse che Amore mi reggesse sanza lo fedele consiglio de la ragione in quelle cose là ove cotale consiglio fosse utile a udire. E però che soprastare a le passioni e atti di tanta gioventudine pare alcuno parlare fabuloso, mi partirò da esse ; e trapassando molte cose, le quali si potrebbero trarre de l' esemplo onde nascono queste, verrò a quelle parole le quali sono scritte ne la mia memoria sotto maggiori paragrafi.

III

Poi che fuoro passati tanti die, che appunto erano compiuti li nove anni appresso l' apparimento soprascritto di questa gentilissima, ne l' ultimo di questi

Digitized by Google

lait complètement faire toutes ses volontés. Il me commandait maintes fois que je cherchasse à voir cette ange toute jeune : aussi, dans mon enfance, bien des fois je l'allai cherchant ; et la voyais de façons si nobles et si louables, que certes d'elle se pouvait dire cette parole du poète Homère : *Elle ne paraissait pas fille d'un homme mortel, mais de Dieu.* Et encore que son image, laquelle continuellement avec moi restait, fît l'assurance d'Amour à me gouverner, pourtant elle était de telle très noble vertu, que jamais elle ne souffrit qu'Amour me dirigeât sans le fidèle conseil de la raison, en ces choses-là où tel conseil pouvait être utile à entendre. Et parce que s'arrêter aux sentiments et actes d'un âge si juvénile c'est paraître raconter des fables, je m'en départirai ; et, passant maintes choses qui pourraient être tirées du livre d'où sont nées ces paroles-ci, je viendrai à celles qui sont écrites en ma mémoire sous de plus grands paragraphes.

III

Après que se furent passés tant de jours que justement fussent accomplies les neuf années depuis l'apparition ci-dessus écrite de cette Très Gentille, dans

Digitized by Google

die avenne che questa mirabile donna apparve a me, vestita di colore bianchissimo, in mezzo di due gentili donne, le quali erano di più lunga etade; e passando per una via, volse li occhi verso quella parte ov'io era molto pauroso, e per la sua ineffabile cortesia, la quale è oggi meritata nel grande secolo, mi salutoe molto virtuosamente, tanto che me parve allora vedere tutti li termini de la beatitudine. L' ora, che lo suo dolcissimo salutare mi giunse, era fermamente nona di quello giorno; e però che quella fu la prima volta che le sue parole si mossero per venire a li miei orecchi, presi tanta dolcezza, che come inebriato mi partio da le genti, e ricorsi a lo solingo luogo d' una mia camera, e puosimi a pensare di questa cortesissima. E pensando di lei mi sopragiunse uno soave sonno, ne lo quale m' apparve una maravigliosa visione, che me parea vedere ne la mia camera una nebula di colore di fuoco, dentro a la quale io discernea una figura d' uno segnore di pauroso aspetto a chi la guardasse; e pareami con tanta letizia, quanto a sè, che mirabile cosa era; e ne le sue parole dicea molte cose, le quali io non intendea se non poche; tra le quali intendea queste: « Ego dominus tuus »[1]. Ne le sue braccia mi parea vedere una persona dormire nuda, salvo che involta mi parea in uno drappo sanguigno leggeramente; la quale io riguardando molto intentivamente,

1. Je suis ton maître.

Digitized by Google

le dernier de ces jours, il advint que cette admirable Dame m'apparut, vêtue de couleur très blanche, au milieu de deux gentilles dames, qui étaient d'âge plus avancé ; et, passant par une rue, elle tourna les yeux vers le côté où je me trouvais, fort craintif ; et par son ineffable courtoisie, laquelle est aujourd'hui récompensée dans le Grand Siècle, elle me salua, en une manière très pleine de vertu, tellement qu'il me sembla voir alors toutes les limites de la béatitude. L'heure où son très doux salut m'arriva était assurément la neuvième de ce jour : et parce que ce fut la première fois que ses paroles sortirent pour venir à mes oreilles, j'en pris telle douceur que, comme enivré, je m'écartai du monde, et recourus à la solitude d'une mienne chambre, et me mis à penser à cette Dame très courtoise. Et, pensant à elle, il me survint un suave sommeil, dans lequel m'apparut une merveilleuse vision : car il me semblait voir dans ma chambre une nuée de couleur de feu, parmi laquelle je discernais la forme d'un Seigneur, d'aspect effrayant à qui le regardait. Et il me paraissait en une telle joie (quant à lui), que c'était chose merveilleuse : et en ses paroles il disait maintes choses, que je ne comprenais pas, sauf quelques-unes ; parmi lesquelles je comprenais celles-ci : « *Ego dominus tuus.* » Dans ses bras il me semblait voir dormir une personne, qui était nue, sauf qu'elle me semblait enveloppée en un drap d'un rouge pâle ; et moi, la regardant très attentivement, je connus que c'était la Dame du

Digitized by Google

conobbi ch' era la donna de la salute, la quale m' avea lo giorno dinanzi degnato di salutare. E ne l' una de le mani mi parea che questi tenesse una cosa, la quale ardesse tutta; e pareami che mi dicesse queste parole : « Vide cor tuum » [1]. E quando elli era stato alquanto, pareami che disvegliasse questa che dormia, e tanto si sforzava per suo ingegno, che le facea mangiare questa cosa che in mano li ardea, la quale ella mangiava dubitosamente. Appresso ciò, poco dimorava che la sua letizia si convertia in amarissimo pianto; e così piangendo, si ricogliea questa donna ne le sue braccia, e con essa mi parea che si ne gisse verso lo cielo; onde io sostenea sì grande angoscia, che lo mio deboletto sonno non poteo sostenere, anzi si ruppe e fui disvegliato. E mantenente cominciai a pensare, e trovai che l' ora ne la quale m'era questa visione apparita, era la quarta de la notte stata; sì che appare manifestamente ch' ella fue la prima ora de le nove ultime ore de la notte. Pensando io a ciò che m' era apparuto, propuosi di farlo sentire a molti, li quali erano famosi trovatori in quello tempo : e con ciò fosse cosa che io avesse già veduto per me medesimo l' arte del dire parole per rima, propuosi di fare uno sonetto, ne lo quale io salutasse tutti li fedeli d'Amore; e pregandoli che giudicassero la mia visione, scrissi a loro ciò che io avea nel mio sonno veduto. E cominciai allora questo sonetto, lo quale comincia : *A ciascun' alma presa.*

1. Vois ton cœur.

Digitized by Google

salut, celle qui m'avait, le jour d'avant, daigné saluer. Et il me semblait qu'en une de ses mains, le Seigneur tenait une chose qui brûlait toute ; et il me semblait qu'il me disait ces paroles : « *Vide cor tuum* ». Et quand il était demeuré quelque temps, il me semblait qu'il réveillait celle qui dormait ; et tant il s'efforçait par son esprit, qu'il lui faisait manger cette chose qui brûlait en sa main, et qu'elle mangeait avec crainte. Après cela, sa joie ne tardait pas à se changer en pleurs très amers : et, pleurant ainsi, il resserrait cette Dame dans ses bras, et avec elle il me semblait qu'il s'en allait vers le ciel : d'où j'endurais si grande angoisse, que mon débile sommeil ne la put soutenir, mais se rompit, et je fus éveillé. Et incontinent je commençai à penser : et je trouvai que l'heure en laquelle cette vision m'était apparue avait été la quatrième de la nuit : si bien qu'il appert manifestement que ce fut la première heure des neuf dernières heures de la nuit.

Pensant à cela qui m'était apparu, je résolus de le faire entendre à beaucoup de gens qui étaient de fameux trouvères en ce temps. Et, vu que j'avais déjà appris par moi-même l'art de dire des paroles par rime, je résolus de faire un sonnet, en lequel je saluerais tous les fidèles d'Amour ; et, les priant qu'ils jugeassent ma vision, je leur écrivis ce que j'avais vu dans mon sommeil ; et je commençai alors ce sonnet, lequel commence : *À chaque âme éprise*.

Digitized by Google

A ciascun' alma presa e gentil core
nel cui cospetto ven lo dir presente,
in ciò che mi rescrivan suo parvente,
salute in lor segnor, cioè Amore.
Già eran quasi che aterzate l'ore
del tempo che onne stella n'è lucente,
quando m'apparve Amor subitamente,
cui essenza membrar mi dà orrore.
Allegro mi sembrava Amor tenendo
meo core in mano, e ne le braccia avea
madonna involta in un drappo dormendo;
poi la svegliava, e d'esto core ardendo
lei paventosa umilmente pascea:
appresso gir lo ne vedea piangendo.

Questo sonetto si divide in due parti; che ne la prima parte saluto e domando risponsione, ne la seconda significo a che si dee rispondere. La seconda parte comincia quivi: *Già eran.*

A questo sonetto fue risposto da molti e di diverse sentenzie; tra li quali fue risponditore quelli cui io chiamo primo de li miei amici, e disse allora uno sonetto, lo quale comincia: *Vedesti al mio parere onne valore.* E questo fue quasi lo principio de l'amistà tra lui e me, quando elli seppe che io era quelli che li avea ciò mandato. Lo verace giudicio del detto sogno non fue veduto allora per alcuno, ma ora è manifestissimo a li più semplici.

Digitized by Google

A chaque âme éprise et gentil cœur,
aux yeux de qui viendra le présent dire,
afin qu'ils m'en récrivent leur avis,
salut en leur Seigneur, et c'est-à-dire Amour.
Déjà étaient passées à peu près les trois heures
du temps où toute étoile nous est brillante,
quand m'apparut Amour subitement,
dont l'être seul, à remembrer, me fait frémir.
Joyeux me semblait Amour, tenant
mon cœur en la main, et, dans les bras il avait
Madame, enveloppée en un drap et dormant ;
puis il la réveillait, et de ce cœur brûlant
doucement la nourrissait effrayée :
et puis je le voyais s'en aller en pleurant.

Ce sonnet se divise en deux parties : en la première partie, je salue, et demande réponse ; en la seconde, je fais savoir à quoi l'on doit répondre. La seconde partie commence là : *Déjà étaient*.

A ce sonnet il fut répondu par bien des gens et de divers sentiments ; et parmi les répondeurs fut celui-là que je nomme premier de mes amis. Et il dit alors un sonnet, lequel commence : *Vedesti al mio parere onne valore*. Et ceci fut comme le principe de l'amitié entre lui et moi, quand il sut que j'étais celui qui lui avait envoyé cela. La vraie intelligence dudit songe ne fut alors aperçue par personne : mais maintenant elle est très manifeste aux plus simples.

Digitized by Google

IV

Da questa visione innanzi cominciò lo mio spirito naturale ad essere impedito ne la sua operazione, però che l' anima era tutta data nel pensare di questa gentilissima; onde io divenni in picciolo tempo poi di sì fraile e debole condizione, che a molti amici pesava de la mia vista; e molti pieni d' invidia già si procacciavano di sapere di me quello che io volea del tutto celare ad altrui. Ed io, accorgendomi del malvagio domandare che mi faceano, per la volontade d'Amore, lo quale mi comandava secondo lo consiglio de la ragione, rispondea loro che Amore era quelli che così m'avea governato. Dicea d'Amore, però che io portava nel viso tante de le sue insegne, che questo non si potea ricovrire. E quando mi domandavano: « Per cui t' ha così distrutto questo Amore? », ed io sorridendo li guardava, e nulla dicea loro.

V

Uno giorno avenne che questa gentilissima sedea in parte ove s' udiano parole de la regina de la gloria, ed io era in luogo dal quale vedea la mia beati-

Digitized by Google

IV

Depuis cette vision, mon Esprit naturel commença à être empêché en son opération, pour ce que l'âme était toute donnée en le penser de cette Très Gentille ; d'où je devins ensuite, en peu de temps, de si frêle et débile condition, qu'à beaucoup d'amis je faisais peine à voir ; et beaucoup, pleins de curiosité, s'efforçaient dès lors de savoir de moi cela qu'absolument je voulais cacher à autrui. Et, m'apercevant de la malice des questions qu'ils me faisaient, moi, par la volonté d'Amour, lequel me commandait selon le conseil de la raison, je leur répondais qu'Amour était celui qui m'avait ainsi gouverné. Je disais « Amour », parce que je portais au visage assez de ses enseignes pour que cela ne se pût dissimuler. Et quand ils me demandaient : « Par qui t'a ainsi détruit cet Amour ? » — moi, — et en souriant les regardais, et rien ne leur disais.

V

Un jour advint que cette Très Gentille était assise en un lieu où l'on écoutait des paroles sur la Reine de la gloire ; et j'étais en une place d'où je voyais

Digitized by Google

tudine : e nel mezzo di lei e di me per la retta linea sedea una gentile donna di molto piacevole aspetto, la quale mi mirava spesse volte, maravigliandosi del mio sguardare, che parea che sopra lei terminasse. Onde molti s'accorsero de lo suo mirare, ed in tanto vi fue posto mente, che, partendomi da questo luogo, mi sentio dicere appresso di me : « Vedi come cotale donna distrugge la persona di costui » ; e nominandola, eo intesi che dicea di colei che mezzo era stata ne la linea retta che movea da la gentilissima Beatrice e terminava ne li occhi miei. Allora mi confortai molto, assicurandomi che lo mio secreto non era comunicato lo giorno altrui per mia vista. E mantenente pensai di fare di questa gentile donna schermo de la veritade ; e tanto ne mostrai in poco di tempo, che lo mio secreto fue creduto sapere da le più persone che di me ragionavano. Con questa donna mi celai alquanti anni e mesi ; e per più fare credente altrui, feci per lei certe cosette per rima, le quali non è mio intendimento di scrivere qui, se non in quanto facesse a trattare di quella gentilissima Beatrice ; e però le lascerò tutte, salvo che alcuna cosa ne scriverò che pare che sia loda di lei.

Digitized by Google

ma béatitude ; et au milieu, entre elle et moi en ligne droite, était assise une gentille dame, de fort plaisant aspect, laquelle me regardait souventes fois, s'étonnant de mes yeux fixes, qui semblaient s'arrêter sur elle. D'où vint que plusieurs s'aperçurent qu'elle me regardait, et tant on y prit attention, qu'en m'éloignant de ce lieu, j'entendis dire derrière moi : « Vois comme telle dame ravage la personne de celui-ci. » — Et quand on la nomma, j'entendis qu'on parlait de celle qui s'était trouvée au milieu en la ligne droite qui partait de la très gentille Béatrice et finissait en mes yeux. Alors je me réconfortai beaucoup, m'assurant que mon secret ne s'était ce jour-là découvert à personne par mes regards. Et incontinent je pensai à faire de cette gentille dame un rempart pour la vérité ; et j'en fis tant paraître en peu de temps, que la plupart des gens qui parlaient de moi, pensaient savoir mon secret. Grâce à cette dame, je me cachai quelques années et mois ; et, pour en faire plus accroire aux gens, je fis pour elle certaines petites choses par rime, qu'il n'est pas mon intention d'écrire ici, sinon en ce qui pourrait avoir trait à cette très gentille Béatrice : et donc je les laisserai toutes, sauf que j'en écrirai certaines choses qui semblent être à la louange d'elle.

Digitized by Google

VI

Dico che in questo tempo che questa donna era schermo di tanto amore, quanto da la mia parte, sì mi venne una volontade di volere ricordare lo nome di quella gentilissima ed acompagnarlo di molti nomi di donne, e spezialmente del nome di questa gentile donna. E presi li nomi di sessanta le più belle donne de la cittade ove la mia donna fue posta da l'altissimo sire, e compuosi una pistola sotto forma di serventese, la quale io non scriverò : e non n'avrei fatto menzione, se non per dire quello che, componendola, maravigliosamente adivenne, cioè che in alcuno altro numero non sofferse lo nome de la mia donna stare, se non in su lo nove, tra li nomi di queste donne.

VII

La donna co la quale io avea tanto tempo celata la mia volontade, convenne che si partisse de la sopradetta cittade e andasse in paese molto lontano : per che io quasi sbigottito de la bella difesa che m' era venuta meno, assai me ne disconfortai, più che io mede-

Digitized by Google

VI

Je dis que dans ce temps où cette dame était le rempart d'un si grand amour (en ce qui me touchait), il me vint une volonté de rappeler le nom de cette Très Gentille et de l'accompagner de plusieurs noms de dames, et en particulier du nom de cette autre gentille dame. Et, ayant pris les noms des soixante dames les plus belles de la ville où ma Dame fut placée par le Très-Haut Seigneur, je composai une lettre sous forme de *serventois*, que je n'écrirai pas ici : et je n'en eusse pas fait mention, si ce n'eût été pour dire ce qui en la composant m'arriva par merveille : c'est qu'en aucune autre place ne souffrit de rester le nom de ma Dame qu'en la neuvième, parmi les noms de ces dames.

VII

La dame, grâce à laquelle j'avais si longtemps caché ma volonté, dut s'éloigner de la susdite ville et aller en pays très lointain : c'est pourquoi, presque effrayé de voir qu'une si belle défense me faisait défaut, très fort m'en désolai, plus que moi-même je ne l'aurais

Digitized by Google

simo non avrei creduto dinanzi. E pensando che se de la sua partita io non parlasse alquanto dolorosamente, le persone sarebbero accorte più tosto de lo mio nascondere, propuosi di farne alcuna lamentanza in uno sonetto, lo quale io scriverò, acciò che la mia donna fue immediata cagione di certe parole che ne lo sonetto sono, sì come appare a chi lo intende. E allora dissi questo sonetto, che comincia : *O voi che per la via.*

O voi che per la via d'amor passate,
attendete e guardate
s'elli è dolore alcun, quanto 'l mio, grave ;
e prego sol ch'audir mi sofferiate,
e poi imaginate
s' io son d' ogni tormento ostale e chiave.
Amor, non già per mia poca bontate,
ma per sua nobiltate,
mi pose in vita sì dolce e soave,
ch' io mi sentia dir dietro spesse fiate :
« Deo, per qual dignitate
così leggiadro questi lo cor ave ? »
Or ho perduta tutta mia baldanza,
che si movea d'amoroso tesoro ;
ond' io pover dimoro,
in guisa che di dir mi ven dottanza,
Sì che volendo far come coloro
che per vergogna celan lor mancanza,
di fuor mostro allegranza,
e dentro dallo core struggo e ploro.

Questo sonetto ha due parti principali ; che ne la prima intendo chiamare li fedeli d'Amore per quelle

Digitized by Google

cru auparavant. Et pensant que si de son départ je n'avais pas parlé un peu douloureusement, les gens se seraient plus tôt avisés de ma feinte, je me proposai d'en faire quelque lamentation, en un sonnet que j'écrirai ici ; ma Dame en effet fut l'occasion immédiate de certaines paroles qui sont dans le sonnet, comme il appert à qui le comprend. Et alors je dis ce sonnet qui commence : *O vous qui par la voie.*

O vous qui par la voie d'Amour passez,
arrêtez-vous et regardez
s'il est douleur aucune lourde autant que la mienne :
et vous prie seulement que m'ouïr souffriez ;
et puis figurez-vous
si je suis, de tous les tourments, demeure et clef.
Amour, non certes pour le peu qu'ai de bonté,
mais par sa noblesse,
m'a mis en une vie si douce et si suave,
que je m'entendais dire derrière moi maintes fois :
« Dieu ! pour quel mérite
peut avoir celui-ci le cœur si gracieux ? »
Or j'ai perdu toute mon assurance
qui sortait d'amoureux trésor ;
d'où pauvre je demeure,
en guise telle qu'à parler me vient doutance.
Aussi voulant faire comme ceux-là
qui par vergogne ont caché leur faiblesse,
au dehors je montre allégresse
et au dedans du cœur je me consume et pleure.

Ce sonnet a deux parties principales : car en la première j'entends appeler les fidèles d'Amour par ces

Digitized by Google

parole di Geremia profeta che dicono : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus*[1], e pregare che mi sofferino d' audire ; nella seconda narro là ove Amore m'avea posto, con altro intendimento che l'estreme parti del sonetto non mostrano, e dico che io hoe ciò perduto. La seconda parte comincia quivi : *Amor, non già.*

VIII

Appresso lo partire di questa gentile donna fue piacere del segnore de li angeli di chiamare a la sua gloria una donna giovane e di gentile aspetto molto, la quale fue assai graziosa in questa sopradetta cittade ; lo cui corpo io vidi giacere sanza l' anima in mezzo di molte donne, le quali piangeano assai pietosamente. Allora ricordandomi che già l'avea veduta fare compagnia a quella gentilissima, non poteo sostenere alquante lagrime ; anzi piangendo mi propuosi di dicere alquante parole de la sua morte in guiderdone di ciò che alcuna fiata l' avea veduta con la mia donna. E di ciò toccai alcuna cosa ne l' ultima parte de le parole che io ne dissi, sì come appare manifestamente a chi lo intende. E dissi allora questi due sonetti, li quali comincia lo primo : *Piangete, amanti,* e lo secondo : *Morte villana.*

1. O vous tous qui passez par le chemin, arrêtez-vous et voyez s'il est une douleur comme ma douleur. *Lamentations*, I, 12.

Digitized by Google

paroles de Jérémie prophète qui disent : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte, si est dolor sicut dolor meus* ; et les prier qu'ils souffrent m'écouter ; en la seconde je narre où Amour m'avait placé, mais en un autre sens que ne le font entendre les deux extrémités du sonnet ; et je dis ce que j'ai perdu. La seconde partie commence là : *Amour non certes.*

VIII

Après le départ de cette gentille dame, il plut au Seigneur des Anges d'appeler à sa gloire une dame jeune et de très gentil aspect, laquelle avait été fort en grâce dans cette susdite ville ; et je vis son corps gisant sans âme, au milieu de nombreuses dames qui pleuraient très piteusement. Alors me souvenant que je l'avais jadis vue faire compagnie à cette Très Gentille, je ne pus retenir quelques larmes ; et même, pleurant, je me proposai de dire quelques paroles de sa mort, en récompense de ce que parfois je l'avais vue avec ma Dame. Et de ceci je touchai quelque chose en la dernière partie des paroles que j'en dis, comme il paraît clairement à qui les comprend : et je dis alors ces deux sonnets, desquels commence le premier : *Pleurez, amants,* et le second : *Mort vilaine.*

Digitized by Google

Piangete, amanti, poi che piange Amore,
udendo qual cagion lui fa plorare.
Amor sente a pietà donne chiamare,
mostrando amaro duol per li occhi fore,
perchè villana morte in gentil core
ha miso il suo crudele adoperare,
guastando ciò che al mondo è da laudare
in gentil donna sovra de l' onore.
Audite quanto Amor le fece orranza,
ch' io 'l vidi lamentare in forma vera
sovra la morta imagine avenente ;
e riguardava ver lo ciel sovente,
ove l' alma gentil già locata era,
che donna fu di sì gaia sembianza.

Questo primo sonetto si divide in tre parti : ne la prima chiamo e sollicito li fedeli d'Amore a piangere e dico che lo segnore loro piange, e dico « udendo la cagione per che piange », acciò che s'acconcino più ad ascoltarmi ; ne la seconda narro la cagione ; ne la terza parlo d'alcuno onore che Amore fece a questa donna. La seconda parte comincia quivi : *Amor sente* ; la terza quivi : *Audite.*

Morte villana, di pietà nemica,
di dolor madre antica,
giudicio incontastabile gravoso,
poi che hai data matera al cor doglioso,
ond' io vado pensoso,
di te blasmar la lingua s' affatica.
E s' io di grazia ti voi far mendica,
convenesi ch' eo dica
lo tuo fallar d'onni torto tortoso,

Digitized by Google

Pleurez, amants, puisque pleure Amour,
en apprenant quelle cause le fait pleurer.
Amour entend clamer dames à grand pitié,
montrant deuil amer au dehors par les yeux,
parce que la vilaine mort en gentil cœur
a mis son œuvre cruel,
gâtant ce qui au monde est à louer
en gentille dame, outre l'honneur.
Ecoutez comme Amour lui fit hommage :
car je l'ai vu gémir, en ses traits véritables,
sur l'aimable figure morte ;
et il regardait vers le ciel souvent
où l'âme gentille déjà était placée
de celle qui fut dame de si gaie semblance.

Ce premier sonnet se divise en trois parties : en la première j'appelle et sollicite les fidèles d'Amour à pleurer, et je dis que leur seigneur pleure ; et je dis « en apprenant la cause pourquoi il pleure », afin qu'ils se disposent mieux à m'écouter ; en la seconde je narre cette cause ; en la troisième, je parle de certain hommage qu'Amour fit à cette dame. La seconde partie commence là : *Amour entend* ; la troisième là : *Écoutez*.

Mort vilaine, de pitié ennemie,
antique mère de douleur,
jugement sans rémission, lourd,
puisque tu donnas cause à mon cœur affligé
dont je dois m'en aller pensif,
à te blâmer ma langue prend effort.
Et si de toute grâce je veux te faire pauvre,
il convient que je dise
ta faute, de tous les torts chargée :

Digitized by Google

non però ch' a la gente sia nascoso,
ma per farne cruccioso
chi d'amor per innanzi si notrica.
Dal secolo hai partita cortesia
e ciò ch' è in donna da pregiar vertute:
in gaia gioventute
distrutta hai l' amorosa leggiadria.
Più non voi discovrir qual donna sia
che per le proprietà sue canosciute.
Chi non merta salute
non speri mai d' aver sua compagnia.

Questo sonetto si divide in quattro parti : ne la prima parte chiamo la Morte per certi suoi nomi propri; ne la seconda, parlando a lei, dico la cagione per che io mi muovo a blasimarla; ne la terza la vitupero; ne la quarta mi volgo a parlare a indiffinita persona, avegna che quanto a lo mio intendimento sia diffinita. La seconda comincia quivi : *poi che hai data*; la terza quivi : *E s' io di grazia*; la quarta quivi : *Chi non merta salute.*

IX

Appresso la morte di questa donna alquanti die avenne cosa per la quale me convenne partire de la sopradetta cittade ed ire verso quelle parti dov' era la gentile donna ch'era stata mia difesa, avegna che

Digitized by Google

non pourtant que les gens l'ignorent,
mais pour en faire affliger
qui d'Amour désormais se nourrit.
De ce siècle tu as séparé courtoisie,
et ce qui est vertu à priser en la dame ;
en une gaie jeunesse
tu as détruit la grâce amoureuse.
Je ne veux découvrir quelle dame c'est là,
sinon par ses qualités connues.
Qui ne mérite le salut
ne puisse onc espérer avoir sa compagnie.

Ce sonnet se divise en quatre parties : en la première j'appelle la Mort de certains noms qui lui sont propres ; en la seconde, parlant à elle, je dis la raison pour laquelle je m'efforce à la blâmer ; en la troisième je la vitupère ; en la quatrième je m'adresse à une personne indéterminée, bien que, quant à mon sentiment, elle soit bien déterminée. La seconde commence là : *puisque tu donnas* ; la troisième là : *Et si de toute grâce* ; la quatrième là : *Qui ne mérite le salut*.

IX

QUELQUES jours après la mort de cette dame, il arriva une chose, par laquelle il me fallut partir de la susdite ville, et aller vers ce pays, où était la gentille dame qui avait été ma défense, encore que le terme

Digitized by Google

non tanto fosse lontano lo termine de lo mio andare, quanto ella era. E tutto ch' io fosse a la compagnia di molti, quanto a la vista l'andare mi dispiacea sì, che quasi li sospiri non poteano disfogare l'angoscia che lo cuore sentia, però ch' io mi dilungava da la mia beatitudine. E però lo dolcissimo segnore, lo quale mi segnoreggiava per la vertù de la gentilissima donna, ne la mia imaginazione apparve come peregrino leggeramente vestito e di vili drappi. Elli mi parea disbigottito, e guardava la terra, salvo che talora li suoi occhi mi parea che si volgessero ad uno fiume bello e corrente e chiarissimo, lo quale sen gia lungo questo cammino là ov' io era. A me parve che Amore mi chiamasse e dicessemi queste parole : « Io vegno da quella donna la quale è stata tua lunga difesa, e so che lo suo rivenire non sarà a gran tempi ; e però quello cuore che io ti facea avere a lei, io l'ho meco, e portolo a donna, la quale sarà tua difensione, come questa era ». E nominolami per nome, sì che io la conobbi bene. « Ma tuttavia, di queste parole ch' io t' ho ragionate se alcuna cosa ne dicessi, dille nel modo che per loro non si discernesse lo simulato amore che tu hai mostrato a questa e che ti converrà mostrare ad altri ». E dette queste parole, disparve questa mia imaginazione tutta subitamente per la grandissima parte che mi parve che Amore mi desse di sè ; e, quasi cambiato ne la vista mia, cavalcai quel giorno pensoso molto ed acompagnato da molti sospiri.

Digitized by Google

de ma route ne fût pas aussi éloigné que le lieu où elle était. Et quoique je fusse en la compagnie de plusieurs, la route me déplaisait si fort, à en croire mon aspect, que mes soupirs pouvaient à peine dissiper l'angoisse que mon cœur ressentait, parce que je m'éloignais de ma béatitude. Et donc le très doux Seigneur qui me gouvernait par la vertu de la très gentille Dame, apparut en mon imagination, comme un pèlerin légèrement vêtu et de draps grossiers. Il me paraissait tout abattu, et regardait la terre, sauf que parfois il me semblait que ses yeux se tournaient vers un fleuve beau et courant et très clair, qui s'en allait le long de ce chemin où j'étais. Il me parut qu'Amour m'appelait et me disait ces paroles : « Je viens de cette dame, qui a été longtemps ta défense, et je sais que son retour ne sera pas avant un long temps; et donc, ce cœur, que je te faisais tenir vers elle, je l'ai avec moi et je le porte à une dame, qui sera ta défense comme était celle-là ; » (et il me la nomma par son nom, en sorte que je la connus bien); « mais toutefois, de ces paroles que je t'ai dites si tu répétais quelque chose, dis-le de telle façon que par elles ne se découvre pas l'amour simulé que tu as fait paraître à cette dame, et qu'il te faudra faire paraître à une autre. » — Et, dites ces paroles, toute cette mienne imagination disparut subitement, par la très grande part qu'il me sembla qu'Amour me donnait de lui-même ; et, comme changé en mon aspect, je chevauchai ce jour-là fort

Digitized by Google

Appresso lo giorno cominciai di ciò questo sonetto, lo quale comincia : *Cavalcando.*

Cavalcando l' altr' ier per un cammino,
pensoso de l' andar che mi sgradia,
trovai Amore in mezzo de la via
in abito leggier di peregrino.
Ne la sembianza mi parea meschino,
come avesse perduta segnoria ;
e sospirando pensoso venia,
per non veder la gente, a capo chino.
Quando mi vide, mi chiamò per nome,
e disse : « Io vegno di lontana parte,
ov' era lo tuo cor per mio volere;
e recolo a servir novo piacere ».
Allora presi di lui sì gran parte,
ch' elli disparve, e non m' accorsi come.

Questo sonetto ha tre parti : ne la prima parte dico sì com' io trovai Amore, e quale mi parea; ne la seconda dico quello ch' elli mi disse, avegna che non compiutamente, per tema ch' avea di discovrire lo mio secreto; ne la terza dico com' elli mi disparve. La seconda comincia quivi : *Quando mi vede*; la terza : *Allora presi.*

X

APPRESSO la mia ritornata mi misi a cercare di questa donna che lo mio segnore m' avea nominata ne lo cammino de li sospiri ; e acciò che lo mio parlare sia più

Digitized by Google

pensif, et accompagné de maints soupirs. Après ce jour je commençai à ce sujet ce sonnet, lequel commence : *Chevauchant.*

Chevauchant l'autre hier par un chemin,
soucieux de la course, qui me déplaisait,
je trouvai Amour au milieu de la route
en habit léger de pèlerin.
En sa semblance il me paraissait pauvre,
comme s'il eut perdu la seigneurie ;
et soupirant, pensif, il venait
la tête basse, pour ne pas voir les gens.
Quand il me vit, m'appela par mon nom,
et dit : « Je viens de lointaine contrée,
où était ton cœur par ma volonté ;
et je le porte à servir nouvelle beauté. »
Alors je pris de lui si grande part,
qu'il disparut, et je ne sus comment.

Ce sonnet a trois parties ; en la première partie je dis comment je trouvai Amour, et quel il me sembla ; en la seconde je dis ce qu'il me dit, quoique non complètement, par la crainte que j'avais de découvrir mon secret ; en la troisième je dis comment il disparut à mes yeux. La seconde commence là : *Quand il me vit* ; la troisième : *Alors je pris.*

X

Après mon retour, je me mis à chercher cette dame, que mon Seigneur m'avait nommée en le chemin des soupirs ; et afin que mon discours soit plus

Digitized by Google

brieve, dico che in poco tempo la feci mia difesa tanto, che troppa gente ne ragionava oltre li termini de la cortesia; onde molte fiate mi pesava duramente. E per questa cagione, cioè di questa soverchievole voce che parea che m'infamasse viziosamente, quella gentilissima, la quale fue distruggitrice di tutti li vizi e regina de le virtudi, passando per alcuna parte, mi negò lo suo dolcissimo salutare, ne lo quale stava tutta la mia beatitudine. Ed uscendo alquanto del proposito presente, voglio dare a intendere quello che lo suo salutare in me virtuosamente operava.

XI

Dico che quando ella apparia da parte alcuna, per la speranza de la mirabile salute nullo nemico mi rimanea, anzi mi giugnea una fiamma di caritade, la quale mi facea perdonare a chiunque m'avesse offeso: e chi allora m'avesse domandato di cosa alcuna, la mia risponsione sarebbe stata solamente « Amore », con viso vestito d'umilitade. E quando ella fosse alquanto propinqua al salutare, uno spirito d'amore, distruggendo tutti li altri spiriti sensitivi, pingea fori li deboletti spiriti del viso, e dicea loro: « Andate a onorare la donna vostra »; ed elli si rimanea nel luogo loro.

Digitized by Google

bref, je dis qu'en peu de temps je fis d'elle ma défense, tellement que trop de gens en parlaient outre les bornes de la courtoisie ; ce qui maintes fois me pesait durement. Et pour cette raison, à savoir ces propos exagérés qui semblaient m'accuser de vice, cette Très Gentille, qui fut destructrice de tous les vices et reine des vertus, passant par un certain lieu, me refusa son très doux salut, en lequel était toute ma béatitude. Et, sortant un peu de mon propos présent, je veux donner à entendre quel effet et quelle vertu avait en moi son salut.

XI

Je dis que quand elle apparaissait de quelque côté, par l'espérance de l'admirable salut, nul ennemi ne me restait plus, mais il me venait une flamme de charité, qui me faisait pardonner à quiconque m'aurait offensé ; et à qui m'aurait alors demandé une chose, ma réponse aurait été seulement : « *Amour* », avec un visage vêtu d'humilité. Et quand elle était un peu plus près du moment de saluer, un Esprit d'amour, détruisant tous les autres Esprits sensitifs, poussait dehors les faibles Esprits de la vue, et leur disait : « Allez honorer votre Dame » ; — et il restait en leur

Digitized by Google

E chi avesse voluto conoscere Amore, fare lo potea, mirando lo tremare de li occhi miei. E quando questa gentilissima salute salutava, non che Amore fosse tal mezzo che potesse obumbrare a me la intollerabile beatitudine, ma elli quasi per soverchio di dolcezza divenia tale, che lo mio corpo, lo quale era tutto allora sotto lo suo reggimento, molte volte si movea come cosa grave inanimata. Sì che appare manifestamente che ne le sue salute abitava la mia beatitudine, la quale molte volte passava e redundava la mia capacitade.

XII

ORA, tornando al proposito, dico che poi che la mia beatitudine mi fue negata, mi giunse tanto dolore, che, partito me da le genti, in solinga parte andai a bagnare la terra d'amarissime lagrime ; e poi che alquanto mi fue sollenato questo lagrimare, misimi ne la mia camera, là ov' io potea lamentarmi sanza essere udito. E quivi chiamando misericordia a la donna de la cortesia, e dicendo « Amore, aiuta lo tuo fedele », m'addormentai come uno pargoletto battuto lagrimando. Avenne quasi nel mezzo de lo mio dormire che me parve vedere ne la mia camera lungo me sedere uno giovane vestito di bianchissime vestimenta, e, pen-

Digitized by Google

place. Et qui aurait voulu connaître Amour, le pouvait faire en contemplant le tremblement de mes yeux. Et quand cette très gentille Dame de Salut saluait, non seulement Amour n'était pas obstacle qui pût voiler pour moi l'intolérable béatitude, mais lui-même, comme par surcroît de douceur, devenait tel, que mon corps, qui alors était tout entier sous sa puissance, se mouvait maintes fois comme chose pesante inanimée. Si bien qu'il appert manifestement qu'en ses saluts résidait ma béatitude, laquelle maintes fois passait et débordait ma force.

XII

Or, revenant à mon propos, je dis que, ma béatitude m'ayant été refusée, il me vint une telle douleur, que je m'éloignai des hommes et m'en allai en un lieu solitaire, pour baigner la terre de très amères larmes; et après que me furent ces larmes quelque peu apaisées, je me mis en ma chambre, là où je pouvais me lamenter sans être entendu. Et là, clamant miséricorde à la Dame de la courtoisie, et disant : « Amour, aide ton fidèle », — je m'endormis comme un petit enfant battu, en pleurant. Il arriva, à peu près au milieu de mon sommeil, qu'il me parut voir en ma chambre auprès de moi s'asseoir un jeune homme vêtu de très blancs vêtements; et très pensif en son aspect,

Digitized by Google

sando molto quanto a la vista sua, mi riguardava là ov' io giacea; e quando m'avea guardato alquanto, pareami che sospirando mi chiamasse, e diceami queste parole : « Fili mi, tempus est ut pretermictantur simulacra nostra »[1]. Allora mi parea che io lo conoscesse, però che mi chiamava così come assai fiate ne li miei sonni m'avea già chiamato; e riguardandolo, parvemi che piangesse pietosamente, e parea che attendesse da me alcuna parola; ond' io, assicurandomi, cominciai a parlare così con esso : « Segnore de la nobiltade, e perchè piangi tu? ». E quelli mi dicea queste parole : « Ego tamquam centrum circuli, cui simili modo se habent circumferentie partes; tu autem non sic »[1]. Allora, pensando a le sue parole, mi parea che m'avesse parlato molto oscuramente, sì ch' io mi sforzava di parlare, e diceali queste parole : « Che è ciò, segnore, che mi parli con tanta oscuritade? ». E quelli mi dicea in parole volgari : « Non dimandare più che utile ti sia ». E però cominciai allora con lui a ragionare de la salute la quale mi fue negata, e domandailo de la cagione; onde in questa guisa da lui mi fue risposto : « Quella nostra Beatrice udio da certe persone, di te ragionando, chè la donna la quale io ti nominai nel cammino de li sospiri, ricevea da te alcuna noia; e però questa gentilissima, la quale è contraria di tutte le noie,

1. Mon fils, il est temps de laisser nos fictions.

1. Je suis comme le centre du cercle, auquel sont en égal rapport tous les points de la circonférence; mais tu n'es point ainsi.

Digitized by Google

il me regardait là où j'étais couché; et quand il m'eût regardé quelque temps, il me sembla que, soupirant, il m'appelait et me disait ces paroles : *Fili mi, tempus est ut pretermictantur simulacra nostra.* Alors il me sembla que je le connaissais, parce qu'il m'appelait ainsi que, maintes fois en mon sommeil, il m'avait déjà appelé; et, le regardant, il me parut qu'il pleurait piteusement, et il semblait qu'il attendait de moi une parole : d'où prenant assurance, je commençai à parler ainsi avec lui : « Seigneur de la noblesse, et pourquoi pleures-tu? » — Et il me disait ces paroles : *Ego tanquam centrum circuli, cui simili modo se habent circumferentie partes; tu autem non sic.* — Alors pensant à ses paroles, il me sembla qu'il m'avait parlé fort obscurément, si bien que je m'efforçais de parler, et lui disais ces paroles : « Qu'est cela, Seigneur, que tu me parles avec tant d'obscurité? » — Et il me répondait en langage vulgaire : « Ne demande pas plus qu'il ne t'est utile. » — Et donc, je commençai alors à m'entretenir avec lui du salut qui m'avait été refusé, et je lui en demandai la raison; sur quoi en cette façon il me fut par lui répondu : « Cette notre Béatrice a entendu dire par certaines personnes, parlant de toi, que la dame, que je t'ai nommée dans le chemin des soupirs, recevait de toi quelque ennui. C'est pourquoi cette Très Gentille, qui est contraire à tous les ennuis, ne daigna pas saluer ta personne, craignant qu'elle ne fût cause d'ennuis. Aussi, encore puisse-t-il

Digitized by Google

non degnò salutare la tua persona, temendo non fosse noiosa. Onde con ciò sia cosa che veracemente sia conosciuto per lei alquanto lo tuo secreto per lunga consuetudine, voglio che tu dichi certe parole per rima, ne le quali tu comprendi la forza che io tegno sopra te per lei, e come tu fosti suo tostamente da la tua puerizia. E di ciò chiama testimonio colui che lo sa, e come tu prieghi lui che li le dica : ed io, che son quelli, volentieri le ne ragionerò ; e per questo sentirà ella la tua volontade, la quale sentendo, conoscerà le parole de li ingannati. Queste parole fa che siano quasi un mezzo, sì che tu non parli a lei immediatamente, che non è degno ; e no le mandare in parte sanza me, ove potessero essere intese da lei, ma falle adornare di soave armonia, ne la quale io sarò tutte le volte che farà mestiere. » E dette queste parole, sì disparve, e lo mio sonno fue rotto. Onde io ricordandomi trovai che questa visione m'era apparita ne la nona ora del die; e anzi ch' io uscisse di questa camera, propuosi di fare una ballata, ne la quale io seguitasse ciò che lo mio segnore m'avea imposto, e feci poi questa ballata, che comincia : *Ballata, i' voi.*

Ballata, i' voi che tu ritrovi Amore,
e con lui vade a madonna davante,
sì che la scusa mia, la qual tu cante,
ragioni poi con lei lo mio segnore.
Tu vai, ballata, sì cortesemente,
che sanza compagnia

Digitized by Google

être que vraiment ton secret soit quelque peu connu d'elle par longue accoutumance, je veux que tu dises quelques paroles par rime, en lesquelles tu mettes le pouvoir que je tiens sur toi par elle, et comment tôt, dès ton enfance, tu as été sien. Et de cela appelle en témoignage celui qui le sait : et dis comment tu le pries qu'il lui en parle ; et moi, qui suis celui-là, volontiers je le lui expliquerai ; et par cela elle entendra ta volonté, et l'entendant, elle comprendra les dires des gens qui ont été trompés. Ces paroles, fais qu'elles soient comme une entremise, de telle façon que tu ne parles point à elle directement, car cela ne se doit pas. Et ne les envoie sans moi en aucun lieu où elles pourraient être ouïes d'elle ; mais fais-les orner d'une suave harmonie, dans laquelle je serai, toutes les fois qu'il sera nécessaire. » — Et, dits ces mots, il disparut, et mon sommeil fut rompu.

Or moi, me souvenant, je trouvai que cette vision m'était apparue en la neuvième heure du jour ; et avant que je sortisse de la susdite chambre, je résolus de faire une ballade, en laquelle je suivrais ce que mon Seigneur m'avait commandé, et je fis donc cette ballade qui commence : *Ballade, je veux.*

Ballade, je veux que tu trouves Amour,
et avec lui, ailles devant Madame,
pour que de mon excuse, que tu chantes,
mon Seigneur puisse ensuite parler avec elle.
Tu vas, Ballade, si courtoisement,
que, sans compagnie,

Digitized by Google

dovresti avere in tutte parti ardire;
ma se tu vuoli andar sicuramente,
retrova l'Amor pria,
chè forse non è bon sanza lui gire;
però che quella che ti dee audire,
sì com' io credo, è ver di me adirata:
se tu di lui non fossi acompagnata,
leggeramente ti faria disnore.

Con dolze sono, quando se' con lui,
comincia este parole,
appresso che averai chesta pietate:
« Madonna, quelli che mi manda a vui,
quando vi piaccia, vole,
sed elli ha scusa, che la m' intendiate.
Amore è qui, che per vostra bieltate
lo face, come vol, vista cangiare:
dunque perchè li fece altra guardare
pensatel voi, da che non mutò 'l core ».

Dille: « Madonna, lo suo core è stato
con sì fermata fede,
che 'n voi servir l' ha 'mpronto onne pensero:
tosto fu vostro, e mai non s'è smagato. »
Sed ella non ti crede,
dì che domandi Amor, che sa lo vero:
ed a la fine falle umil preghero,
lo perdonare se le fosse a noia,
che mi comandi per messo ch'eo moia,
e vedrassi ubidir ben servidore.

E dì a colui ch' è d' ogni pietà chiave,
avante che sdonnei,
che le saprà contar mia ragion bona:
« Per grazia de la mia nota soave
reman tu qui con lei,
e del tuo servo ciò che vuoi ragiona;
e s' ella per tuo prego li perdona,

Digitized by Google

tu devrais avoir en tous lieux assurance ;
mais, si tu veux aller en sûreté,
retrouve d'abord Amour,
car peut-être il n'est pas bon de marcher sans lui :
pour ce que celle-là qui te doit écouter
est, ainsi que je crois, contre moi irritée :
si tu n'étais de lui accompagnée,
aisément elle pourrait te faire déshonneur.

En un doux son, quand tu es avec lui,
commence ces paroles,
après que tu auras requis pitié :
« Madame, celui qui à vous m'envoie,
toute fois que vous plaise, veut,
s'il a une excuse, que me l'entendiez dire.
Amour est là, qui, par votre beauté,
le fait, comme il veut, changer d'aspect :
donc, pourquoi il lui fit en regarder une autre,
pensez-le vous-même, puisque son cœur n'a pas changé. »

Dis lui : « Madame, son cœur a été
de foi si assurée,
que prêt à vous servir lui fait toutes pensées :
tôt il fut vôtre et jamais n'a failli. »
Si elle ne te croit pas,
dis qu'elle demande à Amour si c'est la vérité :
et, à la fin, fais-lui humble prière,
(si pardonner lui est à charge),
que me commande, par messager, que je meure ;
et bien lui obéir verra son serviteur.

Et dis à celui qui est clef de toute pitié,
avant que tu quittes la Dame,
(car il lui saura conter ma bonne raison) :
« Par la grâce de mes accents suaves,
reste ici avec elle,
et, de ton serviteur, dis ce que tu voudras ;
et si, par ta prière, elle lui pardonne,

Digitized by Google

fa che li annunzi un bel sembiante pace ».
Gentil ballata mia, quando ti piace,
movi in quel punto che tu n'aggie onore.

Questa ballata in tre parti si divide : nella prima dico a lei ov' ella vada, e confortola però che vada più sicura, e dico ne la cui compagnia si metta, se vuole sicuramente andare e sanza pericolo alcuno ; ne la seconda dico quello che lei si pertiene di fare intendere ; ne la terza la licenzio del gire quando vuole, raccomandando lo suo movimento ne le braccia de la fortuna. La seconda parte comincia quivi : *Con dolze sono* ; la terza quivi : *Gentil ballata*.

Potrebbe già l'uomo opporre contra me e dicere che non sapesse a cui fosse lo mio parlare in seconda persona, però che la ballata non è altro che queste parole ched io parlo : e però dico che questo dubbio io lo intendo solvere e dichiarare in questo libello ancora in parte più dubbiosa ; e allora intenda qui chi qui dubita, o chi qui volesse opporre in questo modo.

XIII

Appresso di questa soprascritta visione, avendo già dette le parole che Amore m'avea imposte a dire, mi cominciaro molti e diversi pensamenti a combattere ed

Digitized by Google

fais qu'un beau semblant lui annonce la paix. »
Ma gentille Ballade, quand il te plaira,
pars, en tel point que tu en aies honneur.

Cette ballade se divise en trois parties : en la première, je lui dis où elle doit aller, et je l'encourage, afin qu'elle aille avec plus d'assurance ; et je dis en quelle compagnie elle se doit mettre, si elle veut aller sûrement et sans aucun péril ; en la seconde, je dis ce qu'il lui appartient de faire entendre ; en la troisième, je lui donne licence d'aller quand elle voudra, et je confie son départ aux bras de la fortune. La seconde partie commence là : *En un doux son* ; la troisième là : *Ma gentille Ballade.*

Or, l'on pourrait me chercher querelle et dire qu'on ne sait pas à qui s'adresse mon discours à la seconde personne, parce que la ballade n'est pas autre chose que les paroles mêmes que je parle : et c'est pourquoi je dis que je me propose de résoudre et éclaircir ce doute dans ce petit livre, en un endroit plus douteux encore : et qu'alors entende ici qui ici doute, ou qui voudrait ici chercher querelle en cette façon.

XIII

Après cette vision ci-dessus écrite, comme j'avais déjà dit les paroles qu'Amour m'avait imposé de dire, de nombreux et divers pensers me commencèrent à

Digitized by Google

a tentare, ciascuno quasi indefensibilemente; tra li quali pensamenti quattro mi parea che ingombrassero più lo riposo de la vita. L'uno de li quali era questo : buona è la signoria d'Amore, però che trae lo intendimento del suo fedele da tutte le vili cose. L'altro era questo : non buona è la signoria d'Amore, però che quanto lo suo fedele più fede li porta, tanto più gravi e dolorosi punti li conviene passare. L'altro era questo : lo nome d'Amore è sì dolce a udire che impossibile mi pare che la sua propria operazione sia ne le più cose altro che dolce, con ciò sia cosa che li nomi seguitino le nominate cose, sì come è scritto : *Nomina sunt consequentia rerum*[1]. Lo quarto era questo : la donna per cui Amore ti stringe così, non è come l'altre donne, che leggeramente si muova dal suo cuore. E ciascuno mi combattea tanto, che mi facea stare quasi come colui che non sa per qual via pigli lo suo cammino, e che vuole andare e non sa onde se ne vada ; e se io pensava di volere cercare una comune via di costoro, cioè là ove tutti s'accordassero, questa era via molto inimica verso me, cioè di chiamare e di mettermi ne le braccia de la Pietà. E in questo stato dimorando, mi giunse volontade di scriverne parole rimate; e dissine allora questo sonetto, lo quale comincia : *Tutti li miei penser.*

1. Les noms sont suites des choses.

Digitized by Google

combattre et à tenter, chacun presque irrésistiblement : entre lesquels pensers, il me semblait que quatre surtout m'empêchaient le repos de la vie. Un desquels était celui-ci : « Bonne est la Seigneurie d'Amour, puisqu'il retire l'esprit de son fidèle de toutes les choses viles. » — Un autre était celui-ci : « Elle n'est pas bonne la Seigneurie d'Amour, puisque, plus son fidèle lui porte sa foi, plus lourds et douloureux sont les points qu'il lui faut passer. » — Un autre était celui-ci : « Le nom d'Amour est si doux à entendre qu'impossible me semble que son effet propre puisse être, en la plupart des choses, autre que doux, étant donné que les noms suivent les choses nommées, comme il est écrit : *Nomina sunt consequentia rerum.* » — Le quatrième était celui-ci : « La Dame pour laquelle Amour t'étreint ainsi, n'est pas comme les autres dames, pour changer aisément son cœur. » — Et chacun de ces pensers me combattait tellement qu'il me faisait rester comme un homme qui ne sait par quelle route prendre son chemin, et qui veut aller et ne sait par où l'on va; et si je songeais à vouloir chercher une voie commune à tous ces pensers, c'est-à-dire où tous s'accorderaient, cette voie m'était très ennemie, et c'était d'appeler la Pitié et me mettre en ses bras. Et, en cet état demeurant, me vint la volonté d'écrire des paroles rimées; et j'en dis alors ce sonnet, lequel commence : *Tous mes pensers.*

Digitized by Google

Tutti li miei penser parlan d'Amore;
e hanno in loro sì gran varietate,
ch' altro mi fa voler sua potestate,
altro folle ragiona il suo valore,
altro sperando m'aporta dolzore,
altro pianger mi fa spesse fiate;
e sol s' accordano in cherer pietate,
tremando di paura, che è nel core.
Ond' io non so da qual matera prenda;
e vorrei dire, e non so ch' io mi dica:
così mi trovo in amorosa erranza.
E se con tutti voi far accordanza,
convenemi chiamar la mia nemica,
madonna la Pietà, che mi difenda.

Questo sonetto in quattro parti si può dividere: ne la prima dico e soppongo che tutti li miei pensieri sono d'Amore; ne la seconda dico che sono diversi, e narro la loro diversitade; ne la terza dico in che tutti pare che s'accordino; ne la quarta dico che volendo dire d'Amore, non so da qual parte pigli matera, e se la voglio pigliare da tutti, convene che io chiami la mia inimica, madonna la Pietade; e dico « madonna » quasi per disdegnoso modo di parlare. La seconda parte comincia quivi: *e hanno in loro*; la terza quivi: *e sol s' accordano*; la quarta quivi: *Ond' io non so*.

Digitized by Google

Tous mes pensers parlent d'Amour,
et ont entre eux si grande variété,
que l'un me fait vouloir sa puissance,
un autre follement parle de sa vertu,
un autre, avec l'espoir, m'apporte une douceur,
un autre me fait pleurer maintes fois ;
et seulement s'accordent à requérir pitié,
en tremblant de la peur qui est dedans le cœur.
Aussi je ne sais pas duquel prendre matière ;
et je voudrais parler, et je ne sais que dire ;
ainsi me trouve en amoureuse erreur.
Et avec tous si je veux faire accord,
il me faut appeler mon ennemie,
madame la Pitié, pour qu'elle me défende.

Ce sonnet se divise en quatre parties : en la première je dis et j'expose que tous mes pensers parlent d'Amour ; en la seconde, je dis qu'ils sont divers, et je narre leur diversité ; en la troisième, je dis en quoi il semble qu'ils s'accordent tous ; en la quatrième je dis que, voulant parler d'Amour, je ne sais de quel côté prendre matière ; et si je la veux prendre de tous ensemble, il faut que j'appelle mon ennemie, madame la Pitié. Je dis *Madame,* comme en façon de parler par dépit. La seconde partie commence là : *et ont entre eux* ; la troisième là : *et seulement s'accordent* ; la quatrième là : *Aussi je ne sais.*

Digitized by Google

XIV

APPRESSO la battaglia de li diversi pensieri avenne che questa gentilissima venne in parte ove molte donne gentili erano adunate; a la qual parte io fui condotto per amica persona, credendosi fare a me grande piacere, in quanto mi menava là ove tante donne mostravano le loro bellezze. Onde io quasi non sappiendo a che io fossi menato, e fidandomi ne la persona, la quale uno suo amico a l' estremitade de la vita condotto avea, dissi a lui: « Perchè semo noi venuti a queste donne? ». Allora quelli mi disse: « Per fare sì ch' elle siano degnamente servite ». E lo vero è che adunate quivi erano a la compagnia d'una gentile donna che disposata era lo giorno; e però, secondo l'usanza de la sopradetta cittade, convenia che le facessero compagnia nel primo sedere a la mensa che facea ne la magione del suo novello sposo. Sì che io credendomi fare piacere di questo amico, propuosi di stare al servigio de le donne ne la sua compagnia. E nel fine del mio proponimento mi parve sentire uno mirabile tremore incominciare nel mio petto da la sinistra parte e distendersi di subito per tutte le parti del mio corpo. Allora dico che io poggiai la mia persona

Digitized by Google

XIV

Après la bataille des divers pensers, il arriva que cette Très Gentille vint en un lieu où beaucoup de gentilles dames étaient réunies. En ce lieu je fus conduit par une personne amie, qui crut me faire grand plaisir en m'amenant là où tant de dames montraient leurs beautés. D'où il advint que moi, ne sachant quasi pas pourquoi j'y avais été mené, et me fiant en cette personne, qui avait conduit un ami jusqu'à l'extrémité de la vie, je lui dis : « Pourquoi sommes-nous venus vers ces dames ? » — Alors il me répondit : « Pour faire en sorte qu'elles soient dignement servies. » — Et la vérité est qu'elles étaient réunies là pour faire compagnie à une gentille dame qui avait été mariée ce jour même ; et donc, selon l'usage de la susdite ville, il fallait qu'elles lui fissent compagnie la première fois qu'elle s'asseyait à table dans la maison de son nouvel époux. Si bien que moi, croyant devoir complaire à mon ami, je me décidai à rester pour le service des dames en sa compagnie. Et au moment que je m'y décidais, il me sembla sentir un merveilleux tremblement commencer en ma poitrine du côte gauche et s'étendre subitement par toutes les parties de mon corps. Alors je dis que, sans faire semblant,

Digitized by Google

simulatamente ad una pintura, la quale circundava questa magione; e temendo non altri si fosse accorto del mio tremare, levai li occhi, e mirando le donne, vidi tra loro la gentilissima Beatrice. Allora fuoro sì distrutti li miei spiriti per la forza che Amore prese veggendosi in tanta propinquitade a la gentilissima donna, che non ne rimasero in vita più che li spiriti del viso; e ancora questi rimasero fuori de li loro istrumenti, però che Amore volea stare nel loro nobilissimo luogo per vedere la mirabile donna. E avegna che io fossi altro che prima, molto mi dolea di questi spiritelli, che si lamentavano forte e diceano: « Se questi non ci intolgorasse così fuori del nostro luogo, noi potremmo stare a vedere la maraviglia di questa donna così come stanno li altri nostri pari ». Io dico che molte di queste donne, accorgendosi de la mia trasfigurazione, si cominciaro a maravigliare, e ragionando si gabbavano di me con questa gentilissima: onde lo ingannato amico di buona fede mi prese per la mano, e traendomi fuori de la veduta di queste donne, sì mi domandò che io avesse. Allora io riposato alquanto, e resurressiti li morti spiriti miei, e li discacciati rivenuti a le loro possessioni, dissi a questo mio amico queste parole: « Io tenni li piedi in quella parte de la vita, di là da la quale non si puote ire più per intendimento di ritornare ». E partitomi da lui, mi ritornai ne la camera de le lagrime; ne la quale, piangendo e vergognandomi, fra me stesso dicea: « Se questa

Digitized by Google

j'appuyai ma personne contre une peinture qui entourait cette maison; et craignant que quelqu'un se fût aperçu de mon tremblement, je levai les yeux, et regardant les dames, je vis parmi elles la très gentille Béatrice. Alors mes Esprits furent si détruits, par la force que prit Amour en se voyant si proche de la très gentille Dame, qu'il n'en resta plus en vie que les Esprits de la vue; et même ceux-ci restèrent hors de leurs instruments, parce qu'Amour voulait demeurer en leur très noble lieu pour voir l'admirable Dame. Et encore que je fusse autre qu'auparavant, j'avais grande souffrance de ces petits Esprits qui se lamentaient fortement et qui disaient: « Si celui-ci ne nous foudroyait pas ainsi hors notre place, nous pourrions rester à voir la merveille de cette Dame, ainsi que restent les autres nos semblables. » — Je dis que plusieurs de ces dames, s'apercevant de ma transfiguration, commencèrent à s'étonner; et, en devisant, elles se raillaient de moi avec cette Très Gentille : d'où vint que mon ami, qui était de bonne foi, tout déçu, me prit par la main, et me tirant hors de la présence de ces dames, me demanda ce que j'avais. Alors moi, un peu calmé (mes Esprits morts étant ressuscités, et ceux qui avaient été chassés étant revenus en leur domaine), je dis à ce mien ami ces paroles : « J'ai posé les pieds en ce point de la vie, au delà duquel on ne peut aller plus avant avec la volonté de revenir. » — Et l'ayant quitté, je m'en retournai dans la chambre des larmes, en laquelle,

Digitized by Google

donna sapesse la mia condizione, io non credo che così gabbasse la mia persona, anzi credo che molta pietade le ne verrebbe ». E in questo pianto stando, propuosi di dire parole, ne le quali, parlando a lei, significasse la cagione del mio trasfiguramento, e dicesse che io so bene ch'ella non è saputa, e che se fosse saputa, io credo che pietà ne giugnerebbe altrui ; e propuosile di dire, desiderando che venissero per aventura ne la sua audienza. E allora dissi questo sonetto, lo quale comincia : *Con l'altre donne.*

Con l'altre donne mia vista gabbate,
e non pensate, donna, onde si mova
ch' io vi rassembri sì figura nova,
quando riguardo la vostra beltate.
Se lo saveste, non poria pietate
tener più contra me l' usata prova,
chè Amor, quando sì presso a voi mi trova,
prende baldanza e tanta securtate,
che fere tra' miei spiriti paurosi,
e quale ancide, e qual pinge di fore,
sì che solo remane a veder vui :
ond' io mi cangio in figura d'altrui,
ma non sì ch' io non senta bene allore
li guai de li scacciati tormentosi.

Questo sonetto non divido in parti, però che la divisione non si fa se non per aprire la sentenzia de la cosa divisa ; onde, con ciò sia cosa che per la sua ragionata cagione assai sia manifesto, non ha mestiere di

Digitized by Google

pleurant et honteux de moi-même, je me disais : « Si cette Dame savait mon état, je ne crois pas qu'elle se raillerait ainsi de ma personne ; mais je crois, au contraire, que grande pitié lui en viendrait. » — Et restant en ces larmes, je résolus de dire des paroles en lesquelles, parlant à elle, j'expliquerais l'occasion de ma transformation, et je dirais, que je sais bien qu'on ne la sait pas, et que si on la savait, je crois que pitié en viendrait aux gens : et je résolus de dire ces paroles, avec le désir qu'elles vinssent par aventure à son audience. Et alors je dis ce sonnet, lequel commence : *Avec les autres dames.*

Avec les autres dames vous raillez mon aspect,
et ne pensez, ô Dame, d'où arrive
que je vous semble ainsi figure nouvelle
quand je regarde votre beauté.
Si vous le saviez, la Pitié ne pourrait pas
tenir plus contre moi son usuel combat,
car quand Amour si près de vous me trouve,
il prend audace et si grande assurance,
qu'il frappe au travers de mes Esprits épeurés,
et qu'il tue l'un et pousse l'autre hors,
si bien que seul il demeure à vous voir.
D'où vient que je me change en figure d'un autre ;
mais non pas tellement, que bien alors n'entende
les plaintes des Esprits chassés qui se tourmentent.

Ce sonnet, je ne le divise pas en parties, parce que la division ne se fait que pour découvrir le sens de la chose divisée : aussi, étant donné que, par l'occasion qui en a été expliquée, ce sonnet est assez clair, il n'a pas besoin de

Digitized by Google

divisione. Vero è che tra le parole dove si manifesta la cagione di questo sonetto, si scrivono dubbiose parole, cioè quando dico; che Amore uccide tutti li miei spiriti, e li visivi rimangono in vita, salvo che fuori de li strumenti loro. E questo dubbio è impossibile a solvere a chi non fosse in simile grado fedele d'Amore; ed a coloro che vi sono è manifesto ciò che solverebbe le dubitose parole; e però non è bene a me di dichiarare cotale dubitazione, acciò che lo mio parlare dichiarando sarebbe indarno, o vero di soperchio.

XV

Appresso la nuova trasfigurazione mi giunse uno pensamento forte, lo quale poco si partia da me, anzi continuamente mi riprendea, ed era di cotale ragionamento meco: « Poscia che tu pervieni a così dischernevole vista, quando tu se' presso di questa donna, perchè pur cerchi di vedere lei? Ecco che tu fossi domandato da lei, che avrestù da rispondere, ponendo che tu avessi libera ciascuna tua vertude, in quanto tu le rispondessi? ». Ed a costui rispondea un altro umile pensero, e dicea: « S' io non perdessi le mie vertudi, e fossi libero tanto che io le potessi rispondere, io le direi, che sì tosto com' io imagino la sua mirabile bellezza, sì tosto

Digitized by Google

division. Il est vrai que, parmi les paroles où est démontrée l'occasion de ce sonnet, sont écrites des paroles obscures : à savoir quand je dis qu'Amour tue tous mes Esprits et que ceux de la vue restent en vie, mais sont hors de leurs instruments. Et cette obscurité est impossible à résoudre pour qui ne serait pas au même degré fidèle d'Amour ; et à ceux qui le sont, paraît clairement ce qui pourrait résoudre ces paroles obscures. Et donc il n'est pas bon que j'éclaircisse une pareille obscurité, car en l'éclaircissant mon discours serait ou vain ou superflu.

XV

Après ma nouvelle transfiguration, il me vint un penser très fort, qui peu me quittait, mais continuellement me reprenait ; et il raisonnait ainsi avec moi-même : « Puisque tu arrives à un aspect si digne de raillerie, quand tu es près de cette Dame, pourquoi donc cherches-tu à la voir ? Et mettons que tu fusses interrogé par elle, qu'aurais-tu à répondre, en supposant même que tu eusses assez libre chacune de tes vertus pour pouvoir lui répondre ? » — Et à celui-ci répondait un autre humble penser, et il disait : « Si je ne perdais pas mes vertus, et si j'étais assez libre pour lui pouvoir répondre, je lui dirais qu'aussitôt que j'imagine son

Digitized by Google

mi giugne uno desiderio di vederla, lo quale è di tanta vertude, che uccide e distrugge ne la mia memoria ciò che contra lui si potesse levare: e però non mi ritraggono le passate passioni da cercare la veduta di costei ». Onde io, mosso da cotali pensamenti, propuosi di dire certe parole, ne le quali, escusandomi a lei da cotale riprensione, ponesse anche di quello che mi diviene presso di lei; e dissi questo sonetto, lo quale comincia: *Ciò che m' incontra.*

Ciò che m'incontra ne la mente, more,
quand' i' vegno a veder voi, bella gioia;
e quand' io vi son presso, i' sento Amore
che dice: « Fuggi, se 'l perir t' è noia ».
Lo viso mostra lo color del core,
che, tramortendo, ovunque può s'appoia;
e per la ebrietà del gran tremore
le pietre par che gridin: « Moia, moia ».
Peccato face chi allora mi vide,
se l'alma sbigottita non conforta,
sol dimostrando che di me li doglia,
per la pietà, che 'l vostro gabbo ancide,
la qual si cria ne la vista morta
de li occhi, c' hanno di lor pianto voglia.

Questo sonetto si divide in due parti: ne la prima dico la cagione per che non mi tengo di gire presso di questa donna; ne la seconda dico quello che mi diviene per andare presso di lei; e comincia questa parte quivi: *e quand' io vi son presso.* Ed anche si divide questa seconda parte in cinque, secondo cinque diverse narrazioni: che

Digitized by Google

admirable beauté, aussitôt il me vient un désir de la voir, lequel est de telle force qu'il tue et détruit dans ma mémoire tout ce qui contre lui se pourrait élever. (Et donc, les souffrances passées ne me détournent pas de chercher la vue de cette Dame.)» — D'où vint que, poussé par de tels pensers, je décidai de dire quelques paroles, en lesquelles, m'excusant à elle d'un semblable reproche, je parlerais encore de ce qui m'advient près d'elle ; et je dis ce sonnet, lequel commence : *Ce qui, dans ma mémoire.*

Ce qui, dans ma mémoire, me peut menacer, meurt,
quand je viens pour vous voir, ô belle joie. —
Puis quand je suis auprès de vous, j'entends Amour,
qui dit : « Fuis, si périr t'ennuie ».
Le visage montre la couleur du cœur,
qui, défaillant, partout où il le peut s'appuie.
Et par l'ivresse du grand tremblement,
il semble que les pierres crient : « Meurs, meurs ! »
Il fait péché celui qui lors me voit,
si à l'âme affligée ne donne réconfort,
en montrant seulement que de moi il a peine,
pour la pitié, que tue votre raillerie,
et qui naît de l'aspect mourant
des yeux, quand de pleurer ont volonté.

Ce sonnet se divise en deux parties : en la première je dis la raison pour laquelle je ne puis me tenir d'aller auprès de cette Dame ; en la seconde je dis ce qui m'advient pour aller auprès d'elle ; et cette partie commence là : *Puis quand je suis auprès de vous.* Et encore cette seconde partie se divise en cinq, selon cinq diverses

Digitized by Google

ne la prima dico quello che Amore, consigliato da la ragione, mi dice quando le sono presso; ne la seconda manifesto lo stato del cuore per esemplo del viso; ne la terza dico sì come onne sicurtade mi viene meno; ne la quarta dico che pecca quelli che non mostra pietà di me, acciò che mi sarebbe alcuno conforto; ne l' ultima dico perchè altri doverebbe avere pietà, e ciò è per la pietosa vista che ne li occhi mi giugne; la quale vista pietosa è distrutta, cioè non pare altrui, per lo gabbare di questa donna, la quale trae a sua simile operazione coloro che forse vederebbono questa pietà. La seconda parte comincia quivi: *Lo viso mostra*; la terza quivi: *e per la ebrietà*; la quarta: *Peccato face*; la quinta: *per la pietà*.

XVI

APPRESSO ciò, che io dissi questo sonetto, mi mosse una volontade di dire anche parole, ne le quali io dicesse quattro cose ancora sopra lo mio stato, le quali non mi parea che fossero manifestate ancora per me. La prima de le quali si è che molte volte io mi dolea, quando la mia memoria movesse la fantasia ad imaginare quale Amore mi facea. La seconda si è che Amore spesse volte di subito m' assalia sì forte, che' n me non rimanea altro di

Digitized by Google

narrations : car en la première, je dis ce qu'Amour, conseillé par la raison, me dit quand je suis près d'elle ; en la seconde, j'explique l'état du cœur par l'exemple du visage ; en la troisième, je dis comment toute assurance m'échappe ; en la quatrième, je dis que celui qui ne me montre pas pitié fait un péché, car cela me serait de quelque réconfort ; en la dernière, je dis pourquoi on devrait avoir pitié, à savoir pour l'aspect pitoyable qui me vient en les yeux ; car cet aspect pitoyable est détruit, c'est-à-dire disparaît aux yeux des gens, par la raillerie de cette Dame, laquelle entraîne à une action semblable ceux qui peut-être verraient cette pitié. La seconde partie commence là : *Le visage montre* ; la troisième là : *Et par l'ivresse* ; la quatrième : *Il fait péché* ; la cinquième : *pour la pitié.*

XVI

Après que j'eus dit ce sonnet, une volonté me vint de dire aussi des paroles, en lesquelles je dirais sur mon état quatre choses encore, car il ne me semblait pas que je les eusse déjà fait connaître. La première de ces choses est que bien des fois je souffrais, quand ma mémoire excitait mon imagination à me représenter quel me faisait Amour ; la seconde chose est que maintes fois Amour, subitement, m'assaillait si fort, qu'il ne restait

Digitized by Google

vita se non un pensero che parlava di questa donna. La terza si è che quando questa battaglia d'Amore mi pugnava così, io mi movea quasi discolorito tutto per vedere questa donna, credendo che mi difendesse la sua veduta da questa battaglia, dimenticando quello che per apropinquare a tanta gentilezza m' adivenia. La quarta si è come cotale veduta non solamente non mi difendea, ma finalmente disconfiggea la mia poca vita. E però dissi questo sonetto, lo quale comincia : *Spesse fiate.*

Spesse fiate vegnonmi a la mente
le oscure qualità ch' Amor mi dona,
e vènnemi pietà, sì che sovente
io dico : « Lasso ! avien elli a persona ? » ;
ch' Amor m' assale subitanamente,
sì che la vita quasi m' abandona :
campami un spirto vivo solamente,
e que' riman, perchè di voi ragiona.
Poscia mi sforzo, chè mi voglio atare ;
e così smorto, d' onne valor voto,
vegno a vedervi, credendo guerire :
e se io levo li occhi per guardare,
nel cor mi si comincia uno tremoto,
che fa de' polsi l'anima partire.

Questo sonetto si divide in quattro parti, secondo che quattro cose sono in esso narrate ; e però che sono di sopra ragionate, non m' intrametto se non di distinguere le parti per li loro cominciamenti : onde dico che la seconda parte comincia quivi : *ch' Amor* ; la terza quivi : *Poscia mi sforzo* ; la quarta quivi : *e se io levo.*

Digitized by Google

de vie en moi rien, sinon un penser qui parlait de cette Dame; la troisième chose est que, quand cette bataille d'Amour m'attaquait ainsi, je partais alors, quasi tout décoloré, pour voir cette Dame, croyant que sa vue me défendrait de cette bataille, et oubliant tout ce qui, pour approcher d'une telle Gentillesse, m'arrivait ; la quatrième chose est que cette vue non seulement ne me défendait pas, mais détruisait enfin le peu de vie que j'avais. Et donc je dis ce sonnet, lequel commence : *Bien des fois.*

Bien des fois me viennent à la pensée
les sombres qualités qu'Amour me donne ;
et il m'en vient pitié, tellement que souvent
je dis : « Hélas ! cela advient-il à personne ? » ;
car Amour m'assaille subitement,
tellement que la vie quasi m'abandonne :
un Esprit vivant seulement me sauve,
et celui-là demeure parce qu'il parle de vous.
Puis je m'efforce, car je me veux aider ;
et ainsi mourant et privé de toute force,
je viens pour vous voir, croyant guérir :
et si je lève les yeux pour regarder,
dans le cœur me commence un tremblement,
qui fait des veines partir la vie.

Ce sonnet se divise en quatre parties, selon que quatre choses y sont narrées : et, comme les choses sont expliquées plus haut, je ne m'occupe que de définir les parties par leurs commencements : je dis donc que la seconde partie commence là : *car Amour*; la troisième là : *Puis je m'efforce*; la quatrième là : *et si je lève.*

Digitized by Google

XVII

Poi che dissi questi tre sonetti, ne li quali parlai a questa donna, però che fuoro narratori di tutto quasi lo mio stato, credendomi tacere e non dire più, però che mi parea di me assai avere manifestato, avegna che sempre poi tacesse di dire a lei, a me convenne ripigliare matera nuova e più nobile che la passata. E però che la cagione de la nuova matera è dilettevole a udire, la dicerò quanto potrò più brievemente.

XVIII

Con ciò sia cosa che per la vista mia molte persone avessero compreso lo secreto del mio cuore, certe donne, le quali adunate s'erano, dilettandosi l' una ne la compagnia de l'altra, sapeano bene lo mio cuore, però che ciascuna di loro era stata a molte mie sconfitte; ed io passando appresso di loro, sì come da la fortuna menato, fui chiamato da una di queste gentili donne. La donna che m'avea chiamato, era donna di molto

Digitized by Google

XVII

APRÈS que j'eus dit ces trois sonnets, en lesquels je parlai à cette Dame, comme ils avaient été narrateurs de presque tout mon état, je pensai me taire et n'en pas dire plus, parce qu'il me semblait en avoir assez fait connaître de moi-même ; mais (encore que toujours désormais je me sois tu de parler à elle), il me fallut reprendre matière nouvelle à vrai dire et plus noble que celle du passé. Et comme l'occasion de cette nouvelle matière est délectable à entendre, je la dirai, le plus brièvement que je pourrai.

XVIII

OR, comme par mon aspect maintes personnes avaient compris le secret de mon cœur, certaines dames, qui s'étaient réunies, prenant plaisir en la compagnie l'une de l'autre, connaissaient bien mon cœur, parce que chacune d'entre elles avait assisté à plusieurs de mes défaites. Et moi, passant près d'elles, comme mené par la fortune, je fus appelé par une de ces gentilles dames. La dame qui m'avait appelé était dame

Digitized by Google

leggiadro parlare ; sì che quand' io fui giunto dinanzi da loro, e vidi bene che la mia gentilissima donna non era con esse, rassicurandomi le salutai, e domandai che piacesse loro. Le donne erano molte, tra le quali n'avea certe che si rideano tra loro. Altre v' erano che mi guardavano, aspettando che io dovessi dire. Altre v' erano che parlavano tra loro. De le quali una, volgendo li suoi occhi verso me e chiamandomi per nome, disse queste parole : « A che fine ami tu questa tua donna, poi che tu non puoi sostenere la sua presenza ? Dilloci, chè certo lo fine di cotale amore conviene che sia novissimo ». E poi che m'ebbe dette queste parole, non solamente ella, ma tutte l' altre cominciaro ad attendere in vista la mia risponsione. Allora dissi queste parole loro: « Madonne, lo fine del mio amore fue già lo saluto di questa donna, forse di cui voi intendete, ed in quello dimorava la beatitudine, chè era fine di tutti li miei desiderii. Ma poi che le piacque di negarlo a me, lo mio segnore Amore, la sua merzede, ha posto tutta la mia beatitudine in quello che non mi puote venire meno ». Allora queste donne cominciaro a parlare tra loro ; e sì come talora vedemo cadere l' acqua mischiata di bella neve, così mi parea udire le loro parole uscire mischiate di sospiri. E poi che alquanto ebbero parlato tra loro, anche mi disse questa donna che m' avea prima parlato, queste parole : « Noi ti preghiamo che tu ne dichi ove sta questa tua beatitudine ». Ed io, rispondendo lei, dissi

Digitized by Google

de parler très gracieux. Si bien que quand je fus arrivé devant ces dames, et vis bien que ma très gentille Dame n'était point parmi elles, je me rassurai et les saluai, et leur demandai quel était leur plaisir. Les dames étaient nombreuses, et il y en avait quelques-unes qui riaient entre elles. Il y en avait d'autres qui me regardaient, attendant ce que je pourrais dire. Il y en avait d'autres qui parlaient entre elles. Une desquelles tourna les yeux vers moi, et, m'appelant par mon nom, dit ces paroles : « A quelle fin aimes-tu cette tienne Dame, puisque tu ne peux soutenir sa présence ? Dis-le nous, car assurément la fin d'un tel amour doit être très nouvelle. » — Et alors qu'elle m'eût dit ces paroles, non seulement elle, mais toutes les autres parurent se mettre à attendre ma réponse. Alors je leur dis ces paroles : « Mesdames, (la fin de mon amour) fut naguère (le salut de cette Dame), de qui peut-être vous voulez parler ; et en lui demeurait la béatitude qui était la fin de tous mes désirs. Mais après qu'il lui a plu de me le dénier, mon Seigneur Amour, auquel j'en rends merci, a placé toute ma béatitude en cela qui ne me peut pas faire défaut. » — Alors ces dames commencèrent à parler entre elles ; et de même que parfois nous voyons tomber l'eau mêlée de belle neige, de même il me semblait entendre leurs paroles sortir mêlées de soupirs. Et, après qu'elles eurent quelque temps parlé entre elles, cette même dame encore qui m'avait d'abord parlé, me dit ces

Digitized by Google

cotanto : « In quelle parole che lodano la donna mia ». Allora mi rispuose questa che mi parlava : « Se tu ne dicessi vero, quelle parole che tu n'hai dette in notificando la tua condizione, avrestù operate con altro intendimento ». Onde io pensando a queste parole, quasi vergognoso mi partio da loro, e venia dicendo fra me medesimo : « Poi che è tanta beatitudine in quelle parole che lodano la mia donna, perchè altro parlare è stato lo mio ? » E però propuosi di prendere per matera de lo mio parlare sempre mai quello che fosse loda di questa gentilissima ; e pensando molto a ciò, pareami avere impresa troppo alta matera quanto a me, sì che non ardia di cominciare ; e così dimorai alquanti dì con disiderio di dire e con paura di cominciare.

XIX

AVENNE poi che passando per uno cammino, lungo lo quale sen gia uno rivo chiaro molto, a me giunse tanta volontade di dire, che io cominciai a pensare lo modo ch'io tenesse ; e pensai che parlare di lei non si convenia che io facesse, se io non parlasse a donne in seconda persona, e non ad ogni donna, ma

Digitized by Google

paroles : « Nous te prions que tu nous dises où réside cette tienne béatitude. » — Et moi, lui répondant, je dis ceci : « Dans les paroles qui louent ma Dame. » — Alors me répondit celle qui me parlait : « Si tu nous disais vrai, ces paroles que tu en as dites en faisant connaître ton état, tu les aurais employées en une autre intention. » — D'où il advint que, pensant à ces paroles, et comme honteux, je m'éloignai d'elles ; et je m'en venais disant en moi-même : « Puisque il y a tant de béatitude en les paroles qui louent ma Dame, pourquoi autre langage a-t-il été le mien ? » — Aussi je décidai de prendre à jamais pour matière de mes paroles chose qui fût louange de cette Très Gentille ; et pensant beaucoup à cela, il me semblait avoir entrepris une matière trop haute quant à moi, si bien que je n'avais pas le courage de commencer ; et ainsi demeurai-je quelques jours, avec désir de dire et avec peur de commencer.

XIX

Il arriva ensuite que, passant par un chemin, le long duquel s'en venait un ruisseau très clair, il me vint une telle volonté de dire, que je commençai de songer à la manière que je pourrais prendre ; et je pensai que parler d'elle n'était pas chose qu'il convenait que je fisse, à moins que je parlasse à des dames, à la seconde

Digitized by Google

solamente a coloro che sono gentili e che non sono pure femine. Allora dico che la mia lingua parlò quasi come per se stessa mossa, e disse : *Donne ch' avete intelletto d'amore*. Queste parole io ripuosi ne la mente con grande letizia, pensando di prenderle per mio cominciamento ; onde poi ritornato a la sopradetta cittade, pensando alquanti die, cominciai una canzone con questo cominciamento, ordinata nel modo che si vedrà di sotto ne la sua divisione. La canzone comincia : *Donne ch' avete*.

Donne, ch' avete intelletto d' amore,
i' vo' con voi de la mia donna dire,
non perch' io creda sua laude finire,
ma ragionar per isfogar la mente.
Io dico che pensando il suo valore,
Amor sì dolce mi si fa sentire,
che s' io allora non perdessi ardire,
farei parlando innamorar la gente :
e io non vo' parlar sì altamente,
ch' io divenisse per temenza vile ;
ma tratterò del suo stato gentile
a respetto di lei leggeramente,
donne e donzelle amorose, con vui,
chè non è cosa da parlarne altrui.

Angelo clama in divino intelletto
e dice : « Sire, nel mondo si vede
maraviglia ne l'atto che procede
d'un' anima che 'nfin quassù risplende ».
Lo cielo, che non ave altro difetto
che d'aver lei, al suo segnor la chiede,

Digitized by Google

personne; et non à toutes dames, mais uniquement à celles qui sont gentilles, et (ne sont pas seulement femmes) Alors je dis que ma langue parla comme mue par elle-même, et dit : *Dames, qui avez entendement d'amour*. Ces paroles, je les reposai en mon esprit avec grande joie, pensant les prendre pour mon commencement : or ensuite, rentré en la susdite ville et pensant pendant quelques jours, je commençai, avec ce commencement, une chanson, ordonnée en la façon que l'on verra plus bas en sa division. La chanson commence : *Dames, qui avez*.

Dames, qui avez entendement d'amour,
je veux avec vous de ma Dame dire ;
non que je croie pouvoir finir sa louange,
mais discourir pour soulager mon âme.
Je dis que, pensant à son mérite,
Amour si doucement à moi se fait sentir,
que, si alors je ne perdais l'audace,
je ferais, en parlant, enamourer les gens.
Et ne veux pas parler en si haute façon,
que, par peur, j'en devienne lâche :
mais je traiterai de sa nature gentille,
(bien faiblement au regard d'elle),
dames et damoiselles amoureuses, avec vous,
car ce n'est chose pour en parler à d'autres.

L'Ange clame en l'Intellect divin
et dit : « Seigneur, dans le monde se voit
une merveille en l'acte, qui procède
d'une âme qui jusques ici rayonne. »
Le ciel, qui ne manque que d'une chose,
c'est de l'avoir, la demande à son Seigneur,

Digitized by Google

e ciascun santo ne grida merzede.
Sola pietà nostra parte difende,
chè parla Dio, che di madonna intende:
« Diletti miei, or sofferite in pace
che vostra spene sia quanto me piace
là ov' è alcun che perder lei s'attende,
e che dirà ne lo inferno : — O malnati,
io vidi la speranza de' beati. — »

Madonna è disiata in sommo cielo :
or voi di sua virtù farvi savere.
Dico, qual vuol gentil donna parere
vada con lei, chè quando va per via,
gitta nei cor villani Amore un gelo,
per che onne lor pensero aghiaccia e pere,
e qual soffrisse di starla a vedere
diverria nobil cosa, o si morria ;
e quando trova alcun che degno sia
di veder lei, quei prova sua vertute,
chè li avien, ciò che li dona, in salute,
e sì l'umilia ch' ogni offesa oblia :
ancor l' ha Dio per maggior grazia dato
che non po mal finir chi l' ha parlato.

Dice di lei Amor : « Cosa mortale
come esser po sì adorna e sì pura? »
Poi la reguarda, e fra se stesso giura
che Dio ne 'ntenda di far cosa nova.
Color di perle ha quasi, in forma quale
convene a donna aver, non for misura ;
ella è quanto de ben po far natura ;
per esemplo di lei bieltà si prova.
De li occhi suoi, come ch' ella li mova,
escono spirti d'amore inflammati,
che feron li occhi a qual che allor la guati,
e passan sì che 'l cor ciascun retrova :
voi le vedete Amor pinto nel riso,

Digitized by Google

et tous les Saints en réclament la grâce.
Seule la pitié défend notre parti,
et Dieu parle, qui connaît bien Madame :
« Mes bien-aimés, ore souffrez en paix,
que soit votre espérance, pour autant qu'il me plaît,
là où est un homme qui s'attend à la perdre,
et qui dira dans l'Enfer : — O mal nés !
j'ai vu l'espérance des bienheureux ! —

Madame est désirée en le haut ciel :
or je vous veux faire connaître sa vertu.
Je dis : qui veut gentille dame paraître
aille avec elle ; car quand elle va par le chemin,
Amour jette en les cœurs vilains un gel,
par quoi tous leurs pensers se glacent et périssent.
Et qui supporterait de rester à la voir
deviendrait noble chose, ou bien mourrait :
et quand elle a trouvé quelqu'un qui digne soit
de la voir, celui-là éprouve sa vertu ;
car ce qu'elle lui donne devient pour lui salut,
et le fait si humble qu'il oublie toute offense.
A elle encore Dieu, par grâce majeure accorda,
que ne peut mal finir qui lui a parlé.

D'elle Amour dit : « Chose mortelle
comment être peut-elle si parée et si pure ? »
Puis la regarde et en lui-même jure
que Dieu entend en faire chose neuve.
Elle a quasi la couleur de la perle, en la forme
qu'il convient à dame l'avoir, non hors mesure.
Elle est ce que de bien peut faire la nature,
à son modèle s'éprouve la beauté ;
de ses yeux, comment qu'elle les meuve,
sortent Esprits d'Amour enflammés,
qui vont frapper les yeux à qui lors la contemple,
et pénètrent si fort que chacun trouve le cœur.
Vous lui voyez Amour peint au sourire,

Digitized by Google

là 've non pote alcun mirarla fiso.
Canzone, io so che tu girai parlando
a donne assai, quand' io t' avrò avanzata.
Or t' amonisco, perch'io t' ho allevata
per figliuola d'Amor giovane e piana,
che là ove giugni tu dichi pregando :
« Insegnatemi gir, ch' io son mandata
a quella di cui laude so' adornata ».
E se non vuoli andar sì come vana,
non restare ove sia gente villana ;
ingegnati, se puoi, d'esser palese
solo con donne o con omo cortese,
che ti merranno là per via tostana :
tu troverai Amor con esso lei ;
raccomandami a lui come tu dei.

Questa canzone, acciò che sia meglio intesa, la dividerò più artificiosamente che l' altre cose di sopra. E però prima ne fo tre parti : la prima parte è proemio de le sequenti parole ; la seconda è lo intento trattato ; la terza è quasi una serviziale de le precedenti parole. La seconda comincia quivi : *Angelo clama* ; la terza quivi : *Canzone, io so che*. La prima parte si divide in quattro : ne la prima dico a cu' io dicer voglio de la mia donna, e perchè io voglio dire ; ne la seconda dico quale me pare avere a me stesso quand' io penso lo suo valore, e com' io direi s' io non perdessi l' ardimento ; ne la terza dico come credo dire di lei, acciò ch' io non sia impedito da viltà ; ne la quarta, ridicendo anche a cui ne intenda dire, dico la cagione per che dico a loro. La

Digitized by Google

là où ne peut aucun la regarder fixement.
Chanson, je sais que tu iras parlant
à maintes dames, quand je t'aurai laissée :
or je te donne avis, puisque t'ai élevée
pour fille d'Amour, jeune et simple,
que dises, en priant, partout où tu viendras :
« Enseignez-moi ma route ; car je suis envoyée
à celle de la louange de qui je suis ornée. »
Et si tu ne veux pas t'en aller toute vaine,
ne t'arrête jamais où sont vilaines gens ;
Mais t'ingénie, si tu peux, de te faire connue
seulement avec dame ou avec homme courtois ;
qui te mèneront là par la route rapide :
Tu trouveras Amour près d'elle ;
à lui me recommande, ainsi que tu le dois.

Cette chanson, afin qu'elle soit mieux comprise, je la diviserai avec plus d'artifice que les autres choses ci-dessus. Et donc, j'en fais d'abord trois parties. La première partie est la préface des paroles qui s'ensuivent ; la seconde est le sujet traité ; la troisième est comme une servante des paroles précédentes. La seconde commence là : *L'ange clame* ; la troisième là : *Chanson, je sais*. La première se divise en quatre : en la première je dis à qui je veux parler de ma Dame et pourquoi je veux parler ; en la seconde je dis quel je me semble à moi-même quand je pense à son mérite, et comment j'en parlerais, si je ne perdais pas le courage ; en la troisième je dis comment je crois pouvoir parler d'elle afin de n'être pas empêché par la lâcheté ; en la quatrième, redisant encore à quelles personnes j'entends parler, je dis la raison

Digitized by Google

seconda comincia quivi: *Io dico*; la terza quivi: *e io non vo' parlar*; la quarta: *donne e donzelle.* Poscia quando dico: *Angelo clama,* comincio a trattare di questa donna. E dividesi questa parte in due: ne la prima dico che di lei si comprende in cielo; ne la seconda dico che di lei si comprende in terra, quivi: *Madonna è disiata.* Questa seconda parte si divide in due; che ne la prima dico di lei quanto da la parte de la nobilitade de la sua anima, narrando alquanto de le sue vertudi effettive che de la sua anima procedeano; ne la seconda dico di lei quanto da parte de la nobilitade del suo corpo, narrando alquanto de le sue bellezze, quivi: *Dice di lei Amor.* Questa seconda parte si divide in due; che ne la prima dico d'alquante bellezze che sono secondo tutta la persona; ne la seconda dico d' alquante bellezze che sono secondo diterminata parte de la persona, quivi: *De li occhi suoi.* Questa seconda parte si divide in due; che ne l' una dico degli occhi, li quali sono principio d' amore; ne la seconda dico de la bocca, la quale è fine d'amore. E acciò che quinci si lievi ogni vizioso pensiero, ricordisi chi ci legge, che di sopra è scritto che lo saluto di questa donna, lo quale era de le operazioni de la bocca sua, fue fine de li miei desiderii, mentre ch' io lo potei ricevere. Poscia quando dico: *Canzone, io so che tu,* agiungo una stanza quasi come ancella de l' altre, ne la quale dico quello che di questa mia canzone desidero: e però che questa ultima parte è lieve a intendere, non mi travaglio di più divi-

Digitized by Google

pourquoi c'est à elles que je parle. La seconde commence là : *Je dis*; la troisième là : *Et ne veux pas parler* ; la quatrième : *dames et damoiselles.* Ensuite quand je dis : *L'ange clame,* je commence à traiter de cette Dame. Et cette partie se divise en deux : en la première je dis ce que d'elle on comprend au ciel ; en la seconde je dis ce que d'elle on comprend sur la terre ; là : *Madame est désirée.* Cette seconde partie se divise en deux ; car en la première je parle d'elle quant à la noblesse de son âme, narrant quelque chose de ses vertus effectives, qui procédaient de son âme ; en la seconde je parle d'elle quant à la noblesse de son corps, narrant quelque chose de ses beautés ; là : *D'elle Amour dit.* Cette seconde partie se divise en deux ; car en la première, je parle de certaines beautés qui sont selon toute la personne ; en la seconde, je parle de certaines beautés qui sont selon une partie déterminée de la personne ; là : *de ses yeux.* Cette seconde partie se divise en deux ; car en l'une je parle des yeux, qui sont le principe d'Amour ; en la seconde je parle de la bouche qui est la fin d'Amour ; et, (afin que d'ici s'écarte toute pensée vicieuse), que le lecteur se rappelle qu'il est écrit ci-dessus que le salut de cette Dame, lequel était œuvre de sa bouche, fut la fin de mes désirs, tant que je le pus recevoir. Ensuite quand je dis : *Chanson, je sais,* j'ajoute une stance qui est comme servante des autres, en laquelle je dis ce que je désire de cette mienne chanson. Et comme cette dernière partie

Digitized by Google

sioni. Dico bene che, a più aprire lo intendimento di questa canzone, si converrebbe usare di più minute divisioni ; ma tuttavia chi non è di tanto ingegno che per queste che sono fatte la possa intendere, a me non dispiace se la mi lascia stare, chè certo io temo d' avere a troppi comunicato lo suo intendimento pur per queste divisioni che fatte sono, s' elli avenisse che molti le potessero audire.

XX

Appresso che questa canzone fue alquanto divolgata tra le genti, con ciò fosse cosa che alcuno amico l'udisse, volontade lo mosse a pregare me che io li dovesse dire che è Amore, avendo forse per l' udite parole speranza di me oltre che degna. Onde io pensando che appresso di cotale trattato bello era trattare alquanto d'Amore, e pensando che l' amico era da servire, propuosi di dire parole, ne le quali io trattassi d'Amore; e allora dissi questo sonetto, lo qual comincia : *Amore e 'l cor gentil.*

Amor e 'l cor gentil sono una cosa,
sì come il saggio in suo dittare pone,
e così esser l'un sanza l'altro osa

Digitized by Google

est aisée à entendre, je ne me mets pas en peine de plus de divisions. Je dis pourtant que pour mieux découvrir le sens de cette chanson, il conviendrait d'employer des divisions plus minutieuses ; mais toutefois, qui n'a assez d'esprit pour la comprendre par celles qui sont ici faites, il ne me déplaît pas qu'il me la laisse là : car certes je crains d'en avoir communiqué à trop de gens le sens, par ces divisions mêmes qui sont faites, s'il arrivait que beaucoup le pussent comprendre.

XX

Après que cette chanson fut un peu divulguée parmi les gens, comme il arriva qu'un de mes amis l'entendit, la volonté lui vint de me prier que je lui dusse dire ce qu'est Amour ; il avait peut-être conçu de moi, par les paroles qu'il avait entendues, une espérance plus grande que je n'en étais digne. D'où vint que moi, pensant qu'après un tel discours, il était beau de dire quelque chose sur Amour, et pensant que l'ami était de ceux qu'on doit servir, je résolus de dire des paroles en lesquelles je parlerais d'Amour, et je dis alors ce sonnet, lequel commence : *Amour et le cœur gentil.*

Amour et le cœur gentil sont une chose,
ainsi que le Sage en son discours l'affirme ;
et autant l'un sans l'autre ils peuvent être,

Digitized by Google

com' alma razional sanza ragione.
Falli natura quand' èamorosa,
Amor per sire e 'l cor per sua magione,
dentro la qual dormendo si riposa
tal volta poca e tal lunga stagione.
— Bieltate appare in saggia donna pui,
che piace a gli occhi sì, che dentro al core
nasce un disio de la cosa piacente;
e tanto dura talora in costui,
che fa svegliar lo spirito d'Amore.
E simil face in donna omo valente.

Questo sonetto si divide in due parti: ne la prima dico di lui in quanto è in potenzia; ne la seconda dico di lui in quanto di potenzia si riduce in atto. La seconda comincia quivi: *Bieltate appare*. La prima si divide in due: ne la prima dico in che suggetto sia questa potenzia; ne la seconda dico sì come questo suggetto e questa potenzia siano produtti in essere, e come l'uno guarda l'altro come forma materia. La seconda comincia quivi: *Falli natura*. Poscia quando dico: *Bieltate appare*, dico come questa potenzia si riduce in atto; e prima come si riduce in uomo, poi come si riduce in donna, quivi: *E simil face in donna*.

Digitized by Google

comme âme raisonnable être sans la raison.
La Nature les fait, quand elle est amoureuse,
Amour pour Sire et le cœur pour sa maison,
dedans laquelle dormant il se repose,
parfois un bref et parfois un long temps.
Beauté paraît en sage dame ensuite,
qui plaît aux yeux si fort, que dans le cœur
naît un désir de la chose plaisante.
Et tant il dure alors en celui-ci,
qu'il fait éveiller l'esprit d'Amour :
et mêmement en une dame fait l'homme vertueux.

Ce sonnet se divise en deux parties : en la première je parle de lui en tant qu'il est en puissance ; en la seconde je parle de lui en tant que de puissance il se réduit en acte. La seconde commence là : *Beauté paraît*. La première se divise en deux : en la première je dis en quel sujet est cette puissance ; en la seconde je dis comment ce sujet et cette puissance sont produits en être, et comment l'un est au regard de l'autre comme la forme à la matière. La seconde commence là : *La Nature les fait*. Puis quand je dis : *Beauté paraît*, je dis comment cette puissance se réduit en acte ; et d'abord comment elle se réduit en l'homme ; puis comment elle se réduit en la dame, là : *et mêmement en une dame*.

Digitized by Google

XXI

Poscia che trattai d'Amore ne la soprascritta rima, vennemi volontade di volere dire anche in loda di questa gentilissima parole, per le quali io mostrasse come per lei si sveglia questo Amore, e come non solamente si sveglia là ove dorme, ma là ove non è in potenzia, ella, mirabilemente operando, lo fa venire. E allora dissi questo sonetto, lo quale comincia : *Ne li occhi porta.*

Ne li occhi porta la mia donna Amore,
per che si fa gentil ciò ch' ella mira ;
ov' ella passa, ogn' om ver lei si gira,
e cui saluta fa tremar lo core,
sì che, bassando il viso, tutto smore,
e d' ogni suo difetto allor sospira :
fugge dinanzi a lei superbia ed ira.
Aiutatemi, donne, farle onore.
Ogne dolcezza, ogne pensero umile
nasce nel core a chi parlar la sente,
ond' è laudato chi prima la vide.
Quel ch' ella par quando un poco sorride,
non si po dicer nè tenere a mente,
sì è novo miracolo e gentile.

Questo sonetto sì ha tre parti. Ne la prima dico sì come questa donna riduce questa potenzia in atto, secondo la nobilissima parte de li suoi occhi ; e ne la terza dico

Digitized by Google

XXI

APRÈS que j'eus traité d'Amour en la rime susdite, volonté me vint de vouloir dire encore, à la louange de cette Très Gentille, des paroles par lesquelles je montrerais comment par elle s'éveille cet Amour ; et comment non seulement il s'éveille là où il dort ; mais là même où il n'est pas en puissance, elle, par une merveilleuse opération, le fait venir. Et je dis alors ce sonnet qui commence : *Dans les yeux.*

Dans les yeux ma Dame porte Amour,
par quoi se fait gentil cela qu'elle regarde :
où qu'elle passe, tout homme vers elle se tourne,
et à celui qu'elle salue elle fait trembler le cœur :
tellement que baissant les yeux, il pâlit tout,
et de toute sa faute alors soupire ;
devant elle s'enfuit l'orgueil et la colère.
— Aidez-moi, dames, à lui faire honneur ! —
Toute douceur et tout humble penser
naît dans le cœur à qui parler l'entend ;
d'où vient qu'on doit louer qui tout d'abord l'a vue.
Ce qu'elle paraît quand un peu sourit,
ne se peut dire ni garder à l'esprit,
tant est miracle nouvel et gentil.

Ce sonnet a trois parties. En la première je dis comment cette Dame réduit cette puissance en acte, selon la très noble partie de ses yeux : et en la troisième je dis

Digitized by Google

questo medesimo, secondo la nobilissima parte de la sua bocca: e intra queste due parti è una particella, ch' è quasi domandatrice d' aiuto a la precedente parte ed a la sequente, e comìncia quivi: *Aiutatemi, donne.* La terza comincia quivi: *Ogne dolcezza.* La prima si divide in tre; che ne la prima parte dico sì come virtuosamente fae gentile tutto ciò che vede, e questo è tanto a dire quanto inducere Amore in potenzia là ove non è; ne la seconda dico come reduce in atto Amore ne li cuori di tutti coloro cui vede; ne la terza dico quello che poi virtuosamente adopera ne' loro cuori. La seconda comincia quivi: *ov' ella passa*; la terza quivi: *e cui saluta.* Poscia quando dico: *Aiutatemi, donne,* do a intendere a cui la mia intenzione è di parlare, chiamando le donne che m' aiutino onorare costei. Poscia quando dico: *Ogne dolcezza,* dico quello medesimo che detto è ne la prima parte, secondo due atti de la sua bocca; l'uno de li quali è lo suo dolcissimo parlare, e l'altro lo suo mirabile riso; salvo che non dico di questo ultimo come adopera ne li cuori altrui, però che la memoria non puote ritenere lui nè sua operazione.

Digitized by Google

la même chose selon la très noble partie de sa bouche : et entre ces deux divisions, il y en a une petite qui est comme demandeuse de secours à la précédente et à la suivante, et commence là : *Aidez-moi, dames.* La troisième commence là : *Toute douceur.* La première se divise en trois, car dans la première je dis comment par sa vertu elle fait gentil tout ce qu'elle voit, et cela revient à dire qu'elle induit Amour en puissance là où il n'est pas ; en la seconde, je dis comment elle réduit en acte Amour dans les cœurs de tous ceux qu'elle voit ; en la troisième je dis ce qu'ensuite par sa vertu elle opère dans leurs cœurs. La seconde commence là : *où qu'elle passe* ; la troisième là : *et à celui qu'elle salue.* Quand je dis ensuite : *Aidez-moi, dames,* je donne à entendre à qui mon intention est de parler, appelant les dames pour qu'elles m'aident à honorer celle-ci. Puis quand je dis : *Toute douceur,* je dis cela même qui est dit dans la première partie, selon deux actes de sa bouche : l'un desquels est son très doux parler, et l'autre son admirable sourire ; sauf que je ne dis pas de ce dernier comment il opère dans les cœurs, puisque la mémoire ne le peut retenir ni lui, ni ses opérations.

Digitized by Google

XXII

Appresso ciò non molti dì passati, sì come piacque al glorioso sire lo quale non negoe la morte a sè, colui che era stato genitore di tanta maraviglia, quanta si vedea ch' era questa nobilissima Beatrice, di questa vita uscendo, a la gloria etternale se ne gio veracemente. Onde, con ciò sia cosa che cotale partire sia doloroso a coloro che rimangono e sono stati amici di colui che se ne va; e nulla sia sì intima amistade come da buon padre a buon figliuolo e da buon figliuolo a buon padre; e questa donna fosse in altissimo grado di bontade, e lo suo padre, sì come da molti si crede e vero è, fosse bono in alto grado; manifesto è che questa donna fue amarissimamente piena di dolore. E con ciò sia cosa che, secondo l'usanza de la sopradetta cittade, donne con donne ed uomini con uomini s' adunino a cotale tristizia, molte donne s' adunaro colà dove questa Beatrice piangea pietosamente: onde io veggendo ritornare alquante donne da lei, udio dicere loro parole di questa gentilissima, com' ella si lamentava; tra le quali parole udio che diceano: « Certo ella piange sì, che quale la mirasse doverebbe morire di pietade ».

Digitized by Google

XXII

APRÈS quelques jours écoulés, ainsi qu'il plut au glorieux Seigneur qui n'a pas refusé la mort pour lui-même, — celui qui avait été le père de la si grande merveille que l'on voyait être cette très noble Béatrice, sortit de cette vie, et à la gloire éternelle s'en alla véritablement. Aussi comme un semblable départ est douloureux à ceux qui restent, et ont été amis de celui qui s'en va, et que nulle amitié n'est aussi intime que celle de bon père à bon fils et de bon fils à bon père ; et comme cette Dame était au plus haut degré de bonté, et que son père (ainsi que beaucoup le croient, et cela est vrai), était bon en haut degré ; il est manifeste que cette Dame fut très amèrement pleine de douleur. Et, selon qu'il est d'usage en la susdite cité que les dames avec les dames et les hommes avec les hommes se réunissent en de pareilles tristesses, beaucoup de dames se réunirent là où cette très gentille Béatrice pleurait piteusement : d'où vint que voyant retourner quelques dames d'auprès d'elle, je les entendis dire des paroles sur cette Très Gentille et comme elle se lamentait. Parmi ces paroles, j'entendis qu'elles disaient : « Certes elle pleure en telle manière que qui la verrait en devrait mourir de pitié. » — Alors passèrent ces dames ; et moi je demeurai en telle tristesse

Digitized by Google

Allora trapassaro queste donne; ed io rimasi in tanta tristizia, che alcuna lagrima talora bagnava la mia faccia, onde io mi ricopria con porre le mani spesso a li miei occhi: e se non fosse ch' io attendea audire anche di lei, però ch' io era in luogo onde se ne giano la maggiore parte di quelle donne che da lei si partiano, io mi sarei nascoso incontanente che le lagrime m' aveano assalito. E però dimorando ancora nel medesimo luogo, donne anche passaro presso di me, le quali andavano ragionando tra loro queste parole: « Chi dee mai essere lieta di noi, che avemo udita parlare questa donna così pietosamente? ». Appresso costoro passaro altre donne, che veniano dicendo: « Questi ch'è qui piange nè più nè meno come se l'avesse veduta, come noi avemo ». Altre dipoi diceano di me: « Vedi questi che non pare esso, tal è divenuto ». E così passando queste donne, udio parole di lei e di me in questo modo che detto è. Onde io poi pensando propuosi di dire parole, acciò che degnamente avea cagione di dire, ne le quali parole io conchiudesse tutto ciò che inteso avea da queste donne; e però che volentieri l'averei domandate, se non mi fosse stata riprensione, presi tanta matera di dire come s' io l'avesse domandate ed elle m'avessero risposto. E feci due sonetti; che nel primo domando in quello modo che voglia mi giunse di domandare; ne l'altro dico la loro risponsione, pigliando ciò ch' io udio da loro sì come lo mi avessero detto rispondendo. E cominciai lo primo:

Digitized by Google

que quelque larme parfois baignait ma face, dont je me cachais en portant souvent les mains à mes yeux. Et s'il n'eût été que j'attendais pour ouïr encore parler d'elle (parce que j'étais en un lieu par où s'en allaient la plupart de ces dames qui sortaient d'avec elle), je me serais caché, aussitôt que les larmes m'avaient assailli. Or donc, comme je demeurais en ce même lieu, des dames encore passèrent près de moi, lesquelles s'en allaient disant entre elles ces paroles : « Qui de nous pourrait jamais être joyeuse, qui avons entendu parler cette Dame aussi piteusement ? » — Après celles-ci passèrent d'autres dames, qui venaient disant : « Celui qui est ici pleure, ni plus ni moins que s'il l'avait vue, ainsi que nous l'avons vue. » — Puis d'autres disaient de moi : « Vois celui-ci, qui ne paraît plus lui-même, tel il est devenu ! » — Et comme passaient ainsi ces dames, j'entendis parler d'elle et de moi en cette façon que j'ai dite. D'où vint qu'ensuite, y songeant, je résolus de dire des paroles (pour ce que dignement j'avais occasion de dire), en lesquelles j'enfermasse tout cela que j'avais entendu dire à ces dames ; et comme volontiers je les aurais interrogées, si je n'avais dû en avoir reproche, je pris pour sujet de parler comme si je les eusse interrogées et qu'elles m'eussent répondu. Et je fis deux sonnets ; et dans le premier je les interroge en la façon que volonté me vint de les interroger ; dans l'autre je dis leur réponse, prenant ce que j'entendis d'elles, comme si à moi elles l'eussent dit en

Digitized by Google

Voi che portate la sembianza umile, e l'altro : *Se' tu colui c' hai trattato sovente.*

Voi che portate la sembianza umile,
con li occhi bassi mostrando dolore,
onde venite che 'l vostro colore
par divenuto de pietà simile?
Vedeste voi nostra donna gentile
bagnar nel viso suo di pianto Amore?
Ditelmi, donne, chè 'l mi dice il core,
perch' io vi veggio andar sanz'atto vile.
E se venite da tanta pietate,
piacciavi di restar qui meco alquanto,
e qual che sia di lei no 'l mi celate.
Io veggio li occhi vostri c' hanno pianto,
e veggiovi tornar sì sfigurate,
che 'l cor ne triema di vederne tanto.

Questo sonetto si divide in due parti : ne la prima chiamo e domando queste donne se vegnono da lei, dicendo loro che io lo credo, però che tornano quasi ingentilite ; ne la seconda le prego che mi dicano di lei. La seconda comincia quivi : *E se venite.*

Qui appresso è l'altro sonetto, sì come dinanzi avemo narrato.

Se' tu colui c' hai trattato sovente
di nostra donna, sol parlando a nui?
Tu risomigli a la voce ben lui,
ma la figura ne par d' altra gente.
E perchè piangi tu sì coralmente,
che fai di te pietà venir altrui?

Digitized by Google

répondant. Et je commençai le premier : *Vous qui portez humble semblance* ; et l'autre : *Es-tu celui qui a traité souvent*.

Vous qui portez humble semblance,
avec les yeux baissés montrant douleur,
d'où venez-vous, que votre couleur
paraît devenue semblable à la pitié ?
Avez-vous vu notre Dame gentille
baigner de pleurs, en son visage, Amour ?
Dites-le moi, dames, car le cœur me le dit,
parce que je vous vois aller sans rien de vil.
Et si vous venez d'une telle pitié,
que donc vous plaise ici vers moi rester un peu,
et quoi qu'il en soit d'elle, ne me le cachez pas.
Je vois vos yeux qui ont pleuré,
et je vous voir retourner si défaites,
que le cœur me tremble d'en avoir autant vu.

Ce sonnet se divise en deux parties : en la première j'appelle ces dames et leur demande si elles viennent d'auprès d'elle, et je leur dis que je le crois, parce qu'elles s'en reviennent comme plus gentilles devenues ; en la seconde je les prie qu'elles me parlent d'elle ; et la seconde commence là : *Et si vous venez*.

Ci-après est l'autre sonnet, ainsi que ci-dessus nous avons narré :

Es-tu celui qui a traité souvent
de notre Dame, à nous seules parlant ?
A la voix tu lui ressembles bien ;
mais l'aspect nous paraît d'un autre homme.
Et pourquoi pleures-tu si cordialement
que tu fais de toi-même pitié venir aux autres ?

Digitized by Google

Vedestù pianger lei, che tu non pui
punto celar la dolorosa mente ?
Lascia pianger a noi e triste andare
(e fa peccato chi mai ne conforta),
che nel suo pianto l' udimmo parlare.
Ell' ha nel viso la pietà sì scorta,
che qual l' avesse voluta mirare
sarebbe innanzi lei piangendo morta.

Questo sonetto ha quattro parti, secondo che quattro modi di parlare ebbero in loro le donne per cui rispondo; e però che sono di sopra assai manifesti, non m'intrametto di narrare la sentenzia de le parti, e però le distinguo solamente. La seconda comincia quivi : *E perchè piangi*; la terza : *Lascia pianger a noi*; la quarta : *Ell' ha nel viso.*

XXIII

APPRESSO ciò per pochi dì avenne che in alcuna parte de la mia persona mi giunse una dolorosa infermitade, onde io continuamente soffersi per nove dì amarissima pena; la quale mi condusse a tanta debolezza, che me convenia stare come coloro li quali non si possono muovere. Io dico che ne lo nono giorno, sentendo me dolere quasi intollerabilemente, a me giunse uno pensero, lo quale era de la mia donna. E quando ei pen-

Digitized by Google

L'as-tu donc vue pleurer, que tu ne peux
celer aucunement ton douloureux penser ?
Laisse à pleurer à nous et tristement aller,
(il fait péché qui jamais nous console),
car dans ses pleurs nous l'ouïmes parler.
Elle a dans le visage la pitié si empreinte,
que qui l'eût voulue regarder,
devant elle, pleurant, serait morte.

Ce sonnet a quatre parties, selon que les dames pour lesquelles je réponds eurent entre elles quatre façons de parler. Et parce qu'elles sont ci-dessus très manifestes, je ne me mêle pas de narrer le sens des parties ; et donc je les distingue seulement. La seconde commence là : *Et pourquoi pleures-tu ?* la troisième : *Laisse à pleurer à nous* ; la quatrième : *Elle a dans le visage.*

XXIII

Peu de jours après cela, il arriva que dans une partie de ma personne me vint une douloureuse maladie, dont continuellement, pendant neuf jours, je souffris peine très amère ; et elle me conduisit à une telle faiblesse qu'il me fallait rester comme sont ceux qui ne se peuvent mouvoir. Je dis que dans le neuvième jour, me sentant souffrir presque intolérablement, il me vint un penser, qui était de ma Dame. Et quand j'eus quelque

Digitized by Google

sato alquanto di lei, ed io ritornai pensando a la mia debilitata vita; e veggendo come leggero era lo suo durare, ancora che sana fosse, sì cominciai a piangere fra me stesso di tanta miseria. Onde, sospirando forte, dicea fra me medesimo: « Di necessitade convene che la gentilissima Beatrice alcuna volta si muoia ». E però mi giunse uno sì forte smarrimento, che chiusi li occhi e cominciai a travagliare sì come farnetica persona ed a imaginare in questo modo: che ne lo incominciamento de lo errare che fece la mia fantasia apparvero a me certi visi di donne scapigliate, che mi diceano: « Tu pur morrai ». E poi dopo queste donne m' apparvero certi visi diversi e orribili a vedere, li quali mi diceano: « Tu se' morto ». Così cominciando ad errare la mia fantasia, venni a quello ch' io non sapea ove io mi fosse; e vedere mi parea donne andare scapigliate piangendo per via, maravigliosamente triste; e pareami vedere lo sole oscurare, sì che le stelle si mostravano di colore ch' elle mi faceano giudicare che piangessero; e pareami che li uccelli volando per l'aria cadessero morti, e che fossero grandissimi terremuoti. E maravigliandomi in cotale fantasia, e paventando assai, imaginai alcuno amico che mi venisse a dire: « Or non sai? la tua mirabile donna è partita di questo secolo ». Allora cominciai a piangere molto pietosamente, e non solamente piangea ne la imaginazione, ma piangea con li occhi, bagnandoli di vere lagrime. Io imaginava di guardare verso lo cielo, e pareami vedere moltitudine

Digitized by Google

peu pensé à elle, alors je revins à penser à ma vie affaiblie ; et voyant, (encore fût-elle saine), combien légère était sa résistance, je commençai à pleurer en moi d'une telle misère. D'où vint que soupirant fortement, en moi-même je disais : « De toute nécessité il faut que la très gentille Béatrice quelque jour se meure. » — Et ainsi il m'arriva un si fort égarement, que je fermai les yeux, et commençai à m'agiter comme une personne frénétique, et à imaginer en la façon que voici : au commencement de l'erreur que fit mon imagination, m'apparurent certains visages de dames échevelées qui me disaient : « Toi aussi mourras. » — Et puis, après ces dames, m'apparurent certains visages étranges et horribles à voir, qui me disaient : « Tu es mort. » — Et comme ainsi commençait à errer mon imagination, j'en vins à ceci que je ne savais plus où je me trouvais ; et il me semblait voir des dames aller échevelées, pleurant par la route, merveilleusement tristes ; et il me semblait voir le soleil s'obscurcir, tellement que les étoiles se montraient d'une couleur qui me faisait juger qu'elles pleuraient ; et il me semblait que les oiseaux, en volant par l'air, tombaient morts, et qu'il y avait de très grands tremblements de terre. Et m'émerveillant en une telle imagination, et m'effrayant beaucoup, je crus voir un ami, qui me venait dire : « Or ne sais-tu pas ? ton admirable Dame est partie de ce siècle. » — Alors je commençai à pleurer fort piteusement ; et non seulement je pleurais dans l'imagi-

Digitized by Google

d' angeli, li quali tornassero in suso, ed aveano dinanzi da loro una nebuletta bianchissima. A me parea che questi angeli cantassero gloriosamente, e le parole del loro canto mi parea udire che fossero queste : *Osanna in excelsis*; ed altro non mi parea udire. Allora mi parea che lo cuore, ove era tanto amore, mi dicesse : « Vero è che morta giace la nostra donna ». E per questo mi parea andare per vedere lo corpo ne lo quale era stata quella nobilissima e beata anima; e fue sì forte la erronea fantasia, che mi mostrò questa donna morta : e pareami che donne la covrissero, cioè la sua testa, con uno bianco velo; e pareami che la sua faccia avesse tanto aspetto d'umilitade, che parea che dicesse : « Io sono a vedere lo principio de la pace ». In questa imaginazione mi giunse tanta umilitade per vedere lei, che io chiamava la Morte, e dicea : « Dolcissima Morte, vieni a me, e non m'essere villana, però che tu dei essere gentile, in tal parte se' stata! Or vieni a me, che molto ti desidero; e tu lo vedi, chè io porto già lo tuo colore ». E quando io avea veduto compiere tutti li dolorosi mestieri che a le corpora de li morti s'usano di fare, mi parea tornare ne la mia camera, e quivi mi parea guardare verso lo cielo; e sì forte era la mia imaginazione, che piangendo incominciai a dire con verace voce : « Oi anima bellissima, come è beato colui che ti vede! ». E dicendo io queste parole con doloroso singulto di pianto, e chiamando la Morte che venisse a me, una donna giovane e gentile, la quale era lungo lo

Digitized by Google

nation, mais je pleurais avec les yeux, les baignant de vraies larmes. Je m'imaginais que je regardais vers le ciel, et il me semblait voir une multitude d'anges qui retournaient en haut, et ils avaient devant eux une petite nue très blanche : et il me semblait que ces anges chantaient glorieusement; et, les paroles de leur chant, il me semblait entendre qu'elles étaient celles-ci : *Osanna in excelsis ;* — et il ne me semblait pas entendre autre chose. Alors il me semblait que le cœur, où était un si grand amour, me disait : « Il est vrai que notre Dame gît morte. » — Et pour cela il me semblait que j'allais pour voir le corps dans lequel avait été cette très noble et bienheureuse âme ; et si forte fut l'erreur de mon imagination qu'elle me montra cette Dame : et il me semblait que des dames la couvraient (je veux dire sa tête) avec un blanc voile ; et il me semblait que sa face avait un tel aspect d'humilité qu'il semblait qu'elle dît : « Je suis à voir le principe de la paix. » — Dans cette imagination, il me vint à la voir une telle humilité, que j'appelais la Mort, et disais : « Très douce Mort, viens à moi, et ne me sois pas vilaine ; car tu dois avoir été rendue gentille : en un tel lieu tu as été ! Ore viens à moi qui beaucoup te désire : et tu vois que je porte déjà ta couleur. » — Et quand j'eus vu accomplir tous les douloureux offices qu'aux corps des morts il est d'usage de faire, il me semblait retourner dans ma chambre, et là, il me semblait regarder vers le ciel ; et si forte était mon imagination, que

Digitized by Google

mio letto, credendo che lo mio piangere e le mie parole fossero solamente per lo dolore de la mia infermitade, con grande paura cominciò a piangere. Onde altre donne, che per la camera erano, s'accorsero di me, che io piangea, per lo pianto che vedeano fare a questa; onde faccendo lei partire da me, la quale era meco di propinquissima sanguinitade congiunta, elle si trassero verso me per isvegliarmi, credendo che io sognasse, e diceanmi: « Non dormire più » e « Non ti sconfortare ». E parlandomi così, sì mi si cessò la forte fantasia entro in quello punto ch'eo volea dicere: « O Beatrice, benedetta sie tu »; e già detto avea « O Beatrice », quando riscotendomi apersi li occhi, e vidi che io era ingannato. E con tutto che io chiamasse questo nome, la mia voce era sì rotta dal singulto del piangere, che queste donne non mi potero intendere, secondo il mio parere; e avegna che io vergognasse molto, tuttavia per alcuno amonimento d'Amore mi rivolsi a loro. E quando mi videro, cominciaro a dire: « Questi pare morto », e a dire tra loro: « Proccuriamo di confortarlo »; onde molte parole mi diceano da confortarmi, e talora mi domandavano di che io avesse avuto paura. Onde io essendo alquanto riconfortato, e conosciuto lo fallace imaginare, rispuosi a loro: « Io vi diroe quello ch' i' hoe avuto ». Allora, cominciandomi dal principio infino a la fine, dissi loro quello che veduto avea, tacendo lo nome di questa gentilissima. Onde poi sanato di questa infer-

Digitized by Google

pleurant, je commençai à dire avec ma voix véritable : « O âme très belle, comme est bienheureux celui qui te voit ! » — Et comme je disais ces paroles avec un douloureux sanglot de larmes, et appelais la mort pour qu'elle vînt à moi, une dame jeune et gentille, laquelle était le long de mon lit, croyant que mes pleurs et mes paroles étaient seulement causés par la douleur de ma maladie, avec grand peur commença à pleurer. D'où vint que d'autres dames qui étaient par la chambre s'avisèrent que je pleurais, à cause des pleurs qu'elles voyaient faire à cette dame : aussi faisant éloigner de moi celle-ci, (laquelle était unie à moi par la plus proche parenté), elles se portèrent vers moi pour me réveiller, croyant que je rêvais, et elles me disaient : « Ne dors plus » — et — « Ne te désole pas. » — Et comme elles me parlaient ainsi, alors cessa ma forte imagination, en ce point que je voulais dire : « O Béatrice, bénie sois-tu » ; — et déjà j'avais dit : « O Béatrice », — quand revenant à moi, j'ouvris les yeux, et je vis que j'étais dans l'erreur. Et pour tant que je clamasse ce nom, ma voix était si brisée par le sanglot des pleurs, que ces dames ne me purent comprendre, ainsi qu'il me sembla ; et encore que j'eusse grande honte, cependant, par quelque avertissement d'Amour, je me retournai vers elles. Et quand elles me virent, elles commencèrent à dire : « Celui-ci semble mort » ; — et à dire entre elles : « Tâchons de le réconforter » ; — aussi elles me disaient beaucoup de paroles pour me réconfor-

Digitized by Google

mitade, propuosi di dire parole di questo che m'era adivenuto, però che mi parea che fosse amorosa cosa da udire; e però ne dissi questa canzone: *Donna pietosa e di novella etate,* ordinata sì come manifesta la infrascritta divisione.

Donna pietosa e di novella etate,
adorna assai di gentilezze umane,
che era là 'v' io chiamava spesso Morte,
veggendo li occhi miei pien di pietate,
e ascoltando le parole vane,
si mosse con paura a pianger forte;
e altre donne, che si fuoro accorte
di me per quella che meco piangia,
fecer lei partir via,
ed appressarsi per farmi sentire.
Qual dicea: « Non dormire »,
e qual dicea: « Perchè sì ti sconforte? »
Allor lassai la nova fantasia,
chiamando il nome de la donna mia.
Era la voce mia sì dolorosa
e rotta sì da l' angoscia del pianto,
ch' io solo intesi il nome nel mio core;
e con tutta la vista vergognosa
ch' era nel viso mio giunta cotanto,
mi fece verso lor volgere Amore.
Elli era tale a veder mio colore,
che facea ragionar di morte altrui:
« Deh, consoliam costui »
pregava l' una l' altra umilemente,
e dicevan sovente:
« Che vedestù, che tu non hai valore? »

Digitized by Google

ter, et parfois me demandaient de quoi j'avais eu peur. Alors moi, étant un peu réconforté et connaissant la fausseté de mes imaginations, je leur répondis : « Je vous dirai ce que j'ai eu ». — Alors je commençai du principe jusqu'à la fin, et je leur dis ce que j'avais vu, taisant le nom de cette Très Gentille. D'où vint qu'ensuite, guéri de cette maladie, je résolus de dire des paroles sur cela qui m'était arrivé, parce qu'il me semblait que ce fût amoureuse chose à dire et à entendre ; et je dis cette chanson : *Une dame pitoyable et d'âge nouveau*, ordonnée comme il appert en la division ci-dessous écrite :

Une dame pitoyable et d'âge nouveau,
ornée grandement de gentillesses humaines,
qui était là où j'appelais souvent la Mort,
voyant mes yeux pleins de pitié,
et écoutant mes paroles vaines,
se mit avec peur à pleurer fortement ;
et d'autres dames qui s'avisèrent
de moi, par celle-là qui avec moi pleurait,
la firent s'éloigner,
et s'approchèrent pour se faire entendre à moi.
L'une disait : « Ne dors pas » ;
et une autre disait : « Pourquoi tant te désoles-tu ? »
Alors je laissai mon étrange rêverie,
clamant le nom de ma Dame.
Ma voix était si douloureuse,
et si brisée de l'angoisse des pleurs,
que moi seul j'entendis le nom dedans mon cœur,
et, malgré tout le semblant de honte
qui tant en mon visage était venu,
Amour me fit tourner vers elles.

Digitized by Google

E quando un poco confortato fui,
io dissi : « Donne, dicerollo a vui.
Mentr' io pensava la mia frale vita,
e vedea 'l suo durar com' è leggero,
piansemi Amor nel core, ove dimora ;
per che l' anima mia fu sì smarrita,
che sospirando dicea nel pensero :
— Ben converrà che la mia donna mora. —
Io presi tanto smarrimento allora,
ch' io chiusi li occhi vilmente gravati,
e furon sì smagati
li spirti miei, che ciascun giva errando ;
e poscia imaginando,
di caunoscenza e di verità fora,
visi di donne m' apparver crucciati,
che mi dicean pur : — Morràti, morràti. —
Poi vidi cose dubitose molte,
nel vano imaginare ov' io entrai ;
ed esser mi parea non so in qual loco,
e veder donne andar per via disciolte,
qual lagrimando, e qual traendo guai,
che di tristizia saettavan foco.
Poi mi parve vedere a poco a poco
turbar lo sole e apparir la stella,
e pianger elli ed ella ;
cader li augelli volando per l'âre,
e la terra tremare ;
ed omo apparve scolorito e fioco,
dicendomi : — Che fai ? non sai novella ?
Morta è la donna tua, ch' era sì bella. —
Levava li occhi miei bagnati in pianti,
e vedea (che parean pioggia di manna)
li angeli che tornavan suso in cielo,
ed una nuvoletta avean davanti,
dopo la qual gridavan tutti : *Osanna* ;

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

Telle était à voir ma couleur,
qu'elle faisait parler de mort :
« Las ! consolons-le »,
disaient l'une à l'autre humblement ;
et elles disaient souvent :
« Qu'as-tu donc vu que tu n'as plus courage ? »
Et quand je fus un peu réconforté,
je dis : « Dames, à vous je le dirai.

« Pendant que je pensais à ma fragile vie,
et voyais sa durée, combien elle est légère,
Amour me pleura dans le cœur, où il demeure ;
par quoi mon âme fut si éperdue,
que soupirant je disais en pensée :
— Il faudra bien que ma Dame meure ! —
Je pris alors un tel égarement,
que je fermai les yeux lâchement alourdis ;
et si furent affaiblis
mes Esprits, que chacun partait errant.
Et ensuite (imaginant
hors de la connaissance et de la vérité),
des visages de dames m'apparurent désolés,
qui me disaient aussi : — Tu mourras, tu mourras ! —

« Puis je vis maintes choses douteuses
dans le vain rêve où j'entrai ;
et il me semblait être je ne sais en quel lieu,
et voir des dames aller par la route échevelées ;
une pleurant, une autre tirant des gémissements,
qui de tristesse dardaient un feu.
Puis il me sembla voir peu à peu
se troubler le soleil et l'étoile apparaître,
et pleurer lui et elle ;
tomber les oiseaux volant par l'air,
et la terre trembler ;
et un homme apparut pâli et enroué,
qui disait : — Que fais-tu ? ne sais-tu la nouvelle ?

Digitized by Google

e se altro avesser detto, a voi dirèlo.
Allor diceva Amor : — Più nol ti celo ;
vieni a veder nostra donna che giace. —
Lo imaginar fallace
mi condusse a veder madonna morta ;
e quand'io l' avea scorta,
vedea che donne la covrian d' un velo ;
ed avea seco umilità verace,
che parea che dicesse : — Io sono in pace. —
Io divenia nel dolor sì umile,
veggendo in lei tanta umiltà formata,
ch' io dicea : — Morte, assai dolce ti tegno ;
tu dei omai esser cosa gentile,
poi che tu se' ne la mia donna stata,
e dei aver pietate e non disdegno.
Vedi che sì desideroso vegno
d' esser de' tuoi, ch' io ti somiglio in fede.
Vieni, chè 'l cor te chiede. —
Poi mi partia, consumato ogne duolo ;
e quand' io era solo,
dicea, guardando verso l' alto regno :
— Beato, anima bella, chi te vede ! —
Voi mi chiamaste allor, vostra merzede. »

Questa canzone ha due parti : ne la prima dico, parlando a indiffinita persona, come io fui levato d' una vana fantasia da certe donne, e come promisi loro di dirla ; ne la seconda dico come io dissi a loro. La seconda comincia quivi : *Mentr' io pensava*. La prima parte si divide in due : ne la prima dico quello che certe donne, e che una sola, dissero e fecero per la mia fan-

Digitized by Google

Morte est ta Dame qui était si belle. —
« Je levais mes yeux baignés dans les larmes,
et je voyais (ce semblait une pluie de manne)
les Anges qui s'en retournaient en haut, au ciel :
et avaient devant eux une petite nue,
derrière laquelle ils criaient tous : — Hosanna —;
et s'ils avaient dit plus, à vous je le dirais.
Alors disait Amour : — Plus je ne te le cache ;
viens voir notre Dame, elle gît. —
Le rêve trompeur
me conduisit à voir Madame morte ;
et quand je l'eus aperçue,
je vis que des dames la couvraient d'un voile ;
et avait avec elle humilité si vraie,
qu'il semblait qu'elle dit : — Je suis en paix. —
« Je devenais dans la douleur si humble,
en elle voyant telle humilité,
que je disais : — O Mort, je te tiens pour très douce :
tu dois désormais être une chose gentille,
puisque tu as été dans ma Dame,
et dois avoir pitié et non dédain.
Tu vois que si désireux je viens
d'être des tiens, que vraiment te ressemble.
Viens, car le cœur t'appelle. —
Puis je m'éloignais, tout le deuil étant fini ;
et quand j'étais seul,
je disais, regardant envers le Haut-Royaume :
— Bienheureux qui te voit, âme belle ! —
Vous m'avez appelé alors ; merci à vous. »

Cette chanson a deux parties : en la première je dis, parlant à une personne non désignée, comme je fus tiré d'une vaine imagination par certaines dames, et comment je leur promis de la leur dire ; en la seconde je dis

Digitized by Google

tasia, quanto è dinanzi che io fossi tornato in verace condizione; ne la seconda dico quello che queste donne mi dissero, poi che io lasciai questo farneticare; e comincia questa parte quivi: *Era la voce mia.* Poscia quando dico: *Mentr' io pensava,* dico come io dissi loro questa mia imaginazione. Ed intorno a ciò foe due parti: ne la prima dico per ordine questa imaginazione; ne la seconda, dicendo a che ora mi chiamaro, le ringrazio chiusamente; e comincia quivi questa parte: *Voi mi chiamaste.*

XXIV

APPRESSO questa vana imaginazione, avenne uno die che, sedendo io pensoso in alcuna parte, ed io mi sentio cominciare un tremuoto nel cuore, così come se io fosse stato presente a questa donna. Allora dico che mi giunse una imaginazione d'Amore; che mi parve vederlo venire da quella parte ove la mia donna stava, e pareami che lietamente mi dicesse nel cor mio: « Pensa di benedicere lo dì che io ti presi, però che tu lo dei fare ». E certo me parea avere ló cuore sì lieto, che me non parea che fosse lo mio cuore, per la sua

Digitized by Google

comment je la leur dis. La seconde commence là : *Pendant que je pensais*. La première partie se divise en deux : en la première je dis ce que certaines dames, et ce qu'une seule, dirent et firent pendant mon rêve, c'est-à-dire avant que je fusse revenu à la vérité des choses ; en la seconde je dis ce que ces dames me dirent après que j'eus quitté cette frénésie ; et cette partie commence là : *Ma voix était*. Ensuite quand je dis : *Pendant que je pensais*, je dis comment je leur ai dit cette mienne imagination. Et au sujet de cela je fais deux parties : en la première, je dis par ordre cette imagination ; en la seconde, disant à quel moment elles m'appelèrent, je les remercie brièvement, et cette partie commence là : *Vous m'avez appelé*.

XXIV

Après cette vaine imagination, il arriva un jour qu'étant assis pensif en quelque lieu, je me sentis commencer dans le cœur un tremblement, de même que si j'avais été en la présence de cette Dame. Alors je dis qu'il me vint une apparition d'Amour ; car il me sembla le voir venir de ce côté où était ma Dame ; et il me semblait que joyeusement il me disait dans mon cœur : « Pense à bénir le jour où je t'ai pris, parce que tu le dois faire. » — Et pour moi assurément il me semblait avoir le cœur si joyeux qu'il ne me semblait pas que ce fût

Digitized by Google

nuova condizione. E poco dopo queste parole, che lo cuore mi disse con la lingua d'Amore, io vidi venire verso me una gentile donna, la quale era di famosa bieltade, e fue già molto donna di questo primo mio amico. E lo nome di questa donna era Giovanna, salvo che per la sua bieltade, secondo che altri crede, imposto l' era nome Primavera ; e così era chiamata. E appresso lei, guardando, vidi venire la mirabile Beatrice. Queste donne andaro presso di me così l' una appresso l'altra, e parve che Amore mi parlasse nel cuore, e dicesse : « Quella prima è nominata Primavera solo per questa venuta d'oggi ; chè io mossi lo imponitore del nome a chiamarla così Primavera, cioè prima verrà lo die che Beatrice si mosterrà dopo la imaginazione del suo fedele. E se anche voli considerare lo primo nome suo, tanto è quanto dire « prima verrà », però che lo suo nome Giovanna è da quello Giovanni lo quale precedette la verace luce, dicendo : *Ego vox clamantis in deserto : parate viam Domini* [1]. » Ed anche mi parve che mi dicesse, dopo, queste parole : « E chi volesse sottilmente considerare, quella Beatrice chiamerebbe Amore, per molta simiglianza che ha meco ». Onde io poi ripensando, propuosi di scrivere per rima a lo mio primo amico, tacendomi certe parole le quali pareano da tacere, credendo io che ancora lo suo cuore mirasse la bieltade di questa

1. Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : préparez la voie du Seigneur. (Math., III, 3.)

Digitized by Google

bien mon cœur, à cause de son nouvel état. Et peu après ces paroles que le cœur me dit avec la langue d'Amour, je vis venir vers moi une gentille dame, laquelle était de beauté renommée, et qui fut jadis longtemps la dame de ce mien premier ami. Et le nom de cette dame était Giovanna ; sauf que, pour sa beauté (selon que l'on croit), le surnom lui avait été imposé de Primavera ; et ainsi était-elle appelée. Et regardant derrière celle-ci, je vis venir l'admirable Béatrice. Ces dames vinrent près de moi ainsi, l'une après l'autre, et il me sembla qu'Amour me parlait dans le cœur et disait : « Cette première est nommée Primavera seulement à cause de cette arrivée d'aujourd'hui ; car c'est moi qui poussai celui qui lui imposa ce nom à l'appeler ainsi *Primavera ;* car cela veut dire : *Prima verrà,* la première elle viendra en le jour où Béatrice se montrera après la vision de son fidèle. Et si encore tu veux considérer son premier nom, il vaut autant à dire que *Prima verrà,* parce que son nom Giovanna vient de ce Giovanni, lequel précéda la véritable Lumière, disant : « *Ego vox clamantis in deserto : parate viam Domini.* » Et il me sembla encore qu'il me disait ensuite ces paroles : « Et qui voudrait subtilement considérer, appellerait cette Béatrice Amour, pour la grande ressemblance qu'elle a avec moi. » — D'où vint qu'y repensant ensuite, je résolus d'écrire par rime à mon premier ami (en taisant certaines paroles qui paraissaient à taire), car je croyais qu'encore alors son cœur

Digitized by Google

Primavera gentile ; e dissi questo sonetto, lo quale comincia : *Io mi sentì svegliar.*

Io mi sentì svegliar dentro a lo core
un spirito amoroso che dormia :
e poi vidi venir da lungi Amore
allegro sì, che appena il conoscia,
dicendo : « Or pensa pur di farmi onore » ;
e ciascuna parola sua ridia.
E poco stando meco il mio segnore,
guardando in quella parte onde venia,
io vidi monna Vanna e monna Bice
venire inver lo loco là ov' io era,
l' una appresso de l' altra maraviglia ;
e sì come la mente mi ridice,
Amor mi disse : « Quell' è Primavera,
e quell' ha nome Amor, sì mi somiglia ».

Questo sonetto ha molte parti : la prima de le quali dice come io mi sentì svegliare lo tremore usato nel cuore, e come parve che Amore m'apparisse allegro nel mio cuore da lunga parte ; la seconda dice come me parea che Amore mi dicesse nel mio cuore, e quale mi parea ; la terza dice come, poi che questi fue alquanto stato meco cotale, io vidi ed udio certe cose. La seconda parte comincia quivi : *dicendo : Or pensa* ; la terza quivi : *E poco stando.* La terza parte si divide in due : ne la prima dico quello che io vidi ; ne la seconda dico quello che io udio. La seconda comincia quivi : *Amor mi disse.*

Digitized by Google

contemplait la beauté de cette gentille Primavera ; et je dis ce sonnet lequel commence : *Je me sentis éveiller.*

Je me sentis éveiller dans le cœur
un Esprit amoureux qui dormait :
et puis je vis venir de loin Amour
joyeux tellement, qu'à peine le connaissais ;
il disait : « Ore donc pense à me faire honneur » ;
et chacune de ses paroles riait.
Et comme un peu restait avec moi mon Seigneur,
en regardant vers ce côté d'où il venait,
je vis Monna Vanna et Monna Bice
venir vers le lieu où j'étais,
l'une après l'autre merveille ;
et, ainsi que ma mémoire me le redit,
Amour me dit : « Celle-ci est Primavera,
et celle-là a nom Amour, tant me ressemble. »

Ce sonnet a plusieurs parties : la première desquelles dit comme je me sentis éveiller en le cœur le tremblement familier, et comme il sembla qu'Amour m'apparut de loin joyeux en mon cœur ; la seconde dit comme il me semblait qu'Amour me parlait dans mon cœur, et quel il me semblait ; la troisième dit comment, après que celui-ci fut ainsi resté quelque peu avec moi, je vis et j'entendis certaines choses. La seconde partie commence là : *disant : Ore donc* ; la troisième là : *Et comme un peu.* La troisième partie se divise en deux : en la première je dis ce que je vis ; en la seconde je dis ce que j'entendis. La seconde commence là : *Amour me dit.*

Digitized by Google

XXV

POTREBBE qui dubitare persona degna da dichiararle onne dubitazione, e dubitare potrebbe di ciò, che io dico d'Amore come se fosse una cosa per sè, e non solamente sustanzia intelligente, ma sì come fosse sustanzia corporale: la quale cosa, secondo la veritade, è falsa; chè Amore non è per sè sì come sustanzia, ma è uno accidente in sustanzia. E che io dica di lui come se fosse corpo, ancora sì come se fosse uomo, appare per tre cose che dico di lui. Dico che lo vidi venire; onde, con ciò sia cosa che venire dica moto locale, e localmente mobile per sè, secondo lo Filosofo, sia solamente corpo, appare che io ponga Amore essere corpo. Dico anche di lui che ridea, e anche che parlava; le quali cose paiono essere proprie de l'uomo, e spezialmente essere risibile; e però appare ch'io ponga lui essere uomo. A cotale cosa dichiarare, secondo che è buono a presente, prima è da intendere che anticamente non erano dicitori d'amore in lingua volgare, anzi erano dicitori d'amore certi poete in lingua latina: tra noi, dico

Digitized by Google

XXV

Ici pourrait avoir un doute une personne digne que tous ses doutes fussent éclaircis ; elle pourrait avoir un doute au sujet de ceci, que je parle d'Amour comme s'il était une chose par soi-même, et non pas seulement comme s'il était une substance intelligente, mais encore comme s'il était une substance corporelle. Laquelle chose, selon la vérité, est fausse ; car Amour n'existe pas, par soi, comme une substance, mais est un accident en la substance. Et que j'aie parlé ici de lui comme s'il était corps, et encore même comme s'il était homme, cela appert par trois choses que je dis de lui. Je dis que je le vis venir ; et donc, étant donné que *venir* désigne le mouvement local, et que le corps seulement, selon le Philosophe, est mobile localement, il appert que je pose ainsi qu'Amour est corps. Je dis aussi de lui qu'il riait, et encore qu'il parlait ; lesquelles choses semblent propres à l'homme, et spécialement être capable de rire ; et par là appert que j'établis qu'il est homme.

Pour éclaircir une telle chose, selon qu'il est bon pour le présent, il faut entendre d'abord ceci, qu'anciennement il n'y avait pas de diseurs d'amour en langue vulgaire ; mais étaient au contraire diseurs d'amour certains poètes en langue latine ; chez nous, dis-je, —

Digitized by Google

(avegna forse che tra altra gente adivenisse e adivegna ancora, sì come in Grecia), non volgari ma litterati poete queste cose trattavano. E non è molto numero d' anni passati, che appariro prima questi poete volgari ; chè dire per rima in volgare tanto è quanto dire per versi in latino, secondo alcuna proporzione. E segno che sia picciolo tempo è, che, se volemo cercare in lingua d'*oco* e in quella di *sì*, noi non troviamo cose dette anzi lo presente tempo per cento e cinquanta anni. E la cagione per che alquanti grossi ebbero fama di sapere dire, è che quasi fuoro li primi che dissero in lingua di *sì*. E lo primo che cominciò a dire sì come poeta volgare, si mosse però che volle fare intendere le sue parole a donna, a la quale era malagevole d' intendere li versi latini. E questo è contra coloro che rimano sopra altra matera che amorosa, con ciò sia cosa che cotale modo di parlare fosse dal principio trovato per dire d'amore. Onde, con ciò sia cosa che a li poete sia conceduta maggiore licenza di parlare che a li prosaici dittatori, e questi dicitori per rima non siano altro che poete volgari, degno e ragionevole è che a loro sia maggiore licenzia largita di parlare, che a li altri parlatori volgari : onde, se alcuna figura o colore rettorico è conceduto a li poete, conceduto è a li rimatori. Dunque, se noi vedemo che li poete hanno parlato a le cose inanimate, sì come

Digitized by Google

(encore peut-être que chez d'autres nations il soit arrivé et arrive encore de même, comme en Grèce), — ce n'étaient pas des poètes vulgaires, mais lettrés qui traitaient de ces choses. Et il n'y a pas un grand nombre d'années passées, qu'apparurent d'abord les poètes vulgaires ; car dire *par rime* en vulgaire est autant que dire *par vers* en latin, à quelque chose près. Et la preuve qu'il y a peu de temps, c'est que, si nous voulons chercher, en langue d'*oc* et en langue de *sì*, nous ne trouverons pas de choses ainsi dites, avant le présent temps, depuis plus de cent cinquante ans. Et la raison pour laquelle certains hommes épais eurent renommée de savoir dire, c'est qu'ils furent quasi les premiers à dire en langue de *sì*. Et le premier qui commença à dire comme poète vulgaire, l'entreprit parce qu'il voulut faire entendre ses paroles à une dame, à laquelle il était malaisé d'entendre les vers latins. Et ceci est contre ceux qui riment sur autre matière qu'amoureuse, alors qu'une telle façon de parler fut trouvée dès le principe pour dire d'Amour.

Aussi, comme il est concédé aux poètes une plus grande licence de parler qu'à ceux qui écrivent en prose ; et comme ces diseurs par rime ne sont autre que les poètes vulgaires, il est juste et raisonnable que leur soit accordée une licence de parler plus grande qu'aux autres parleurs vulgaires : par suite, si quelque figure ou couleur rhétorique est concédée aux poètes, elle est concédée

Digitized by Google

se avessero senso e ragione, e fattele parlare insieme; e non solamente cose vere, ma cose non vere, cioè che detto hanno, di cose le quali non sono, che parlano, e detto che molti accidenti parlano, sì come se fossero sustanzie ed uomini; degno è lo dicitore per rima di fare lo somigliante, ma non sanza ragione alcuna, ma con ragione, la quale poi sia possibile d' aprire per prosa. Che li poete abbiano così parlato come detto è, appare per Virgilio; lo quale dice che Juno, cioè una dea nemica de li Troiani, parloe ad Eolo, segnore de li venti, quivi nel primo de lo *Eneida*: *Eole, nanque tibi,* e che questo segnore le rispuose, quivi: *Tuus, o regina, quid optes explorare labor; michi jussa capessere fas est.* Per questo medesimo poeta parla la cosa che non è animata a le cose animate, nel terzo de lo *Eneida*, quivi: *Dardanide duri.* Per Lucano parla la cosa animata a la cosa inanimata, quivi: *Multum, Roma, tamen debes civilibus armis.* Per Orazio parla l' uomo a la sua scienzia medesima, sì come ad altra persona; e non solamente sono parole d'Orazio, ma dicele quasi recitando lo modo del buono Omero, quivi ne la sua *Poetria*: *Dic michi, Musa, virum.* Per Ovidio parla Amore, sì come se fosse persona umana, ne lo principio de lo libro c' ha nome *Libro di Remedio d'Amore,* quivi: *Bella michi, video, bella parantur, ait.* E per questo puote essere manifesto a chi dubita in

Digitized by Google

aux rimeurs. Donc, si nous voyons que les poètes ont parlé aux choses inanimées, comme si elles avaient sens et raison, et les ont fait parler ensemble ; et non seulement des choses véritables, mais des choses non véritables ; — (et ils ont dit, en effet, de choses qui ne sont pas, qu'elles parlent ; ils ont dit que beaucoup d'*accidents* parlent, comme s'ils étaient des substances et des hommes) ; — il est juste dès lors que le diseur par rime fasse semblable chose, non pas certes sans avoir aucune raison de son dire, (mais avec une raison qu'il soit possible ensuite d'expliquer au moyen de la prose.)

Que les poètes aient parlé ainsi que je l'ai dit, cela apparaît par Virgile ; car il dit que Junon, c'est-à-dire une déesse ennemie des Troyens, parla à Eole seigneur des vents, — là — au premier de l'Enéide : *Eole, namque tibi*, et que ce seigneur lui répondit, — là — : *Tuus, o regina, quid optes explorare labor ; michi jussa capessere fas est.* Par ce même poète, la chose qui n'est pas animée parle aux choses animées, au troisième de l'Enéide, — là — : *Dardanide duri.* Par Lucain, la chose animée parle à la chose inanimée, — là — : *Multum, Roma, tamen debes civilibus armis.* Par Horace, l'homme parle à sa science même, comme à une autre personne ; et non seulement ce sont paroles d'Horace, mais il les récite presque en la façon du bon Homère, — là, dans sa *Poetria — : Dic michi, Musa, virum.* Par Ovide, parle Amour comme s'il était une personne humaine, au commencement du livre

Digitized by Google

alcuna parte di questo mio libello. E acciò che non ne pigli alcuna baldanza persona grossa, dicò che nè li poete parlavano così sanza ragione, nè quelli che rimano deono parlare così, non avendo alcuno ragionamento in loro di quello che dicono; però che grande vergogna sarebbe a colui che rimasse cose sotto vesta di figura o di colore rettorico, e poscia, domandato, non sapesse denudare le sue parole da cotale vesta, in guisa che avessero verace intendimento. E questo mio primo amico ed io ne sapemo bene di quelli che così rimano stoltamente.

XXVI

QUESTA gentilissima donna, di cui ragionato è ne le precedenti parole, venne in tanta grazia de le genti, che quando passava per via, le persone correano per vedere lei; onde mirabile letizia me ne giungea. E quando ella fosse presso d'alcuno, tanta onestade giungea nel cuore di quello, che non ardia di levare li occhi, nè di rispondere a lo suo saluto; e di questo molti, sì come esperti, mi potrebbero testimoniare a chi

Digitized by Google

qui a nom : *Livre du Remède d'Amour*, — là — : *Bella michi, video, bella parantur, ait.*

Et par cela peut être éclairé qui a des doutes sur quelque partie de ce mien petit livre. Et afin que n'en prenne aucune hardiesse une personne d'esprit épais, je dis que ni les poètes ne parlaient ainsi sans raison ni ne doivent ainsi parler ceux qui riment, sans avoir quelque raisonnement en eux-mêmes sur ce qu'ils disent ; car grande honte serait-ce à qui rime des choses sous vêtement de figure et de couleur rhétorique, si ensuite interrogé, il ne savait dépouiller ses paroles d'un semblable vêtement, de façon qu'elles eussent une intelligence véritable. Et ce mien premier ami et moi, nous en connaissons bien, de ceux qui riment ainsi sottement.

XXVI

Cette très gentille Dame, dont il est parlé dans les précédentes paroles, vint en telle grâce auprès des gens, que quand elle passait par le chemin, les personnes couraient pour la voir ; d'où m'en arrivait une merveilleuse joie. Et quand elle était près de quelqu'un, une telle pudeur venait en le cœur de celui-ci, qu'il n'osait lever les yeux ni répondre à son salut. Et de cela, plusieurs, comme l'ayant éprouvé, me pourraient porter

Digitized by Google

non lo credesse. Ella coronata e vestita d' umilitade s' andava, nulla gloria mostrando di ciò ch' ella vedea e udia. Diceano molti, poi che passata era : « Questa non è femina, anzi è uno de li bellissimi angeli del cielo ». E altri diceano : « Questa è una maraviglia ; che benedetto sia lo Segnore, che sì mirabilemente sae adoperare ! ». Io dico ch' ella si mostrava sì gentile e sì piena di tutti li piaceri, che quelli che la miravano comprendeano in loro una dolcezza onesta e soave, tanto che ridicere non lo sapeano ; nè alcuno era lo quale potesse mirare lei, che nel principio nol convenisse sospirare. Queste e più mirabili cose da lei procedeano virtuosamente : onde io pensando a ciò, volendo ripigliare lo stilo de la sua loda, propuosi di dicere parole, ne le quali io dessi ad intendere de le sue mirabili ed eccellenti operazioni ; acciò che non pur coloro che la poteano sensibilemente vedere, ma li altri sappiano di lei quello che le parole ne possono fare intendere. Allora dissi questo sonetto, lo quale comincia : *Tanto gentile.*

Tanto gentile e tanto onesta pare
la donna mia, quand' ella altrui saluta,
ch' ogne lingua deven tremando muta,
e li occhi no l' ardiscon di guardare.
Ella si va, sentendosi laudare,
benignamente d' umiltà vestuta ;
e par che sia una cosa venuta

Digitized by Google

témoignage à qui ne le croirait pas. Et elle, couronnée et vêtue d'humilité, s'en allait, ne montrant aucune gloire de cela qu'elle voyait et entendait. Beaucoup disaient, après qu'elle était passée : « Celle-ci n'est pas une femme, mais un des très beaux anges du ciel ». — Et d'autres disaient : « Celle-ci est une merveille ; que béni soit le Seigneur qui si admirablement sait faire ». — Je dis qu'elle se montrait si gentille et si pleine de toutes les plaisances, que ceux qui la contemplaient recevaient en eux une douceur honnête et suave, tellement qu'ils ne le savaient redire ; et il n'était personne qui la pût contempler, et en l'abord ne dût soupirer. Ces choses et de plus admirables procédaient d'elle par l'effet de sa vertu : d'où vint que pensant à cela, et voulant reprendre le style de sa louange, je résolus de dire des paroles en lesquelles je donnerais à entendre sur ses admirables et excellentes opérations ; à telle fin que non seulement ceux qui la pouvaient sensiblement voir, mais les autres encore, sachent d'elle ce que les paroles en peuvent faire entendre. Alors je dis ce sonnet, lequel commence : *Tant gentille.*

Tant gentille et tant honnête paraît
ma Dame, quand elle salue les gens,
que toute langue en tremblant devient muette,
et les yeux ne l'osent regarder.

Elle s'en va, lorsque s'entend louer,
bénignement d'humilité vêtue ;
et il semble qu'elle soit une chose venue

Digitized by Google

da cielo in terra a miracol mostrare.
Mostrasi sì piacente a chi la mira,
che dà per li occhi una dolcezza al core,
che 'ntender no la può chi no la prova :
e par che de la sua labbia si mova
un spirito soave pien d' amore,
che va dicendo a l' anima : « Sospira ».

Questo sonetto è sì piano ad intendere, per quello che narrato è dinanzi, che non abisogna d' alcuna divisione; e però lassando lui, dico che questa mia donna venne in tanta grazia, che non solamente ella era onorata e laudata, ma per lei erano onorate e laudate molte. Ond' io veggendo ciò e volendo manifestare a chi ciò non vedea, propuosi anche di dire parole, ne le quali ciò fosse significato : e dissi allora questo altro sonetto, che comincia : *Vede perfettamente onne salute,* lo quale narra di lei come la sua vertude adoperava ne l' altre, sì come appare ne la sua divisione.

Vede perfettamente onne salute
chi la mia donna tra le donne vede ;
quelle che vanno con lei son tenute
di bella grazia a Dio render merzede.
E sua bieltate è di tanta vertute,
che nulla invidia a l'altre ne procede,
anzi le face andar seco vestute
di gentilezza d' amore e di fede.
La vista sua fa onne cosa umile,
e non fa sola sè parer piacente,
ma ciascuna per lei riceve onore.
Ed è ne li atti suoi tanto gentile,

Digitized by Google

du ciel en terre pour miracle montrer.
Elle se montre si plaisante à qui la voit,
que donne par les yeux une douceur au cœur
que comprendre ne peut qui ne l'a éprouvée.
Et il semble que de sa personne se lève
un Esprit suave plein d'amour
qui va disant à l'âme : « Soupire ».

Ce sonnet est si clair à entendre, par cela qui est ci-dessus narré, qu'il n'a besoin d'aucune division ; aussi le laissant là, je dis que cette mienne Dame vint en telle grâce, que non seulement elle était honorée et louée, mais par elle plusieurs étaient honorées et louées. Aussi moi voyant cela, et le voulant manifester à qui ne le voyait pas, je résolus encore de dire des paroles, en lesquelles cela serait signifié ; et je dis alors cet autre sonnet qui commence : *Il voit parfaitement tout salut*, lequel narre d'elle comment sa vertu opérait dans les autres, (ainsi qu'il appert en sa division).

Il voit parfaitement tout salut
qui voit ma Dame parmi les dames ;
celles qui vont avec elle sont tenues
de rendre à Dieu d'une belle grâce merci.
Et sa beauté est de telle vertu,
qu'aucune envie aux autres n'en procède,
mais bien les fait aller avec elle, vêtues
de gentillesse, et d'amour et de foi.
Sa vue fait humble toute chose,
et non pas elle seule fait paraître plaisante ;
mais chacune par elle reçoit honneur.
Et elle est en son action tant gentille,

Digitized by Google

che nessun là si può recare a mente,
che non sospiri in dolcezza d' amore.

Questo sonetto ha tre parti: ne la prima dico tra che gente questa donna più mirabile parea; ne la seconda dico sì come era graziosa la sua compagnia; ne la terza dico di quelle cose che vertuosamente operava in altrui. La seconda parte comincia quivi: *quelle che vanno*; la terza quivi: *E sua bieltate.* Questa ultima parte si divide in tre: ne la prima dico quello che operava ne le donne, ciò è per loro medesime; ne la seconda dico quello che operava in loro per altrui; ne la terza dico come non solamente ne le donne, ma in tutte le persone, e non solamente ne la sua presenzia, ma ricordandosi di lei, mirabilemente operava. La seconda comincia quivi: *La vista sua*; la terza quivi: *Ed è ne li atti.*

XXVII

APPRESSO ciò, cominciai a pensare uno giorno sopra quello che detto avea de la mia donna, cioè in questi due sonetti precedenti; e veggendo nel mio pensero che io non avea detto di quello che al presente tempo adoperava in me, pareami defettivamente avere parlato. E però propuosi di dire parole, ne le quali io

Digitized by Google

que nul ne se la peut rappeler à l'esprit,
qu'il ne soupire en douceur d'amour.

Ce sonnet a trois parties : en la première je dis parmi quelles gens cette Dame paraissait plus admirable; en la seconde je dis comme était gracieuse sa compagnie ; en la troisième je parle des choses qu'elle opérait par sa vertu en autrui. La seconde partie commence là : *celles qui vont*; la troisième là : *Et sa beauté*. Cette dernière partie se divise en trois : en la première je dis ce qu'elle opérait en les dames, à savoir pour elles-mêmes ; en la seconde je dis ce qu'elle opérait en elles pour autrui ; en la troisième je dis comment non seulement elle opérait en les dames, mais en toutes les personnes, et non seulement elle opérait merveilleusement par sa présence mais encore quand on se souvenait d'elle. La seconde commence là : *Sa vue ;* la troisième là : *Et elle est en son action.*

XXVII

Après cela, je commençai à penser un jour sur ce que j'avais dit de ma Dame, (à savoir en ces deux sonnets précédents); et voyant en ma pensée que je n'avais pas parlé de cela que, présentement, elle opérait en moi, il me semblait avoir parlé de façon défectueuse. Et donc je résolus de dire des paroles en

Digitized by Google

dicesse come me parea essere disposto a la sua operazione, e come operava in me la sua vertude: e non credendo potere ciò narrare in brevitade di sonetto, cominciai allora una canzone, la quale comincia: *Sì lungiamente.*

Sì lungiamente m'ha tenuto Amore
e costumato a la sua segnoria,
che sì com' elli m' era forte in pria,
così mi sta soave ora nel core.
Però quando mi tolle sì 'l valore,
che li spiriti par che fuggan via,
allor sente la frale anima mia
tanta dolcezza, che 'l viso ne smore,
poi prende Amore in me tanta vertute,
che fa li miei sospiri gir parlando,
ed escon for chiamando
la donna mia, per darmi più salute.
Questo m' avene ovunque ella mi vede,
e sì è cosa umil, che nol si crede.

XXVIII

QUOMODO *sedet sola civitas plena populo! facta est quasi vidua domina gentium* [1]. Io era nel proponimento ancora di questa canzone, e compiuta n'avea questa soprascritta stanzia, quando lo signore de la gius-

1. Comme seule est assise la ville pleine de peuple! Elle est devenue comme veuve, la dame des nations. (Jérémie, *Lamentations*, I, 1).

Digitized by Google

lesquelles je dirais comment il me semblait être disposé à son opération, et comment en moi opérait sa vertu. Et ne croyant pas pouvoir narrer cela en la brièveté d'un sonnet, je commençai alors une chanson, laquelle commence : *Si longuement.*

Si longuement m'a tenu Amour
et accoutumé à sa seigneurie,
que, comme il m'était puissant d'abord,
ore ainsi dans le cœur me reste-t-il suave.
Et donc quand il m'enlève tellement le courage
qu'il semble que les Esprits s'enfuient,
alors éprouve mon âme frêle
tant de douceur, que le visage en pâlit.
Puis Amour prend en moi telle vertu,
qu'il fait que mes soupirs s'en vont parlant ;
et ils sortent dehors clamant
ma Dame, pour me plus donner Salut.
Cela m'advient où qu'elle me voie,
et c'est chose si humble que ne se peut croire.

XXVIII

QUOMODO *sedet sola civitas plena populo ! facta est quasi vidua domina gentium.* — J'étais encore dans le projet de cette chanson et j'en avais achevé cette susdite stance, quand le Seigneur de la justice appela cette

Digitized by Google

tizia chiamoe questa gentilissima a gloriare sotto la insegna di quella regina benedetta virgo Maria, lo cui nome fue in grandissima reverenzia ne le parole di questa Beatrice beata. E avegna che forse piacerebbe a presente trattare alquanto de la sua partita da noi, non è lo mio intendimento di trattarne qui per tre ragioni : la prima è che ciò non è del presente proposito, se volemo guardare nel proemio che precede questo libello; la seconda si è che, posto che fosse del presente proposito, ancora non sarebbe sufficiente la mia lingua a trattare, come si converrebbe, di ciò; la terza si è che, posto che fosse l'uno e l'altro, non è convenevole a me trattare di ciò, per quello che, trattando, converrebbe essere me laudatore di me medesimo, la quale cosa è al postutto biasimevole a chi lo fae : e però lascio cotale trattato ad altro chiosatore. Tuttavia, però che molte volte lo numero del nove ha preso luogo tra le parole dinanzi, onde pare che sia non sanza ragione, e ne la sua partita cotale numero pare che avesse molto luogo, convenesi di dire quindi alcuna cosa, acciò che pare al proposito convenirsi. Onde prima dicerò come ebbe luogo ne la sua partita, e poi n'asegnerò alcuna ragione, per che questo numero fue a lei cotanto amico.

Digitized by Google

Très Gentille à se glorifier sous les enseignes de la reine benoite Vierge Marie, dont le nom fut en très grande révérence en les paroles de cette béate Béatrice. Et bien que peut-être il pourrait convenir de traiter maintenant quelque peu de sa départie d'avec nous, ce n'est pas mon intention d'en traiter ici, pour trois raisons : la première est que cela n'est pas de mon présent dessein, si nous voulons regarder au préambule qui précède ce petit livre. La seconde est que, fût-ce encore du présent dessein, (ma langue ne serait pas capable d'en traiter comme il conviendrait.) La troisième est que, encore l'une et l'autre chose fût-elle, il n'est pas convenable à moi de traiter de cela, pour cette raison que, en traitant, il me faudrait être louangeur de moi-même, laquelle chose est par-dessus tout blâmable à qui la fait ; et donc je laisse à traiter de cela à un autre glossateur. Toutefois parce que maintes fois le nombre neuf a pris place dans les paroles ci-dessus, d'où il paraît que cela n'est pas sans raison, et parce que, dans sa départie, ce nombre semble avoir eu beaucoup de place, il sied donc d'en dire ici quelque chose, car cela semble convenir au propos. Je dirai donc d'abord comment il eut place dans sa départie, et puis j'en donnerai quelques raisons, (par quoi ce nombre fut à elle si ami.)

Digitized by Google

XXIX

Io dico che, secondo l' usanza d' Arabia, l' anima sua nobilissima si partio ne la prima ora del nono giorno del mese: e secondo l' usanza di Siria, ella si partio nel nono mese de l' anno, però che lo primo mese è ivi Tisirin primo, lo quale a noi è Ottobre: e secondo l' usanza nostra, ella si partio in quello anno de la nostra indizione, cioè de li anni Domini, in cui lo perfetto numero nove volte era compiuto in quello centinaio nel quale in questo mondo ella fue posta, ed ella fue de li cristiani del terzodecimo centinaio. Perchè questo numero fosse in tanto amico di lei, questa potrebbe essere una ragione: con ciò sia cosa che, secondo Tolomeo e secondo la cristiana veritade, nove siano li cieli che si muovono, e secondo comune oppinione astrologa li detti cieli adoperino qua giuso secondo la loro abitudine insieme; questo numero fue amico di lei per dare ad intendere che ne la sua generazione tutti e nove li mobili cieli perfettissimamente s' aveano insieme. Questa è una ragione di ciò; ma più sottilmente pensando, e secondo la infallibile veritade, questo numero fue ella medesima; per similitudine dico, e ciò intendo così. Lo numero del tre è la radice del nove, però che sanza numero altro alcuno, per se medesimo fa nove, sì

Digitized by Google

XXIX

Je dis que, selon l'usage d'Arabie, son âme très noble partit en la première heure du neuvième jour du mois ; et, selon l'usage de Syrie, elle partit en le neuvième mois de l'année ; car le premier mois est là-bas Tisirin premier, lequel pour nous est Octobre. Et, selon notre usage, elle partit en cette année de notre Indiction, c'est-à-dire des ans du Seigneur, en laquelle le nombre parfait était neuf fois achevé dans cette centaine où elle fut en ce monde placée : et elle fut des chrétiens de la treizième centaine. Pourquoi ce nombre lui fut tant ami, voici une raison qui en pourrait être : étant donné que, selon Ptolémée, et selon la chrétienne vérité, neuf sont les ciels qui se meuvent, et que, selon la commune opinion astrologique, lesdits ciels opèrent ici-bas selon leur situation réciproque, ce nombre lui fut ami pour donner à entendre qu'en sa génération tous les neuf ciels mobiles se trouvaient réciproquement en situation très parfaite. C'est une des raisons de cela ; mais plus subtilement y pensant, et selon l'infaillible vérité, ce nombre fut elle-même ; je le dis par similitude, et je l'entends ainsi : le nombre trois est la racine de neuf, car sans autre nombre et multiplié par lui-même, il

Digitized by Google

come vedemo manifestamente che tre via tre fa nove. Dunque se lo tre è fattore per se medesimo del nove, e lo fattore per se medesimo de li miracoli è tre, cioè Padre e Figlio e Spirito santo, li quali sono tre ed uno, questa donna fue acompagnata da questo numero del nove a dare ad intendere ch' ella era uno nove, cioè uno miracolo, la cui radice, cioè del miracolo, è solamente la mirabile Trinitade. Forse ancora per più sottile persona si vederebbe in ciò più sottile ragione; ma questa è quella ch' io ne veggio, e che più mi piace.

XXX

Poi che fue partita da questo secolo, rimase tutta la sopradetta cittade quasi vedova dispogliata da ogni dignitade; onde io, ancora lagrimando in questa desolata cittade, scrissi a li principi de la terra alquanto de la sua condizione, pigliando quello cominciamento di Geremia profeta che dice: *Quomodo sedet sola civitas*. E questo dico, acciò che altri non si maravigli perchè io l' abbia allegato di sopra, quasi come entrata de la nuova materia che appresso vene. E se alcuno volesse me riprendere di ciò, ch' io non scrivo qui le parole che seguitano a quelle allegate, escusomene, però che lo intendimento mio non

Digitized by Google

fait neuf, comme nous voyons manifestement que trois fois trois font neuf. Donc, si le trois est par lui-même facteur du neuf, et que le facteur des miracles par lui-même est trois, à savoir : Père, Fils et Esprit-Saint, lesquels sont trois et un, cette Dame fut accompagnée de ce nombre neuf, pour donner à entendre qu'elle était un *neuf*, c'est-à-dire un miracle, dont la racine — (la racine, veux-je dire, du miracle) — ne peut être que l'admirable Trinité. Peut-être encore par plus subtile personne se pourrait-il voir en cela plus subtile raison ; mais celle-ci est celle que j'en vois, et qui plus me plaît.

XXX

Après que cette Dame fut partie de ce siècle, toute la susdite cité resta comme veuve, et dépouillée de toute dignité ; d'où vint que moi, pleurant encore en cette ville désolée, j'écrivis quelque chose aux principaux du pays sur sa condition ; et je pris ce commencement de Jérémie prophète qui dit : *Quomodo sedet sola civitas !* — Et je dis cela, afin que nul ne s'étonne que j'aie allégué ci-dessus ces paroles comme entrée du nouveau sujet qui venait ensuite. Et si quelqu'un voulait me reprendre de cela, que je n'écris pas ici les paroles qui suivent celles qui sont alléguées, je m'en excuse par ceci,

Digitized by Google

fue dal principio di scrivere altro che per volgare : onde, con ciò sia cosa che le parole che seguitano a quelle che sono allegate, siano tutte latine, sarebbe fuori del mio intendimento se le scrivessi. E simile intenzione so ch' ebbe questo mio primo amico, a cui io ciò scrivo, cioè ch' io li scrivessi solamente volgare.

XXXI

Poi che li miei occhi ebbero per alquanto tempo lagrimato, e tanto affaticati erano che non poteano disfogare la mia trestizia, pensai di volere disfogarla con alquante parole dolorose ; e però propuosi di fare una canzone, ne la quale piangendo ragionassi di lei, per cui tanto dolore era fatto distruggitore de l' anima mia; e cominciai allora una canzone, la qual comincia : *Li occhi dolenti per pietà del core.* Ed acciò che questa canzone paia rimanere più vedova dopo lo suo fine, la dividerò prima che io la scriva : e cotale modo terrò da qui innanzi.

Io dico che questa cattivella canzone ha tre parti : la prima è proemio; ne la seconda ragiono di lei; ne la terza parlo a la canzone pietosamente. La seconda parte comincia quivi : *Ita n' è Beatrice* ; la terza quivi : *Pietosa*

Digitized by Google

que mon dessein, dès le principe, n'a pas été d'écrire autrement qu'en vulgaire : aussi, étant donné que les paroles qui suivent celles qui sont alléguées, sont toutes latines, ce serait hors de mon dessein si je les écrivais. Et je sais que semblable intention a eue ce mien premier ami pour qui j'écris ceci, assavoir que je le lui écrivisse seulement en vulgaire.

XXXI

Après que mes yeux eurent quelque temps pleuré, ils étaient si fatigués qu'ils ne pouvaient soulager ma tristesse ; je pensai donc vouloir la soulager avec quelques paroles douloureuses ; et ainsi je me résolus de faire une chanson, en laquelle en pleurant je parlerais de Celle, par qui une telle douleur s'était faite destructrice de mon âme ; et je commençai alors une chanson, laquelle commence : *Les yeux dolents par pitié du cœur.* Et afin que cette chanson semble rester plus veuve après sa fin, je la diviserai avant que je l'écrive : et dorénavant je tiendrai cette manière.

Je dis que cette pauvrette chanson a trois parties : la première est un préambule ; en la seconde je parle d'Elle ; en la troisième je parle à la chanson piteusement. La seconde commence là : *Béatrice s'en est allée* ; la troisième

Digitized by Google

mia canzone. La prima parte si divide in tre : ne la prima dico perchè io mi muovo a dire; ne la seconda dico a cui io voglio dire; ne la terza dico di cui io voglio dire. La seconda comincia quivi : *E perchè me ricorda*; la terza quivi : *e dicerò*. Poscia quando dico : *Ita n'è Beatrice,* ragiono di lei; e intorno a ciò foe due parti : prima dico la cagione per che tolta ne fue; appresso dico come altri si piange de la sua partita, e comincia questa parte quivi : *Partìsi de la sua*. Questa parte si divide in tre : ne la prima dico chi non la piange; ne la seconda dico chi la piange; ne la terza dico de la mia condizione. La seconda comincia quivi : *ma ven trestizia e voglia*; la terza quivi : *Dannomi angoscia*. Poscia quando dico : *Pietosa mia canzone,* parlo a questa canzone, disignandole a quali donne se ne vada, e steasi con loro.

Li occhi dolenti per pietà del core
hanno di lagrimar sofferta pena,
sì che per vinti son remasi omai.
Ora, s' i' voglio sfogar lo dolore,
che a poco a poco a la morte mi mena,
convenemi parlar traendo guai.
E perchè me ricorda che io parlai
de la mia donna, mentre che vivia,
donne gentili, volontier con vui,
non voi parlare altrui,
se non a cor gentil che in donna sia;
e dicerò di lei piangendo, pui

Digitized by Google

là : *Ma piteuse Chanson*. La première partie se divise en trois : en la première je dis pourquoi j'entreprends de dire ; en la seconde je dis à qui je veux dire ; en la troisième je dis de quoi je veux dire. La seconde commence là : *Et comme il me souvient* ; la troisième là : *Et je dirai*. Puis quand je dis : *Béatrice s'en est allée*, je parle d'elle, et à ce sujet, je fais deux parties : d'abord je dis l'occasion par quoi elle fut enlevée ; après je dis comment les gens pleurent de son départ ; et cette partie commence là : *Elle s'est départie*. Cette partie se divise en trois : en la première je dis qui ne la pleure pas ; en la seconde je dis qui la pleure ; en la troisième je parle de ma condition. La seconde commence là : *Mais vient une tristesse et une volonté* ; la troisième là : *Ils me donnent angoisse*. Puis quand je dis : *Ma piteuse Chanson*, je parle à cette mienne chanson, lui désignant les dames vers lesquelles elle doit aller pour rester avec elles.

Les yeux dolents par pitié du cœur
ont de pleurer souffert la peine,
si bien que pour vaincus ils restent désormais.
Or, si je veux soulager la douleur,
qui peu à peu à mort me mène,
il convient que je parle en tirant des soupirs.
Et comme il me souvient que je parlai
de ma Dame tandis qu'elle vivait,
dames gentilles, volontiers avec vous,
je ne veux pas parler à autre,
sinon à cœur gentil qui soit en une dame.
Et je dirai d'Elle en pleurant,

Digitized by Google

che si n' è gita in ciel subitamente,
e ha lasciato Amor meco dolente.

Ita n' è Beatrice in l'alto cielo,
nel reame ove li angeli hanno pace,
e sta con loro, e voi, donne, ha lassate :
no la ci tolse qualità di gelo
nè di calore, come l' altre face,
ma solo fue sua gran benignitate ;
chè luce de la sua umilitate
passò li cieli con tanta vertute,
che fe' maravigliar l'etterno sire,
sì che dolce disire
lo giunse di chiamar tanta salute ;
e fella di qua giù a sè venire,
perchè vedea ch' esta vita noiosa
non era degna di sì gentil cosa.

Partisi de la sua bella persona
piena di grazia l' anima gentile,
ed èsi gloriosa in loco degno.
Chi no la piange, quando ne ragiona,
core ha di pietra sì malvagio e vile,
ch' entrar no i puote spirito benegno.
No è di cor villan sì alto ingegno,
che possa imaginar di lei alquanto,
e però no li ven di pianger doglia :
ma ven trestizia e voglia
di sospirare e di morir di pianto,
e d' onne consolar l' anima spoglia
chi vede nel pensero alcuna volta
quale ella fue, e com' ella n' è tolta.

Dannomi angoscia li sospiri forte,
quando 'l pensero ne la mente grave
mi reca quella che m' ha 'l cor diviso :
e spesse fiate pensando a la morte,
venemene un disio tanto soave,

Digitized by Google

puis qu'ainsi est partie au ciel subitement,
et a laissé Amour avec moi dolent.

Béatrice s'en est allée en le haut ciel,
en le royaume où les anges ont paix,
reste avec eux, et vous, dames, a laissées.
Ce ne fut pas force du gel qui nous l'a prise,
ni la chaleur, comme font pour les autres ;
mais ce fut seulement sa grand bénignité :
car la lumière de son humilité
passa les ciels avec telle vertu,
que fit émerveiller l'Eternel Sire,
tellement qu'un doux désir
lui vint d'appeler un tel salut ;
et il la fit d'ici-bas à lui venir,
parce qu'il voyait bien que cette vie d'ennui
n'était pas digne de si gentille chose.

Elle s'est départie de sa belle personne
pleine de grâce l'âme gentille,
et, glorieuse, elle est en un lieu digne.
Qui ne la pleure pas quand il en parle,
a cœur de pierre si mauvais et vil,
qu'entrer n'y peut un Esprit de bonté.
Il n'est, en cœur vilain, si haut talent
qu'il puisse d'elle imaginer quelque chose ;
c'est pourquoi ne lui vient pas deuil à en pleurer.
Mais vient une tristesse et une volonté
de soupirer et de mourir de pleurs,
(et de tout soulas dépouille l'âme),
à qui voit dans le penser parfois
quelle elle fut, et comme elle nous fut prise.

Ils me donnent angoisse, les forts soupirs,
quand le penser dans l'âme lourde
m'amène celle-là qui m'a fendu le cœur :
et bien des fois, songeant à la Mort,
il m'en vient un désir tant suave,

Digitized by Google

che mi tramuta lo color nel viso.
E quando 'l maginar mi ven ben fiso,
giugnemi tanta pena d' ogne parte,
ch' io mi riscuoto per dolor ch' i' sento;
e sì fatto divento,
che da le genti vergogna mi parte.
Poscia piangendo, sol nel mio lamento
chiamo Beatrice, e dico : « Or se' tu morta ? » ;
e mentre ch' io la chiamo, me conforta.

Pianger di doglia e sospirar d' angoscia
mi strugge 'l core ovunque sol mi trovo,
sì che ne 'ncrescerebbe a chi m'audesse :
e quale è stata la mia vita, poscia
che la mia donna andò nel secol novo,
lingua no è che dicer lo sapesse :
e però, donne mie, pur ch' io volesse,
non vi saprei io dir ben quel ch' io sono,
sì mi fa travagliar l' acerba vita;
la quale è sì 'nvilita,
che ogn' om par che mi dica : « Io t'abandono »,
veggendo la mia labbia tramortita.
Ma qual ch' io sia, la mia donna il si vede,
ed io ne spero ancor da lei merzede.

Pietosa mia canzone, or va piangendo;
e ritruova le donne e le donzelle,
a cui le tue sorelle
erano usate di portar letizia;
e tu, che se' figliuola di trestizia,
vatten disconsolata a star con elle.

Digitized by Google

qu'il me change la couleur au visage.
Quand l'image m'en vient bien fixe,
il m'arrive telle peine de toute part,
que je m'agite par la douleur que je sens ;
et deviens ainsi fait
que des gens la honte m'éloigne.
Puis, pleurant, seul, en mon gémissement,
j'appelle Béatrice ; et dis : « Ore es-tu morte ? »
Et tandis que l'appelle, elle me réconforte.

Pleurer de douleur et soupirer d'angoisse
me détruit tant le cœur, où que seul je me trouve,
que peine en serait à qui m'ouïrait :
et quelle fut ma vie, depuis
que ma Dame est allée en le Siècle nouveau,
il n'est langue qui dire le saurait :
et donc, mes dames, pour tant que je voulusse,
ne vous saurais pas bien dire ce que je suis,
tant me fait peiner l'amère vie :
car tant vile elle est devenue,
qu'il semble que tout homme dise : « Je t'abandonne »,
en voyant ma face pâlie.
Mais quel que je sois, ma Dame le voit bien,
et j'en espère encor d'elle merci.

Ma piteuse Chanson, ore pars, en pleurant,
et retrouve les dames et les damoiselles,
à qui tes sœurs
avaient coutume de porter joie ;
et toi, qui es fille de tristesse,
va-t'en, inconsolée, à rester avec elles.

Digitized by Google

XXXII

Poi che detta fue questa canzone, sì venne a me uno, lo quale, secondo li gradi de l'amistade, è amico a me immediatamente dopo lo primo; e questi fue tanto distretto di sanguinitade con questa gloriosa, che nullo più presso l' era. E poi che fue meco a ragionare, mi pregoe ch' io li dovesse dire alcuna cosa per una donna che s' era morta; e simulava sue parole, acciò che paresse che dicesse d' un' altra, la quale morta era certamente: onde io accorgendomi che questi dicea solamente per questa benedetta, sì li dissi di fare ciò che mi domandava lo suo prego. Onde poi pensando a ciò, propuosi di fare uno sonetto, nel quale mi lamentasse alquanto, e di darlo a questo mio amico, acciò che paresse che per lui l' avessi fatto; e dissi allora questo sonetto, che comincia: *Venite a intender li sospiri miei.* Lo quale ha due parti: ne la prima chiamo li fedeli d'Amore che m' intendano; ne la seconda narro de la mia misera condizione. La seconda comincia quivi: *li quai disconsolati.*

Venite a intender li sospiri miei,
oi cor gentili, chè pietà 'l disia,
li quai disconsolati vanno via,
e s' e' non fosser, di dolor morrei;

Digitized by Google

XXXII

Après qu'eut été dite cette chanson, il vint vers moi un homme qui, selon les degrés de l'amitié, m'est ami immédiatement après le premier : et celui-ci fut si lié par la parenté à cette Glorieuse, que nul ne l'était de plus près. Et lorsqu'il fut avec moi à causer, il me pria que je lui dusse dire quelque chose pour une dame qui était morte ; et il déguisait ses paroles, afin que pût sembler que je parlerais d'une autre dame, (laquelle, à la vérité, était morte elle aussi) : et donc m'étant aperçu que celui-ci parlait seulement pour cette Bénie, je répondis que je ferais ce que sa prière me demandait. D'où vint qu'ensuite, y pensant, je résolus de faire un sonnet en lequel je me lamenterais quelque peu, et de le donner à ce mien ami, afin qu'il semblât que pour lui je l'eusse fait. Et je dis alors ce sonnet qui commence : *Venez pour ouïr mes soupirs*. Ce sonnet a deux parties : en la première j'appelle les fidèles d'Amour pour qu'ils m'entendent ; en la seconde je narre ma misérable condition. La seconde commence là : *inconsolés*.

Venez pour ouïr mes soupirs,
ha ! cœurs gentils, car pitié le désire ;
inconsolés ils sortent ;
et si point ils n'étaient, de douleur je mourrais ;

Digitized by Google

però che gli occhi mi sarebber rei,
molte fiate più ch' io non vorria,
lasso ! di pianger sì la donna mia,
che sfogasser lo cor, piangendo lei.
Voi udirete lor chiamar sovente
la mia donna gentil, che si n' è gita
al secol degno de la sua vertute ;
e dispregiar talora questa vita
in persona de l' anima dolente
abandonata de la sua salute.

XXXIII

Poi che detto ei questo sonetto, pensandomi chi questi era a cui lo intendea dare quasi come per lui fatto, vidi che povero mi parea lo servigio e nudo a così distretta persona di questa gloriosa. E però anzi ch' io li dessi questo soprascritto sonetto, sì dissi due stanzie d' una canzone, l'una per costui veracemente, e l'altra per me, avegna che paia l'una e l'altra per una persona detta, a chi non guarda sottilmente ; ma chi sottilmente le mira vede bene che diverse persone parlano, acciò che l' una non chiama sua donna costei, e l' altra sì, come appare manifestamente. Questa canzone e questo soprascritto sonetto li diedi, dicendo io lui che per lui solo fatto l' avea.

Digitized by Google

pour cela que mes yeux me seraient en défaut,
maintes fois, plus que je ne le voudrais,
hélas ! pour pleurer tant ma Dame
qu'ils pûssent soulager mon cœur en la pleurant,
Vous les entendrez appeler souvent
ma Dame gentille, qui s'en est allée
au Siècle digne de sa vertu,
et médire alors de cette vie,
au nom de mon âme dolente,
abandonnée de son salut.

XXXIII

APRÈS que j'eus dit ce sonnet, considérant en moi quel était celui à qui j'entendais le donner, ainsi fait quasi comme par lui-même, je vis que pauvre me paraissait le service rendu, et nu, au regard d'une personne aussi liée à cette Glorieuse. Aussi, avant que je lui donnasse le sonnet ci-dessus écrit, je dis deux stances d'une chanson, ainsi : l'une pour lui véritablement, et l'autre pour moi, encore que l'une et l'autre paraissent dites au nom d'une seule personne, à qui ne regarde pas subtilement; mais qui subtilement les considère voit bien que des personnes différentes parlent : en ce que l'une n'appelle jamais celle dont il parle *sa* Dame, et l'autre oui, comme il appert manifestement. Cette chanson et ce susdit sonnet, je les donnai à mon ami en lui disant que pour lui seul je les avais faits.

Digitized by Google

La canzone comincia : *Quantunque volte,* e ha due parti : ne l' una, cioè ne la prima stanzia, si lamenta questo mio caro e distretto a lei; ne la seconda mi lamento io, cioè ne l' altra stanzia che comincia : *E si raccoglie ne li miei.* E così appare che in questa canzone si lamentano due persone, l' una de le quali si lamenta come frate, l' altra come servo.

Quantunque volte, lasso ! mi rimembra
ch' io non debbo giammai
veder la donna ond' io vo sì dolente,
tanto dolore intorno 'l cor m' asembra
la dolorosa mente,
ch' io dico : « Anima mia, chè non ten vai
chè li tormenti che tu porterai
nel secol, che t' è già tanto noioso,
mi fan pensoso di paura forte ».
Ond' io chiamo la Morte,
come soave e dolce mio riposo ;
e dico : « Vieni a me » con tanto amore,
che sono astioso di chiunque more.
E si raccoglie ne li miei sospiri
un sono di pietate,
che va chiamando Morte tuttavia :
a lei si volser tutti i miei disiri,
quando la donna mia
fu giunta da la sua crudelitate ;
per che 'l piacere de la sua bieltate,
partendo sè da la nostra veduta,
divenne spirital bellezza grande,
che per lo cielo spande
luce d' amor, che li angeli salu-

Digitized by Google

La chanson commence : *Toutes les fois,* et a deux parties : en l'une, à savoir dans la première stance, se lamente ce mien très cher, lié de près à Elle ; en la seconde je me lamente moi-même, à savoir dans l'autre stance qui commence : *Il se rassemble.* Et ainsi appert-il que dans cette chanson se lamentent deux personnes, l'une desquelles se lamente comme frère, l'autre comme serviteur.

Toutes les fois, las ! qu'il me souvient
que je ne dois jamais plus
voir la Dame dont je vais si dolent,
tant de douleur au cœur m'assemble
le penser douloureux,
que je dis : « Mon âme, que ne pars-tu ?
Car les tourments que tu supporteras
dans le siècle qui t'est déjà si plein d'ennui,
me font craintif de forte peur. »
Et donc j'appelle la Mort,
comme mon suave et doux repos ;
et je dis : « Viens à moi » avecque tant d'amour,
que je suis envieux de quiconque se meurt !
Il se rassemble en mes soupirs
un son de pitié
qui va clamant la Mort sans cesse.
A elle se tournèrent tous mes désirs,
quand ma Dame
fut atteinte par sa cruauté :
car le plaisir de sa beauté,
en s'éloignant de notre vue,
devint beauté spirituelle grande,
qui par le ciel répand
lumière d'amour, qui salue les anges,

Digitized by Google

e lo intelletto loro alto, sottile
face maravigliar, sì v' è gentile.

XXXIV

In quello giorno nel quale si compiea l' anno che questa donna era fatta de li cittadini di vita eterna, io mi sedea in parte ne la quale, ricordandomi di lei, disegnava uno angelo sopra certe tavolette; e mentre io lo disegnava, volsi li occhi, e vidi lungo me uomini a li quali si convenia di fare onore. E riguardavano quello che io facea; e secondo che me fu detto poi, elli erano stati già alquanto anzi che io me ne accorgesse. Quando li vidi, mi levai, e salutando loro dissi: « Altri era testè meco, però pensava ». Onde partiti costoro, ritornaimi a la mia opera, cioè del disegnare figure d' angeli: e faccendo ciò, mi venne uno pensero di dire parole, quasi per annovale, e scrivere a costoro li quali erano venuti a me; e dissi allora questo sonetto, lo quale comincia: *Era venuta*; lo quale ha due cominciamenti, e però lo dividerò secondo l' uno e secondo l' altro.

Dico che secondo lo primo questo sonetto ha tre parti: ne la prima dico che questa donna era già ne la mia memoria; ne la seconda dico quello che Amore però mi fa-

Digitized by Google

et fait leur intellect haut et subtil
émerveiller, tant elle y est gentille.

XXXIV

En ce jour, en lequel s'accomplissait l'année où cette Dame avait été faite des citoyens de la vie éternelle, je m'étais assis en un lieu où, me souvenant d'elle, je dessinais un ange sur des tablettes ; et pendant que je le dessinais, je tournai les yeux et je vis, près de moi, des hommes, auxquels il était convenable de faire honneur. Et ils regardaient ce que je faisais, et d'après ce que l'on me dit ensuite, ils avaient été là déjà quelque temps, avant que je m'en aperçusse. Quand je les vis, je me levai, et les saluant leur dis : « Une autre personne était tout à l'heure avec moi, et c'est pourquoi je pensais. » — D'où advint que, ceux-ci étant partis, je retournai à mon travail, c'est à dire à dessiner des figures d'anges, et, ce faisant, il me vint un penser de dire des paroles comme pour anniversaire, et d'écrire à ceux-là qui étaient venus près de moi ; et je dis alors ce sonnet qui commence : *Elle était venue*, lequel a deux commencements ; c'est pourquoi je le diviserai selon l'un et selon l'autre.

Je dis que selon le premier, ce sonnet a trois parties : en la première je dis que cette Dame était déjà dans ma mémoire ; en la seconde je dis ce qu'Amour pour cela me

Digitized by Google

cea ; ne la terza dico de gli effetti d'Amore. La seconda comincia quivi : *Amor che* ; la terza quivi : *Piangendo uscivan for*. Questa parte si divide in due : ne l' una dico che tutti li miei sospiri uscivano parlando ; ne la seconda dico che alquanti diceano certe parole diverse da gli altri. La seconda comincia quivi : *Ma quei*. Per questo medesimo modo si divide secondo l' altro cominciamento, salvo che ne la prima parte dico quando questa donna era così venuta ne la mia memoria, e ciò non dico ne l' altro.

PRIMO COMINCIAMENTO

Era venuta ne la mente mia
la gentil donna, che per suo valore
fu posta da l' altissimo signore
nel ciel de l' umiltate, ov' è Maria.

SECONDO COMINCIAMENTO

Era venuta ne la mente mia
quella donna gentil cui piange Amore,
entro 'n quel punto che lo suo valore
vi trasse a riguardar quel ch' eo facia.

Amor, che ne la mente la sentia,
s' era svegliato nel destrutto core,
e diceva a' sospiri : « Andate fore » ;
per che ciascun dolente si partia.
Piangendo uscivan for de lo mio petto
con una voce che sovente mena
le lagrime dogliose a li occhi tristi.
Ma quei che n' uscian for con maggior pena,
venian dicendo : « Oi nobile intelletto,
oggi fa l' anno che nel ciel salisti ».

Digitized by Google

faisait; en la troisième je parle des effets d'Amour. La seconde commence là : *Amour qui*; la troisième là : *Ils sortaient pleurant*. Cette partie se divise en deux : dans l'une je dis que tous mes soupirs sortaient en parlant; dans l'autre je dis comme quelques-uns disaient certaines paroles différentes des autres. La seconde commence là : *Mais ceux*. — Il se divise en la même façon selon le second commencement, sauf que dans la première partie je dis à quel moment cette Dame était ainsi venue dans ma mémoire, et je ne le dis pas dans l'autre.

PREMIER COMMENCEMENT

Elle était venue en ma pensée
la gentille Dame qui pour sa vertu
fut placée par le très-haut Seigneur
dans le ciel de l'humilité où est Marie.

SECOND COMMENCEMENT

Elle était venue en ma pensée
cette Dame gentille que pleure Amour,
en ce point même où sa vertu
vous mena regarder cela que je faisais.

Amour qui dans ma pensée la sentait,
s'était éveillé dans le cœur détruit,
et disait aux soupirs : « Allez dehors »;
par quoi chacun dolent se départait.

Ils sortaient pleurant hors de ma poitrine
avec une voix qui souvent amène
les larmes de deuil aux yeux tristes.

Mais ceux qui en sortaient hors avec plus grand peine,
venaient disant : « Ha! noble esprit,
aujourd'hui finit l'an qu'en le ciel tu montas! »

Digitized by Google

XXXV

Poi per alquanto tempo, con ciò fosse cosa che io fosse in parte ne la quale mi ricordava del passato tempo, molto stava pensoso, e con dolorosi pensamenti, tanto che mi faceano parere de fore una vista di terribile sbigottimento. Onde io, accorgendomi del mio travagliare, levai li occhi per vedere se altri mi vedesse. Allora vidi una gentile donna giovane e bella molto, la quale da una finestra mi riguardava sì pietosamente, quanto a la vista, che tutta la pietà parea in lei accolta. Onde, con ciò sia cosa che quando li miseri veggiono di loro compassione altrui, più tosto si muovono a lagrimare, quasi come di se stessi avendo pietade, io sentì allora cominciare li miei occhi a volere piangere ; e però, temendo di non mostrare la mia vile vita, mi partio dinanzi da li occhi di questa gentile ; e dicea poi fra me medesimo : « E' non puote essere che con quella pietosa donna non sia nobilissimo amore ». E però propuosi di dire uno sonetto, ne lo quale io parlasse a lei, e conchiudesse in esso tutto ciò che narrato è in questa ragione. E però che per questa ragione è assai manifesto, sì nollo dividerò. Lo sonetto comincia : *Videro li occhi miei*.

Digitized by Google

XXXV

Ensuite, après quelque temps, comme il arriva que je me trouvais en un lieu en lequel je me ressouvenais du temps passé, très fort je demeurais pensif et avec si douloureux pensers qu'ils me faisaient montrer au dehors une figure de terrible confusion. D'où vint que, m'apercevant du trouble où j'étais, je levai les yeux, pour voir si quelque autre me voyait. Alors je vis une gentille dame, jeune et très belle, laquelle, d'une fenêtre, me regardait avec tant de pitié en son aspect que toute la pitié paraissait en elle recueillie. Aussi, parce que les malheureux, quand ils voient quelqu'un avoir d'eux compassion, plus tôt se mettent à pleurer, comme si d'eux-mêmes ils avaient pitié, je sentis alors commencer mes yeux à vouloir pleurer. C'est pourquoi, ayant peur de faire connaître ma lâche vie, je m'éloignai des yeux de cette gentille. Et je disais ensuite en moi-même : « Il ne peut être, qu'avec cette pitoyable dame, ne soit très noble Amour. » — Et donc je résolus de dire un sonnet en lequel je parlerais à elle, et je renfermerais tout ce qui est narré en cet argument. Et comme, par cet argument, il est très clair, je ne le diviserai pas. Le sonnet commence : *Mes yeux ont vu.*

Digitized by Google

Videro li occhi miei quanta pietate
era apparita in la vostra figura,
quando guardaste li atti e la statura
ch'io faccio per dolor molte fiate.

Allor m' accorsi che voi pensavate
la qualità de la mia vita oscura,
sì che mi giunse ne lo cor paura
di dimostrar con li occhi mia viltate.

E tolsimi dinanzi a voi, sentendo
che si movean le lagrime dal core,
ch' era sommosso da la vostra vista.

Io dicea poscia ne l' anima trista :
« Ben è con quella donna quello Amore
lo qual mi face andar così piangendo ».

XXXVI

AVENNE poi che là ovunque questa donna mi vedea, sì si facea d'una vista pietosa e d'un colore palido quasi come d'amore ; onde molte fiate mi ricordava de la mia nobilissima donna, che di simile colore si mostrava tuttavia. E certo molte volte non potendo lagrimare nè disfogare la mia trestizia, io andava per vedere questa pietosa donna, la quale parea che tirasse le lagrime fuori de li miei occhi per la sua vista. E però mi venne volontade di dire anche parole, parlando a lei, e dissi questo sonetto, lo quale comincia : *Color d' amore* ; ed è piano sanza dividerlo, per la sua precedente ragione.

Digitized by Google

Mes yeux ont vu quelle pitié
était apparue en votre figure,
lorsque vous regardâtes le geste et l'attitude
que je fais par douleur maintes fois.
Alors je m'aperçus que vous considériez
la qualité de ma vie sombre ;
tellement qu'il me vint dans le cœur une peur
de montrer par mes yeux ma lâcheté.
Et m'éloignai de devant vous, sentant
que les larmes se levaient dans mon cœur,
que votre vue avait touché.
Je disais ensuite en l'âme triste :
« Il est bien avec cette dame, cet Amour
lequel me fait aller ainsi pleurant. »

XXXVI

Il advint ensuite que partout où cette dame me voyait, elle se faisait d'un aspect pitoyable et d'une couleur pâle, comme d'amour. Aussi maintes fois elle me faisait penser à ma très noble Dame, qui de semblable couleur se montrait sans cesse. Et certes, maintes fois, ne pouvant pleurer ni dissiper ma tristesse, j'allais pour voir cette dame pitoyable, qui semblait tirer les larmes de mes yeux par son aspect. Et donc il me vint volonté de dire encore des paroles, en parlant à elle ; et je dis ce sonnet qui commence : *Couleur d'amour,* et, il est facile à entendre, sans que l'on le divise, par l'argument qui précède.

Digitized by Google

Color d' amore e di pietà sembianti
non preser mai così mirabilmente
viso di donna, per veder sovente
occhi gentili o dolorosi pianti,
come lo vostro, qualora davanti
vedetevi la mia labbia dolente;
sì che per voi mi ven cosa a la mente,
ch' io temo forte no lo cor si schianti.
Eo non posso tener li occhi distrutti
che non reguardin voi spesse fiate,
per desiderio di pianger ch' elli hanno:
e voi crescete sì lor volontate,
che de la voglia si consuman tutti;
ma lagrimar dinanzi a voi non sanno.

XXXVII

Io venni a tanto per la vista di questa donna, che li miei occhi si cominciaro a dilettare troppo di vederla; onde molte volte me ne crucciava nel mio cuore ed aveamene per vile assai. Onde più volte bestemmiava la vanitade de li occhi miei, e dicea loro nel mio pensero: « Or voi solavate fare piangere chi vedea la vostra dolorosa condizione, ed ora pare che vogliate dimenticarlo per questa donna che vi mira; che non mira voi, se non in quanto le pesa de la gloriosa donna di cui piangere solete; ma quanto potete fate, chè io la vi pur rimembrerò molto spesso, maladetti occhi, chè

Digitized by Google

Couleur d'amour et semblants de pitié
ne parurent jamais si merveilleusement
en visage de dame, (pour avoir vu souvent
gentils yeux ou bien douloureuses plaintes),
comme en le vôtre, alors que devant vous
vous voyez ma face dolente ;
si bien que de par vous me vient chose en pensée,
dont je crains fort que mon cœur ne se fende.
Je ne peux pas tenir mes yeux détruits,
qu'ils ne vous regardent maintes fois,
pour le désir qu'ils ont de pleurer ;
et vous avez tant accru leur volonté,
que de vouloir ils se consument tout ;
mais larmoyer devant vous ils ne savent.

XXXVII

J'ARRIVAI à ce point, par la vue de cette dame, que mes yeux commencèrent à se (trop) délecter de la voir ; d'où, maintes fois, je m'en tourmentais en mon cœur et me tenais pour très lâche ; et bien des fois je maudissais la vanité de mes yeux, et je leur disais dans ma pensée : « Ore vous aviez coutume de faire pleurer qui voyait votre douloureuse condition, et maintenant il semble que vous vouliez oublier cela, pour cette dame qui vous regarde, — qui vous regarde seulement en tant qu'elle a souci de la glorieuse Dame, pour qui vous avez coutume de pleurer. Mais pour autant que vous pouvez faire, faites ; car je vous la rappellerai bien

Digitized by Google

mai, se non dopo la morte, non dovrebbero le vostre lagrime avere restate ». E quando così avea detto fra me medesimo a li miei occhi, e li sospiri m' assalivano grandissimi ed angosciosi. E acciò che questa battaglia, che io avea meco, non rimanesse saputa pur dal misero che la sentia, propuosi di fare un sonetto, e di comprendere in ello questa orribile condizione. E dissi questo sonetto, lo quale comincia : *L'amaro lagrimar*. Ed hae due parti : ne la prima parlo a li occhi miei sì come parlava lo mio cuore in me medesimo ; ne la seconda rimuovo alcuna dubitazione, manifestando chi è che così parla ; e comincia questa parte quivi : *Così dice*. Potrebbe bene ancora ricevere più divisioni, ma sariano indarno, però che è manifesto per la precedente ragione.

« L'amaro lagrimar che voi faceste,
oi occhi miei, così lunga stagione,
faceva lagrimar l'altre persone
de la pietate, come voi vedeste.

Ora mi par che voi l' obliereste,
s' io fosse dal mio lato sì fellone,
ch' i' non ven disturbasse ogne cagione,
membrandovi colei, cui voi piangeste.

La vostra vanità mi fa pensare,
e spaventami sì, ch' io temo forte
del viso d'una donna che vi mira.

Voi non dovreste mai, se non per morte,
la vostra donna, ch'è morta, obliare ».
Così dice 'l meo core, e poi sospira.

Digitized by Google

souvent, maudits yeux ! car jamais, sinon après la mort, vos larmes n'auraient dû s'arrêter. » — Et quand en moi-même j'avais ainsi parlé à mes yeux, les soupirs m'assaillaient très grands et angoisseux. Et, afin que cette bataille que j'avais avec moi-même ne restât pas connue seulement du malheureux qui la ressentait, je me résolus de faire un sonnet et de comprendre en lui cette horrible condition ; et je dis ce sonnet, lequel commence : *L'amer pleurer*. Et il a deux parties : en la première, je parle à mes yeux, comme parlait mon cœur en moi-même ; en la seconde, j'écarte un certain doute, faisant connaître qui est celui qui ainsi parle ; et cette partie commence là : *Ainsi dit*. Il pourrait bien encore recevoir plus de divisions, mais elles seraient vaines, car il est clair, par l'argument qui précède.

« L'amer pleurer que vous fîtes,
ha ! mes yeux, un temps si long,
faisait émerveiller les gens
par la pitié, ainsi que vous le vîtes.
Ore me semble que vous l'oublieriez,
si j'étais pour ma part tant felon,
que ne vous en ôtasse toute cause,
en vous remembrant celle que vous pleurâtes.
Votre vanité me donne à penser,
et tant m'épouvante, que je crains fort
le visage d'une dame qui vous contemple.
Jamais ne devriez, sinon par mort,
votre Dame, qui est morte, oublier ».
Ainsi dit mon cœur, puis soupire.

Digitized by Google

XXXVIII

RECÒMI la vista di questa donna in sì nuova condizione, che molte volte ne pensava sì come di persona che troppo mi piacesse; e pensava di lei così: « Questa è una donna gentile, bella, giovane e savia, e apparita forse per volontade d'Amore, acciò che la mia vita si riposi ». E molte volte pensava più amorosamente, tanto che lo cuore consentiva in lui, cioè nel suo ragionare. E quando io avea consentito ciò, e io mi ripensava sì come da la ragione mosso, e dicea fra me medesimo: « Deo, che pensero è questo, che in così vile modo vuole consolare me e non mi lascia quasi altro pensare? ». Poi si rilevava un altro pensero, e dicea a me: « Or tu se' stato in tanta tribulazione, perchè non vuoli tu ritrarre te da tanta amaritudine? Tu vedi che questo è uno spiramento d'Amore, che ne reca li disiri d'amore dinanzi, ed è mosso da così gentil parte, com'è quella de li occhi de la donna che tanto pietosa ci s'hae mostrata ». Onde io avendo così più volte combattuto in me medesimo, ancora ne volli dire alquante parole; e però che la battaglia de' pensieri vinceano coloro che per lei parlavano, mi parve che si convenisse di parlare a

Digitized by Google

XXXVIII

La vue de cette dame m'amena en si étrange condition, que maintes fois je pensais à elle comme à personne qui trop me plaisait ; et je pensais à elle ainsi : « Celle-ci est une dame gentille, belle, jeune et sage, et apparue peut-être par volonté d'Amour, afin que ma vie se repose. » — Et bien des fois je pensais plus amoureusement, si bien que mon cœur consentait en ce penser, c'est-à-dire en son discours. Et quand j'y avais presque consenti, je me prenais à repenser, comme poussé par la raison, et je disais en moi-même : « Hélas! quel penser est celui-ci, qui en si lâche façon me veut consoler et ne me laisse quasi pas autre chose penser ! » — Puis s'élevait un autre penser, et il me disait : « Maintenant que tu as été en telle tribulation, pourquoi ne te veux-tu pas retirer de telle amertume ? Tu vois que ceci est un souffle d'Amour, qui amène devant nous les désirs d'Amour, et il part d'aussi gentil lieu comme est celui des yeux de cette dame, qui si pitoyable à nous s'est montrée. » — D'où vint qu'ayant ainsi plusieurs fois combattu en moi-même, j'en voulus dire encore quelques paroles ; et comme, dans la bataille des pensers, étaient vainqueurs ceux qui pour elle parlaient, il me sembla qu'il convenait de parler à elle ; et je dis

Digitized by Google

lei; e dissi questo sonetto, lo quale comincia: *Gentil pensero*; e dico « gentile » in quanto ragionava di gentile donna, chè per altro era vilissimo.

In questo sonetto fo due parti di me, secondo che li miei pensieri erano divisi. L'una parte chiamo cuore, cioè l'appetito; l'altra chiamo anima, cioè la ragione; e dico come l' uno dice con l'altro. E che degno sia di chiamare l'appetito cuore, e la ragione anima, assai è manifesto a coloro a cui mi piace che ciò sia aperto. Vero è che nel precedente sonetto io fo la parte del cuore contra quella de li occhi, e ciò pare contrario di quello che io dico nel presente; e però dico, che ivi lo cuore anche intendo per lo appetito, però che maggiore desiderio era lo mio ancora di ricordarmi de la gentilissima donna mia, che di vedere costei, avegna che alcuno appetito n' avessi già, ma leggero parea: onde appare che l' uno detto non è contrario a l' altro.

Questo sonetto ha tre parti: ne la prima comincio a dire a questa donna come lo mio desiderio si volge tutto verso lei; ne la seconda dico come l' anima, cioè la ragione, dice al cuore, cioè a lo appetito; ne la terza dico come le risponde. La seconda parte comincia quivi: *L'anima dice*; la terza quivi: *Ei le risponde.*

Gentil pensero, che parla di vui,
sen vene a dimorar meco sovente,

Digitized by Google

ce sonnet, lequel commence : *Un gentil penser*. Et je dis *gentil* pour autant qu'il parlait d'une gentille dame : car autrement il était très lâche.

Je fais dans ce sonnet deux parts de moi-même, selon que mes pensers étaient divisés en deux. L'une des parties, c'est-à-dire l'appétit, je l'appelle *cœur* ; l'autre, c'est-à-dire la raison, je l'appelle *âme,* et je dis comment l'un parle à l'autre. Et qu'il soit juste d'appeler l'appétit cœur, et la raison âme, est bien manifeste à ceux de qui il me plaît que cela soit entendu. Il est vrai que, dans le précédent sonnet, je tiens le parti du cœur contre celui des yeux, et cela paraît contraire à ce que je dis à présent ; et c'est pourquoi je dis que là aussi j'ai entendu le cœur pour l'appétit ; et en effet mon désir était plus grand encore de me rappeler ma très gentille Dame, que de voir cette autre, encore que j'en eusse déjà quelque appétit, mais il paraissait léger : d'où il appert que l'un des propos n'est pas contraire à l'autre.

Ce sonnet a trois parties : en la première je commence à dire à cette dame comment mon désir se tourne tout vers elle ; en la seconde je dis comment l'âme, c'est-à-dire la raison, parle au cœur, c'est-à-dire à l'appétit ; en la troisième, je dis comme il lui répond. La seconde partie commence là : *L'âme dit* ; la troisième là : *Il lui répond.*

Un gentil penser, qui parle de vous,
s'en vient demeurer avec moi bien souvent,

Digitized by Google

e ragiona d' amor sì dolcemente,
che face consentir lo core in lui.
L'anima dice al cor: « Chi è costui,
che vene a consolar la nostra mente,
ed è la sua vertù tanto possente,
ch' altro penser non lascia star con nui? »
Ei le risponde: « Oi anima pensosa,
questi è un spiritel novo d' amore,
che reca innanzi me li suoi desiri:
e la sua vita, e tutto 'l suo valore,
mosse de li occhi di quella pietosa
che si turbava de' nostri martìri ».

XXXIX

CONTRA questo aversario de la ragione si levoe un die, quasi ne l' ora de la nona, una forte imaginazione in me, che mi parve vedere questa gloriosa Beatrice con quelle vestimenta sanguigne co le quali apparve prima a li occhi miei, e pareami giovane in simile etade in quale io prima la vidi. Allora cominciai a pensare di lei; e ricordandomi di lei secondo l' ordine del tempo passato, lo mio cuore cominciò dolorosamente a pentere de lo desiderio a cui sì vilmente s'avea lasciato possedere alquanti die contra la costanzia de la ragione: e discacciato questo cotale malvagio desiderio, sì si rivolsero tutti li miei pensamenti a la loro

Digitized by Google

et il discourt d'Amour si doucement,
qu'il fait consentir le cœur en lui.
L'âme dit au cœur : « Qui est celui-ci,
qui vient pour nous consoler ;
et sa vertu est-elle si puissante,
qu'il ne laisse avec nous rester autre penser ? »
Il lui répond: « Hélas ! âme pensive,
ceci est un nouveau petit Esprit d'Amour,
qui devant moi amène ses désirs ;
et sa vie, et tout son pouvoir,
il les a pris des yeux de cette dame pitoyable
qui se troublait de nos martyres. »

XXXIX

Contre cet adversaire de la raison se leva un jour, quasi sur l'heure de none, une forte imagination en moi, telle qu'il me sembla voir cette glorieuse Béatrice, avec ces vêtements rouges, avec lesquels d'abord elle apparut à mes yeux ; et elle me semblait jeune, en âge semblable à celui où d'abord je la vis. Alors je commençai à penser à elle ; et me souvenant d'elle, selon l'ordre du temps passé, mon cœur commença douloureusement à se repentir du désir par lequel si lâchement il s'était laissé posséder quelques jours, contrairement à la constance de la raison : et chassé que fut ce tel mauvais désir, tous mes pensers se

Digitized by Google

gentilissima Beatrice. E dico che d' allora innanzi cominciai a pensare di lei sì con tutto lo vergognoso cuore, che li sospiri manifestavano ciò molte volte; però che tutti quasi diceano nel loro uscire quello che nel cuore si ragionava, cioè lo nome di quella gentilissima, e come si partio da noi. E molte volte avenia che tanto dolore avea in sè alcuno pensero, ch' io dimenticava lui, e là dov' io era. Per questo raccendimento de' sospiri si raccese lo sollenato lagrimare in guisa che li miei occhi pareano due cose che disiderassero pur di piangere; e spesso avenia che per lo lungo continuare del pianto, dintorno loro si facea uno colore purpureo, lo quale suole apparire per alcuno martirio che altri riceva. Onde appare che de la loro vanitade fuoro degnamente guiderdonati; sì che d' allora innanzi non potero mirare persona che li guardasse sì, che loro potesse retrarre a simile intendimento. Onde io volendo che cotale desiderio malvagio e vana tentazione paresse distrutto, sì che alcuno dubbio non potessero inducere le rimate parole ch' io avea dette dinanzi, propuosi di fare uno sonetto, ne lo quale io comprendesse la sentenzia di questa ragione. E dissi allora: *Lasso! per forza di molti sospiri*; e dissi « lasso » in quanto mi vergognava di ciò, che li miei occhi aveano così vaneggiato.

Questo sonetto non divido, però che assai lo manifesta la sua ragione.

Digitized by Google

retournèrent à leur très gentille Béatrice. Et je dis que dorénavant je commençai à penser à elle tellement, avec tout mon cœur plein de honte, que les soupirs le manifestaient maintes fois ; car presque tous répétaient, en sortant, ce qui se disait dans le cœur, à savoir le nom de cette Très Gentille, et comme elle se partit de nous. Et maintes fois il arrivait que tant de douleur avait en soi certain penser, que je l'oubliais, lui et le lieu où j'étais. Par cette reprise de soupirs se rallumèrent les larmes qui avaient été apaisées, en telle façon que mes yeux paraissaient deux choses qui désiraient seulement pleurer; et souvent il arrivait que par la longue continuation des larmes, se faisait autour d'eux une couleur pourpre, comme il en paraît d'habitude pour quelque martyre que l'on reçoit. D'où il appert qu'ils furent de leur vanité dignement récompensés, si bien que dorénavant ils ne purent contempler aucune personne, qui les regardât de façon à les pouvoir induire en semblable dessein. Aussi moi, voulant qu'un tel désir mauvais et vaine tentative parussent détruits, tellement qu'aucun doute ne pût être amené par les paroles rimées que j'avais dites auparavant, je me proposai de faire un sonnet en lequel j'enclorais le sens de ce discours. Et je dis alors : *Hélas ! par la force de nombreux soupirs* ; — et je dis : *Hélas !* pour autant que j'avais honte de ce que mes yeux avaient ainsi fait œuvre de vanité. Je ne divise pas ce sonnet parce que son argument est assez clair.

Digitized by Google

Lasso! per forza di molti sospiri,
che nascon de' penser che son nel core,
li occhi son vinti, e non hanno valore
di riguardar persona che li miri.

E fatti son, che paion due disiri
di lagrimare e di mostrar dolore,
e spesse volte piangon sì, ch' Amore
li 'ncerchia di corona di martìri.

Questi penseri, e li sospir che eo gitto,
diventan ne lo cor sì angosciosi,
ch' Amor vi tramortisce, sì lien dole;

però ch' elli hanno in lor li dolorosi
quel dolce nome di madonna scritto,
e de la morte sua molte parole.

XL

Dopo questa tribulazione avenne, in quello tempo che molta gente va per vedere quella imagine benedetta la quale Jesu Cristo lasciò a noi per esemplo de la sua bellissima figura, la quale vede la mia donna gloriosamente, che alquanti peregrini passavano per una via, la quale è quasi mezzo de la cittade ove nacque e vivette e morio la gentilissima donna. Li quali peregrini andavano, secondo che mi parve, molto pensosi; ond' io pensando a loro, dissi fra me medesimo: « Questi peregrini mi paiono di lontana parte, e non credo che anche udissero parlare di questa donna, e non

Digitized by Google

Hélas ! par la force de nombreux soupirs
qui naissent des pensers qui sont dedans le cœur,
les yeux sont vaincus et n'ont pas pouvoir
de regarder personne qui les contemple.
Et ils sont ainsi faits qu'ils semblent deux désirs
de larmoyer et de montrer douleur ;
et, maintes fois, tant ils pleurent, qu'Amour
les ceint de la couronne des martyrs.
Ces pensers et les soupirs que je jette
deviennent dans le cœur si angoisseux,
qu'Amour s'y meurt, tant il en a douleur ;
parce qu'ils ont en eux, les douloureux,
ce doux nom écrit de Madame,
et sur sa mort maintes paroles.

XL

Après cette tribulation, (en ce temps où beaucoup de gens s'en vont pour voir l'image bénie que Jésus-Christ nous laissa en mémoire de sa très belle figure, que voit ma Dame glorieusement) —, il advint que quelques pèlerins passaient par une rue qui est à peu près au milieu de la ville où naquit, vécut et mourut la très gentille Dame. Ces pèlerins allaient, selon qu'il me parut, fort pensifs ; or moi, songeant à eux, je dis en moi-même : « Ces pèlerins me semblent de lointains parages, et je ne crois pas qu'ils aient même entendu parler de cette Dame, et ils n'en savent rien ; mais leurs

Digitized by Google

ne sanno neente; anzi li loro penseri sono d'altre cose che di queste qui, chè forse pensano de li loro amici lontani, li quali noi non conoscemo ». Poi dicea fra me medesimo: « Io so che s'elli fossero di propinquo paese, in alcuna vista parrebbero turbati, passando per lo mezzo de la dolorosa cittade ». Poi dicea fra me medesimo: « Se io li potesse tenere alquanto, io li pur farei piangere anzi ch' elli uscissero di questa cittade, però che io direi parole le quali farebbero piangere chiunque le intendesse ». Onde, passati costoro da la mia veduta, propuosi di fare uno sonetto, ne lo quale io manifestasse ciò che io avea detto fra me medesimo; e acciò che più paresse pietoso, propuosi di dire come se io avesse parlato a loro; e dissi questo sonetto, lo quale comincia: *Deh peregrini che pensosi andate.* E dissi « peregrini » secondo la larga significazione del vocabulo; chè peregrini si possono intendere in due modi, in uno largo e in uno stretto: in largo, in quanto è peregrino chiunque è fuori de la sua patria; in modo stretto non s' intende peregrino, se non chi va verso la casa di sa' Jacopo o riede. E però è da sapere che in tre modi si chiamano propriamente le genti che vanno al servigio de l'Altissimo: chiamansi palmieri in quanto vanno oltremare, là onde molte volte recano la palma; chiamansi peregrini in quanto vanno a la casa di Galizia, però che la sepultura di sa' Jacopo fue più lontana de la sua patria che d' alcuno altro apostolo; chiamansi romei in quanto

Digitized by Google

pensées sont d'autres choses que de celles d'ici ; car peut-être ils pensent à leurs amis lointains, que, nous, nous ne connaissons pas. » — Puis je disais en moi-même : « Je sais que s'ils étaient de pays voisin, ils paraîtraient troublés en quelque chose en leur aspect, passant par le milieu de la douloureuse ville. » — Puis je disais en moi-même : « Si je pouvais les retenir un peu, je les ferais aussi pleurer, avant qu'ils sortissent de cette ville, parce que je dirais des paroles qui feraient pleurer quiconque les entendrait. » — D'où vint que, ceux-ci étant passés hors de ma vue, je résolus de faire un sonnet, en lequel je ferais connaître ce que j'avais dit en moi-même ; et afin qu'il parût plus piteux, je résolus de dire en la même façon que si j'avais parlé à eux ; et je dis ce sonnet qui commence : *Ah ! pèlerins, qui allez pensant*. Et j'ai dit *pèlerins* selon la large signification du mot : car *pèlerins* se peuvent entendre en deux sens, en un large et en un étroit : en sens large, en tant qu'est pèlerin quiconque est hors de sa patrie. En sens étroit, on n'entend par pèlerin *(peregrino)* que qui va vers la maison de saint Jacques, ou en revient. Et donc il faut savoir qu'en trois façons se nomment proprement les gens qui vont au service du Très-Haut : ils se nomment *palmieri* en tant qu'ils vont outremer, d'où maintes fois ils rapportent la palme ; ils se nomment *peregrini*, en tant qu'ils vont à la maison de Galice, parce que la sépulture de saint Jacques fut plus lointaine de sa patrie,

Digitized by Google

vanno a Roma, là ove questi cu' io chiamo peregrini andavano.

Questo sonetto non divido, però che assai lo manifesta la sua ragione.

Deh peregrini che pensosi andate,
forse di cosa che non v' è presente,
venite voi da sì lontana gente,
com' a la vista voi ne dimostrate,
che non piangete, quando voi passate
per lo suo mezzo la città dolente,
come quelle persone che neente
par che 'ntendesser la sua gravitate?
Se voi restaste per volerlo audire,
certo lo cor de' sospiri mi dice
che lagrimando n' uscireste pui.
Ell' ha perduta la sua Beatrice;
e le parole ch' om di lei po dire,
hanno vertù di far piangere altrui.

XLI

Poi mandaro due donne gentili a me pregando che io mandasse loro di queste mie parole rimate; onde io, pensando la loro nobilitade, propuosi di mandare loro e di fare una cosa nuova, la quale io mandasse a loro con esse, acciò che più onorevolemente adempiesse li loro prieghi. E dissi allora uno sonetto, lo quale narra

Digitized by Google

que celle d'aucun autre apôtre ; ils s'appellent *romei*, en tant qu'ils vont à Rome, là où allaient ceux que j'appelle *peregrini*.

Ce sonnet, je ne le divise pas, parce que son argument le rend assez clair.

Ah ! pèlerins, qui allez pensant
peut-être à chose qui pour vous est absente,
venez-vous d'aussi lointain pays
comme à l'aspect vous nous le faites voir,
vous qui ne pleurez pas, alors que vous passez
par le milieu de la cité dolente,
comme des hommes qui en rien
ne sembleraient entendre son malheur ?
Si vous vous arrêtiez, pour vouloir écouter,
certes le cœur des soupirs me dit
que larmoyant lors vous en sortiriez.
Elle a perdu sa Béatrice ;
et les paroles que d'elle l'on peut dire
ont la vertu de faire pleurer les gens.

XLI

Puis deux gentilles dames envoyèrent vers moi, me priant que je leur envoyasse de ces miennes paroles rimées ; moi donc, considérant leur noblesse, je résolus de leur en envoyer, et de faire une chose nouvelle que je leur enverrais avec celles-ci, afin d'accomplir plus honorablement leurs prières. Et je dis alors un

Digitized by Google

del mio stato, e mandàlo a loro co lo precedente sonetto acompagnato, e con un altro che comincia : *Venite a intender*.

Lo sonetto lo quale io feci allora, comincia : *Oltre la spera* ; lo quale ha in sè cinque parti. Ne la prima dico là ove va lo mio primo pensero, nominandolo per lo nome d' alcuno suo effetto. Ne la seconda dico per che va là suso, cioè chi lo fa così andare. Ne la terza dico quello che vide, cioè una donna onorata là suso : e chiamolo allora « spirito peregrino », acciò che spiritualmente va là suso, e sì come peregrino, lo quale è fuori de la sua patria, vi stae. Ne la quarta dico come elli la vede tale, cioè in tale qualitade, che io no lo posso intendere, cioè a dire che lo mio pensero sale ne la qualitade di costei in grado che lo mio intelletto no lo puote comprendere ; con ciò sia cosa che lo nostro intelletto s'abbia a quelle benedette anime, sì come l' occhio debole a lo sole : e ciò dice lo Filosofo nel secondo de la *Metafisica* [1]. Ne la quinta dico che, avegna che io non possa intendere là ove lo pensero mi trae, cioè a la sua mirabile qualitade, almeno intendo questo, cioè che tutto è lo cotale pensare de la mia donna, però ch' io sento lo suo nome spesso nel mio pensero : e nel fine di questa quinta parte dico « donne mie care », a dare ad intendere che sono donne coloro a cui io parlo. La seconda parte comincia quivi :

1. ARISTOTE, *Métaphysique*, II, 1.

Digitized by Google

sonnet, qui narre mon état, et je le leur envoyai accompagné du précédent sonnet, et avec un autre qui commence : *Venez entendre.*

Le sonnet que je fis alors commence : *Outre la sphère*; lequel a en lui cinq parties. En la première je dis où va mon premier penser, le nommant par le nom d'un de ses effets. En la seconde je dis pourquoi il va là-haut, à savoir qui le fait ainsi aller. En la troisième je dis ce qu'il voit, à savoir une Dame honorée là-haut : et je l'appelle alors *esprit pèlerin*, parce que spirituellement il va là-haut, et, comme un pèlerin, lequel est hors de sa patrie, y reste. En la quatrième je dis comment il voit telle, c'est-à-dire en telle qualité que je ne la puis comprendre : c'est-à-dire que ma pensée monte, dans la qualité de celle-ci, à un degré tel que mon intellect ne le peut comprendre ; attendu que notre intellect est à ces bienheureuses âmes, comme notre œil débile au soleil, et c'est ce que dit le Philosophe au second livre de la *Métaphysique*. En la cinquième je dis que, (encore que je ne puisse comprendre là où le penser m'entraîne, à savoir à son admirable qualité), j'entends au moins ceci : à savoir que ce que je pense est de ma Dame, parce que j'ouis son nom souvent en mon penser. Et en la fin de cette cinquième partie je dis : *mes dames chères*, pour donner à entendre que ce sont des dames à qui je parle. La seconde partie commence là : *une intelligence nouvelle*; la troisième là : *Quand il est arrivé*; la quatrième là :

Digitized by Google

intelligenza nova; la terza quivi: *Quand' elli è giunto*; la quarta quivi: *Vedela tal*; la quinta quivi: *So io che parla*. Potrebbesi più sottilmente ancora dividere, e più sottilmente fare intendere; ma puotesi passare con questa divisa, e però non m'intrametto di più dividerlo.

Oltre la spera che più larga gira
passa 'l sospiro ch' esce del mio core:
intelligenza nova, che l' Amore
piangendo mette in lui, pur su lo tira.
Quand' elli è giunto là dove disira,
vede una donna, che riceve onore,
e luce sì, che per lo suo splendore
lo peregrino spirito la mira.
Vedela tal, che quando 'l mi ridice,
io no lo intendo, sì parla sottile
al cor dolente, che lo fa parlare.
So io che parla di quella gentile,
però che spesso ricorda Beatrice,
sì ch' io lo 'ntendo ben, donne mie care.

XLII

APPRESSO questo sonetto apparve a me una mirabile visione, ne la quale io vidi cose che mi fecero proporre di non dire più di questa benedetta, infino a tanto che io potesse più degnamente trattare di lei. E di venire a ciò io studio quanto posso, sì com' ella sae vera-

Digitized by Google

Il la voit telle; la cinquième là : *Je sais moi qu'il parle.* Il se pourrait encore plus subtilement diviser et plus subtilement faire entendre, mais le sonnet peut passer avec cette division, et aussi je ne m'occupe pas de le plus diviser.

Outre la sphère qui plus large roule
passe le soupir qui sort de mon cœur ;
une intelligence nouvelle, que l'Amour
en pleurant met en lui, le tire en haut sans cesse.
Quand il est arrivé là où il le désire,
il voit une Dame qui reçoit honneur,
et tant luit, que pour sa splendeur
l'esprit pèlerin la contemple.
Il la voit telle que, quand il me le redit,
je ne l'entends pas, tant il parle subtil
au cœur dolent qui le fait parler.
Je sais moi qu'il parle de cette Gentille,
puisque souvent rappelle Béatrice :
aussi je l'entends bien, mes dames chères.

XLII

Après ce sonnet, il m'apparut une admirable vision, en laquelle je vis des choses qui me firent décider de n'en pas plus dire de cette Bénie, jusqu'à ce que je pusse plus dignement traiter d'elle. Et de venir à cela, je m'efforce autant que je peux, comme elle le sait véri-

Digitized by Google

cemente. Sì che, se piacere sarà di colui a cui tutte le cose vivono, che la mia vita duri per alquanti anni, io spero di dicer di lei quello che mai non fue detto d' alcuna. E poi piaccia a colui che è sire de la cortesia, che la mia anima se ne possa gire a vedere la gloria de la sua donna, cioè di quella benedetta Beatrice, la quale gloriosamente mira ne la faccia di colui *qui est per omnia secula benedictus*.

Digitized by Google

tablement. Et donc, si c'est le plaisir de Celui pour qui toutes les choses vivent, que ma vie dure pour quelques années, j'espère dire d'Elle cela qui jamais ne fut dit d'aucune.

Et puis, qu'il plaise à Celui qui est Sire de la courtoisie, que mon âme s'en puisse aller à voir la gloire de sa Dame, c'est-à-dire de cette benoîte Béatrice, laquelle glorieusement contemple en la face de Celui, *qui est per omnia secula benedictus !*

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES

I

Page 3, ligne 1. — [*En cette partie du livre de ma mémoire avant laquelle peu de chose se pourrait lire.*] — Dante compare sa mémoire à un livre, et ce livre naturellement prend l'aspect des manuscrits de son époque, avec les rubriques, les paragraphes et les gloses. Dante a plusieurs fois employé cette allégorie du livre dans la *Divine Comédie,* notamment : *Inf.* II, 8 ; XV, 88-89 ; — *Par.* XVII, 91 ; XXIII, 52-54 ; XXXIII, 86. Ici le livre symbolique est partagé en deux parties par une rubrique ainsi conçue : INCIPIT VITA NOVA. — On sait que les *rubriques* dans les anciens manuscrits ne sont autre chose que les titres, généralement écrits en rouge (*rubrica* est le féminin d'un adjectif de basse latinité qui vient de *ruber,* rouge). — Donc la mémoire de Dante est un livre, et ce livre est partagé en deux parties ; le titre de la seconde partie est : *Vita nova.*

Avant cette rubrique, dans la première partie donc du *livre de la mémoire,* on aurait peine, dit Dante, à lire quoi que ce soit ; cette partie en effet renfermait les souvenirs de la première enfance, vagues et indistincts par nature. On s'est cependant demandé si Dante a laissé subsister dans son œuvre quelque trace de cette première partie du *livre de la mémoire.*

Il n'en reste point dans la *Vita Nova,* cela est bien certain, puisque le poëte nous en prévient dès l'abord : il place l'origine de ses amours à la fin de sa neuvième année et au début de la neuvième année de Béatrice. Mais il est permis de croire que Dante, en d'autres œuvres, dont une au moins est parvenue jusqu'à nous,

Digitized by Google

avait été chercher jusqu'en les circonstances plus ou moins fabuleuses de sa première enfance même, les symboles de sa vie amoureuse. On le discerne surtout dans une *Canzone* assez obscure et qu'il n'a pas insérée dans la Vita Nova (*E' m'incresce*. Cf. A. SANTI. Il Canzoniere di D. A. 1907. Vol. II, p. 360). Malgré les objections ingénieuses du dernier très distingué commentateur du *Canzoniere* Dantesque, je ne puis m'empêcher de croire qu'il s'agit, dans cette *Canzone*, de Béatrice, et dans cette stance du moins où le poète exprime ceci (vv. 57 sq.) : lorsque la dame « vint au monde », Dante en ressentit miraculeusement « dans sa petite personne », une émotion singulière :

> Lo giorno che costei nel mondo venne,
> secondo che si trova
> nel libro de la mente che vien meno,
> *la mia persona parvola* sostenne
> una passion nuova.

Melodia ne peut admettre que le poëte ait pu rêver un fait aussi totalement invraisemblable et absurde que l'émotion ressentie par un enfant de six mois. Il veut donc que ces mots : « le jour que celle-ci vint au monde » soient pris en ce sens : « le jour où elle parut à mes yeux, — vint au monde de mon amour. » J'avoue que je ne puis être de son avis et soutiendrais volontiers avec Barbi l'opinion contraire. D'abord on notera que la vraisemblance n'a rien à voir en toute cette affaire ; c'est ici un lieu notoirement miraculeux, et une sorte de légende dorée amoureuse. Pas plus dans la mythologie des héros que dans les légendes hagiographiques, il n'est rare de voir se révéler dès le berceau, par des phénomènes étranges, quelque pronostic de la vie à venir des grands hommes. Mais surtout, m'arrêtant au texte, je constate que, dans la *Canzone* aussi bien que dans la *Vita Nova*, Dante se refère au « *Livre de la mémoire* » ; en effet le mot *mente*, ici comme dans nombre d'autres textes, veut dire *mémoire* ; et quand nous lisons *libro della mente*, il faut entendre *livre de la mémoire*. Continuons

> Nel libro de la mente *che vien meno ;*

Digitized by Google

on ne peut guère traduire que comme il suit : « dans le livre de la mémoire qui *s'évanouit* », ou, « qui *s'anéantit* », ou, « qui *défaille* ». De quoi peut-il bien s'agir sinon de cette partie du *livre de la mémoire* qui *précède* la rubrique INCIPIT VITA NOVA, de cette partie en laquelle tout s'efface et disparaît, de cette partie en laquelle « peu de chose se pourrait lire ». Il me semble très probable que la *Canzone* donne comme référence symbolique la première partie du *livre de la mémoire*, celle qui a trait à la première enfance.

Quand Dante entreprit de former un récit complet pour coordonner et illustrer les poëmes de sa jeunesse, il mit de côté assez naturellement une *Canzone* qui poussait si loin les fables symboliques. Il commença résolument à la neuvième année et à la rubrique : INCIPIT VITA NOVA.

A plusieurs reprises Dante reprendra et continuera dans le présent livre les symboles tirés de la comparaison des manuscrits. Dans son chapitre initial, il donne à entendre que la *Vtta Nova* n'est autre chose qu'une copie ou un résumé de la seconde partie du livre de sa mémoire, une copie ou un résumé des « paroles » qu'il trouve écrites sous la rubrique de cette seconde partie. Des critiques ont voulu préciser mieux et se demander si par ce mot « paroles » Dante avait voulu désigner les *poëmes* concernant son enfance, ou bien un récit supposé, qui aurait été écrit en *prose*. Il est bien clair que s'il avait voulu nous le dire, il l'aurait dit ; il a employé au contraire le mot « parole », qui dans la langue de cette époque peut s'appliquer aux vers aussi bien qu'à la prose.

Dante nous instruit de ce qui lui plaît, et ne précise que quand il le croit bon. Il ne faut pas le serrer de trop près. S'il revient parfois à l'allégorie du manuscrit, on s'assurera qu'il n'y reste pas constamment fidèle. Son récit est loin de ressembler toujours à la transcription ou au résumé d'un récit original. Bien des faits, et surtout des poëmes de sa jeunesse sont volontairement omis ; et d'autre part il lui arrive de se laisser entraîner en de longues digressions et morales et littéraires qui ne ressemblent pas à un récit.

Digitized by Google

Page 3, ligne 3. — [INCIPIT VITA NOVA]. — Le sens de ces mots « Vita Nova » a été l'objet de nombreuses discussions. On en trouve un long résumé dans l'édition Melodia, p. 5. L'interprétation à laquelle se rangent les critiques les plus notables est celle qui consiste à prendre les mots *Vita Nova* dans leur sens général de *Jeunesse* (*Nuovo* et *novello* dans l'Italien médiéval ayant le sens usuel de jeune, juvénile). Cette interprétation est confirmée assurément par la comparaison du passage du Purgatoire — Chant XXX — qui sera commenté en son lieu, et où est employée, dans le même sens qu'ici, l'expression *Vita Nova*. Elle me paraît très vraisemblable. Cependant il ne faut pas méconnaître que quelques bons esprits se sont rangés à une autre interprétation, que je me permets de qualifier de romantique, et qui consiste à prendre *Vita Nova* dans le sens de vie *renouvelée* ou *régénérée*. Et il faut ajouter que les partisans de cette interprétation apportent à l'appui des arguments qui ne sont pas tous négligeables. Il reste un doute. — Rien d'ailleurs n'empêche de croire peut-être que Dante ait pris plaisir à laisser planer ce doute, et à jouer un peu sur les mots, ainsi qu'il l'a fait en ce livre plus d'une fois (sur le sens par exemple du mot *salute*). De toutes façons les périodes de la vie humaine, fixées exactement dans le *Convivio* d'après les auteurs anciens, ne sont pas reproduites ici toutes semblables ; ainsi que l'a fait observer un des derniers critiques (Pascoli, *La mirabile visione*, Messine, 1902), Dante semble donner dans la *Vita Nova* une autre division que la division usuelle. S'il s'écarte ainsi un peu de la tradition, c'est pour mettre les âges de sa vie en fonction du nombre 9, nombre parfait qui est la base de tout son récit et de tout son raisonnement sur Béatrice. Il écrit la rubrique : *Vita Nova*, — en ce point du livre de sa mémoire qui clôt une première période de neuf ans, *l'enfance*, et ouvre deux périodes successives de neuf ans, 9-18 et 18-27, les deux parties de la *jeunesse*. On verra que la suite du récit semble bien s'accorder avec cette explication.

N. B. — Le sens de l'expression *Vita Nova* étant ainsi incertain, il a semblé au traducteur qu'il était inutile d'en risquer une traduc-

Digitized by Google

tion ; car *JEUNESSE* ou *VIE NOUVELLE* eussent été également contestables. Aussi bien tout le monde connaît le petit livre juvénile sous son nom italien. Il faut ajouter encore que si j'ai écrit constamment *Nova* avec un *o* simple et non la diphtongue italienne *uo*, c'est pour la commodité du lecteur français ; Dante m'en donnait le droit, puisqu'il indique lui-même pour la première fois le titre de son œuvre *en latin*, c'est-à-dire sans diphtongue (*Incipit Vita Nova*). D'ailleurs l'usage de la diphtongaison était loin d'être général aux XIIIe et XIVe siècles. (Cf. Barbi, *Introduzione*, p. CCLXI, O od UO?)

II

Page 3, ligne 7. — [*Neuf fois déjà le ciel de la lumière était revenu comme à un même point, quant à sa propre rotation*]. — C'est-à-dire le ciel du soleil, qui est le quatrième des ciels du système de Ptolémée. La terre immobile est entourée de neuf orbites mobiles, ciels de la Lune, de Mercure, de Vénus, du Soleil, de Mars, de Jupiter, de Saturne, — la huitième sphère ou sphère des étoiles fixes, enfin la neuvième sphère appelée aussi cristalline, ou autrement encore *primo mobile*, en tant qu'elle donne le mouvement à tous les autres. — Ces neuf ciels mobiles sont tous compris dans l'Empyrée ou ciel immobile.

Le récit commence, on doit le remarquer, par le mot « neuf », qui avait pour Dante le sens symbolique profond qu'il expliquera plus loin. — Dante est né, suivant les hypothèses les plus assurées, en mai 1265. Il suppose que le récit commence au moment où il a neuf ans accomplis, et c'est-à-dire sans doute en mai 1274.

Page 3, ligne 9. — [*Lorsqu'à mes yeux apparut premièrement la glorieuse Dame de ma pensée*]. — J'attire l'attention sur ce mot : *glorieuse*. Béatrice peut être dite *glorieuse*, comme possédant déjà la *gloire* du ciel, au moment où Dante écrit. — Béatrice est la Dame de sa *pensée* ; je traduis ainsi le mot *mente*, qui a souvent dans

Digitized by Google

la langue de Dante, je l'ai dit, le sens de *mémoire*. Mais *pensée* à ce sens aussi, et ce serait trop préciser que d'écrire *mémoire*.

Page 3, ligne 10. — [*laquelle fut appelée Béatrice par bien des gens qui ne savaient comment l'appeler*]. — Ce membre de phrase est un des plus obscurs de la Vita Nova. On peut voir dans Melodia un exposé complet des hypothèses proposées pour l'interpréter. Le mot à mot assurément donne un sens qui n'a pas de précision apparente, et il diffère d'ailleurs suivant que l'on admet que le mot *si* doit être lu avec ou sans accent (*sì, sic*, ainsi, — ou bien *si, sibi* explétif). — Il faut constater d'abord que tous les sens proposés se ramènent à une même interprétation générale, que d'Ancona a exposée à peu près ainsi : le nom usuel de la fille de Folco Portinari était *Bice*, abréviation du nom *Beatrice*. En effet dans le testament de Folco on lit : « Bici filiæ, — à Bice sa fille. » L'usage d'abréger les noms, en Italie à cette époque, était constant, et il n'était pas rare que l'on vit le nom abrégé supplanter le nom véritable jusqu'à le faire oublier. Mais Dante avait volontairement rétabli, pour son usage poëtique, le nom de *Beatrice*, parce que ce nom renfermait en soi le sens de *Béatitude* : la *Beatrice*, c'est comme qui dirait en francais : « la *béatifiante* ». Dans le passage que nous avons sous les yeux, le premier où il arrive au poëte de nommer sa dame, il joue sur le nom et sa signification mystique ; c'est ce qui n'est point douteux. Le sens exact des termes employés, le mot à mot, reste au contraire assez incertain. Quelques critiques ont proposé de croire que le texte est incomplet ou incorrect : mais tous les manuscrits sont d'accord, et d'ailleurs le texte tel qu'il est peut présenter un sens. — Les principales interprétations sont celles-ci :

1. — Elle était appelée Béatrice (à cause de son aspect *béatifiant*) par bien des gens qui ne savaient comment elle s'appelait (Melodia). Ce nom s'imposait, était comme nécessaire.

2. — ... par bien des gens qui ne pouvaient qu'ainsi l'appeler (Bonghi), — c'est-à-dire : qui ne pouvaient pas l'appeler autrement, tant le nom de Béatrice semblait lui appartenir en propre.

Digitized by Google

3. — ... par bien des gens qui ne savaient pas *ce qu'ainsi* ils appelaient. (Gaspary, Fanfani), — c'est-à-dire : qui ne savaient pas combien ce nom lui était bien approprié, combien le sens de ce nom lui convenait exactement. C'est à peu près là aussi l'interprétation de d'Ancona.

J'avoue que, quant à moi, j'ai eu dès l'abord une forte inclination pour cette dernière interprétation. Je l'amendais seulement quelque peu, par comparaison avec certaines formes de phrase usuelles en italien comme en français : « *non saper che si fare, non saper che si dire,* — ne savoir que faire, que dire. » Il est certain que ces formes, si l'on veut les traduire en français en formes verbales autres que l'infinitif, nous apparaissait de préférence munies d'un pronom impersonnel : « ne pas savoir ce que l'*on* fait, ce que l'*on* dit, ce que l'*on* doit faire ou ce que l'*on* doit dire. » Un fort bon dictionnaire italien donne cette explication en latin : « *quid quis agat nescire* ». Je m'étais donc résolu à appliquer cette explication à « *che si chiamare* », (tout en gardant à *si* l'accent et le sens de *ainsi*). Et je traduisais : « Elle était appelée Beatrice par bien des gens qui ne savaient point ce que l'on appelle ainsi, — ce que l'on appelle une *Beatrice* (une donneuse de béatitude). » Et je me risquais donc pour une fois à donner une traduction fortement interprétative ! J'y ai renoncé après avoir consulté les plus sûrs des maîtres, et surtout mon ami F. Novati ; il n'a pas eu beaucoup de peine à me convaincre que préférence doit toujours être donné, si possible, au sens le plus simple. La traduction que j'ai fini par adopter est celle aussi que m'a recommandé Francesco Flamini. Elle s'expliquera ainsi : « Les gens qui ne savaint pas le nom de la Dame l'appelaient *d'instinct* Beatrice. » Ils disaient : « C'est une Beatrice ! » —, et ils tombaient juste, *colpivano nel segno.* »

Je pense qu'il faut s'en tenir là.

Page 5, ligne 3. — [*Elle avait déjà en cette vie assez pour qu'en son temps le ciel étoilé eut avancé vers le côté de l'Orient de l'une des douze parties d'un degré*]. — Le « ciel des étoiles fixes » qui est le

Digitized by Google

huitième ciel (Cf. la première note du présent chapitre) se meut, suivant les doctrines astronomiques antiques, d'un degré tous les cent ans. Il s'est mu de la douzième partie d'un degré depuis la naissance de Beatrice; son âge donc est égal à un douzième de cent ans, c'est-à-dire à huit ans et quatre mois. Dante peut écrire, en conséquence, qu'elle était presque au début de sa neuvième année. Elle avait cinq à six mois de moins que lui.

Page 5, ligne 10. — [*En ce moment je dis véritablement que l'Esprit de la Vie*]. — La distinction des divers modes de la vie humaine sous le nom d'*esprits*, qui est habituelle dans la philosophie scolastique, trouve une expression très semblable à celle que donne ici Dante dans plusieurs philosophes notables; on peut citer en particulier le traité *de Anima* de Hugues de Saint-Victor (cité par Melodia). Hugues distingue: la force *vitale* qui opère dans le cœur, la force *animale* qui opère dans le cerveau, la force *naturelle* qui opère dans le foie. La première assure la santé, la chaleur du cœur, la respiration, la parole; — la seconde assure la sensibilité; — la troisième répand le sang et les humeurs à travers les veines pour donner la nutrition au corps. Malgré tout ce que l'on sait de l'influence exercée sur Dante par Albert le Grand, il semble certain que la psychologie de la Vita Nova se rattache ici à celle d'Hugues de Saint-Victor plutôt que du fameux docteur dominicain; en effet il s'agit ici clairement du cœur, du cerveau et du foie, tandis que Albert le Grand faisait procéder tous les Esprits du cœur. (Cf. SALVADORI, *loc. cit.*, p. 207 et BERTONI dans *Studi Medievali*, vol. II, fasc. 3, p. 395).

Il ne faut pas confondre avec les trois esprits généraux dont je viens de parler, les esprits sensitifs (dont il sera question plus bas), qui sont les facultés sensitives de chacun de nos cinq sens. Conformément à son système, Dante personnifie et individualise toutes ces forces, dont les noms, pour les philosophes scolastiques, ne correspondent qu'à des subdivisions théoriques.

Digitized by Google

Page 7, ligne 6. — [*Elle ne paraissait pas fille d'un homme mortel mais de Dieu*]. — Iliade, XXIV, 258. Ces paroles sont appliquées à Hector. — Dante ne savait pas le grec et ne connaissait pas Homère. Cette phrase, comme plusieurs autres, a pu venir à lui de diverses façons, par des citations de divers auteurs.

III

Page 7, ligne 19. — [*Après que se furent passés assez de jours pour que justement fussent accomplies les neuf années depuis l'apparition ci-dessus écrite*]. — Si la première apparition a été justement fixée au printemps de 1274, la seconde est du printemps de 1283. Melodia rappelle très heureusement, d'après Giovanni Villani, que précisément en ce printemps de 1283, Florence jouissait d'une paix et d'une prospérité rares en son ancienne histoire ; à la Saint-Jean commença une suite de fêtes délicieuses avec cortèges, festins, chants et danses. Les dames étaient vêtues *de blanc* et formaient une « Cour » autour d'un beau Seigneur que l'on appelait « Amour ». (G. Villani, VII, 89).

Page 7, ligne 21. — [*de cette Très Gentille*]. — Le sens exact du mot *Gentile* est « noble », conformément à l'étymologie latine. On voit en lisant la *Vita Nova* quel développement de signification Dante a donné à ce mot : il en a fait l'épithète propre de Béatrice. Nous aurons d'ailleurs à le commenter abondamment plus loin.

Page 9, ligne 5. — [*et par son ineffable courtoisie*]. — On ne peut rendre par aucun mot l'idéal d'honneur et de bonté qui est exprimé par ce mot « courtoisie » ; les poëtes du XIIIe siècle y attachaient un sens si haut qu'ils l'appliquaient à Dieu même. Mais

Digitized by Google

pour comprendre le présent passage, il n'est pas hors de propos de se rappeler que le mot *Cortesia* a dans son sens une nuance spéciale de libéralité, générosité.

Page 9, ligne 7. — [*elle me salua, en une manière très pleine de vertu, tellement qu'il me sembla voir alors toutes les limites de la béatitude*]. — Pour comprendre le sens du passage il faut prendre le mot *virtù* dans le sens de *force, puissance.* (Il n'est pas rare de le rencontrer à cette époque pris dans un sens qui se rapproche de *miracle*). Il faut donc comprendre ici : elle me salua et son salut agit sur moi avec une telle puissance qu'il me sembla voir... — On peut rapprocher un autre passage, où il est encore question de l'effet du salut de Beatrice, (chapitre X) : « Quello che 'l suo salutare in me virtuosamente operava. — Ce que son salut opérait en moi par sa vertu. »

On fait justement remarquer que Dante a dit que, par l'effet du salut, il lui « sembla » contempler la béatitude complète. Il ne pouvait en effet la contempler *réellement* que dans le ciel.

Page 9, ligne 9. — [*L'heure où son très doux salut m'arriva était exactement la neuvième de ce jour*]. — La neuvième heure du jour, c'est-à-dire trois heures de l'après-midi. Au chapitre XXXIX Dante parlera au contraire de l'*ora della nona,* c'est-à-dire la neuvième heure ecclésiastique, l'heure où l'Eglise dit l'Office de None (midi). Ce sera une application différente du symbolisme du nombre neuf.

Page 9, ligne 25. — [*une personne aui était nue*]. — Surprise pendant son sommeil, la Dame était nécessairement nue, l'usage de la chemise de nuit étant inconnu au moyen-âge. Notons-le en passant, sans attacher d'ailleurs plus d'importance qu'il ne faut à la question. Melodia cite à ce sujet deux études de Scherillo.

Page 9, ligne 26. — [*et moi la regardant très attentivement, je connus que c'était la Dame du salut*]. — Je fais observer, une fois

Digitized by Google

pour toutes, que le jeu de mots est continuel entre les deux sens du mot *salut*. La Dame du salut est à la fois « la Dame qui a salué » et « la Dame qui donne le Salut (éternel), la Béatitude. »

Page 11, ligne 7. — [*il lui faisait manger cette chose qui brûlait en sa main, et qu'elle mangeait avec crainte*]. — Cette figure peu agréable à notre imagination moderne et qui nous paraît sortie de quelque légende barbare, est très habituelle dans la littérature du moyen-âge, et surtout dans la littérature provençale. Nombreux sont les récits où l'on voit un époux outragé faire manger par vengeance à sa dame ce cœur même qui lui avait été trop cher. Mais Melodia fait très-justement observer que le symbole était parfois employé en un sens différent : on mange le cœur d'un héros ou d'un seigneur pour garder sa mémoire, s'assimiler ses vertus. C'est ainsi que Sordello de Mantoue, célébrant les mérites de son noble ami Blacas, propose aux vils barons de son temps de manger tous ensemble le cœur de l'illustre mort afin de conserver ses vertus. Il n'est pas hors de propos de rappeler combien Sordello fut cher à Dante et quel beau rôle lui a été assigné dans la Divine Comédie. (Purg. VI).

Page 11, ligne 9. — [*et pleurant ainsi, il resserrait cette Dame dans ses bras, et avec elle il me semblait qu'il s'en allait vers le ciel*]. — Le sens de cette histoire symbolique est très douteux. On se demandera en particulier ce que signifie le changement soudain de l'attitude de l'Amour, d'abord tout joyeux et puis affligé. Il ne peut s'agir de la mort de Béatrice. Nous sommes en présence d'un poëme qui remonte certainement à la jeunesse de Dante. Melodia propose de croire que le sonnet put être écrit après le mariage de Beatrice avec Simone de' Bardi, et alors que Dante ne pouvait plus l'aimer que d'un amour céleste et immatériel. Il a longuement et ingénieusement discuté ce point de vue. On observera d'ailleurs que la pensée du *ciel* ne se trouve pas dans le sonnet, mais qu'elle se trouve dans le commentaire en prose. Le sonnet disait seulement : « Je le vis s'en aller en pleurant. » La prose ajoute : « au ciel ». Cette correction

Digitized by Google

est venue sans doute s'ajouter après la mort de Béatrice. Mais le texte même du sonnet suppose une interruption, un changement dans l'amour primitif du poëte pour la dame. Observons-le, mais ne poussons pas plus loin, comme on l'a fait, les hypothèses. Ce serait dangereux.

Suivant un tout autre point de vue, qui n'est pas négligeable Salvadori propose de croire qu'Amour d'abord joyeux devient triste uniquement parce que le moment est venu où par la venue du jour, prend fin l'admirable vision. Et c'est ce que semble faire comprendre Guido Cavalcanti dans le sonnet de réponse qu'il fit pour Dante. (Voir plus loin).

Page 11, ligne 15. — [*l'heure en laquelle cette vision m'était apparue avait été la quatrième de la nuit : si bien qu'il appert manifestement que ce fut la première heure des neuf dernières heures de la nuit*]. — La nuit étant de douze heures, la quatrième est la première heure des neuf dernières heures de la nuit. Toutefois il semblera que le retour du nombre 9 est ici un peu *tiré par les cheveux*.

Page 11, ligne 19. — [*Je résolus de le faire entendre à beaucoup de gens qui étaient de fameux trouvères en ce temps*]. — L'usage était constant de poser ainsi aux poëtes amis des questions d'Amour afin de solliciter leurs réponses. De là toute une production poëtique particulière, et spécialement ce genre artificiel et compliqué de poëmes que l'on appelle en Italien « tenzoni ».

Page 11, ligne 21. — [*Et, vu que j'avais déjà appris par moi-même l'art de dire des paroles par rime*]. — « Dire par rime » signifie « faire des vers en langue vulgaire ». On verra au chapitre XXVII une plus complète explication de ce mot. Dante donne à entendre qu'il avait appris cet art à lui seul et sans maître.

Digitized by Google

Page 11, ligne 23. — [*tous les fidèles d'Amour*]. — C'est toujours le symbole de l'Amour Seigneur. Tous les poëtes amoureux sont ses vassaux, ses *féaux*.

Page 13, ligne 20. — [*et parmi ceux qui répondirent fut celui-là que je nomme premier de mes amis*]. — Guido Cavalcanti, poëte florentin, né vers 1260, mort en août 1300, dont on sait la profonde nfluence sur Dante à ses débuts. On connaît trois réponses, parmi celles que Dante reçut pour son envoi ; ce sont les réponses de Cino de Pistoja, de Dante da Maiano et de Guido Cavalcanti. Le sonnet de ce dernier est qualifié par les critiques comme « très obscur ». Et de plus, Dante lui-même nous informe que, pas plus son grand ami que les autres, ne comprirent « alors » la signification de son rêve. Malgré cela, il me semble qu'il y a dans le sonnet de Cavalcanti un sens et une figure de l'Amour qui sont conformes à la philosophie comme à l'esthétique de la V. N., si conformes même que je ne puis m'empêcher de tenter ici une traduction telle quelle.

Voici donc le sonnet :

Vedesti al mio parere ogni valore
c tutto gioco e quanto bene om sente,
se fosti in prova del segnor valente
que segnoreggia il mondo de l'onore;
Poi vive in parte dove noia more
e tien ragion ne la pietosa mente :
si va soave per sonni a la gente
che i cor ne porte sanza far dolore.
Di te lo core ne portò veggendo
che la tua donna la morte chedea :
nodrilla d' esto cor, di ciò temendo.
Quando t' apparve che sen gia dogliendo
fu dolce sonno ch' allor si compiea
che 'l su' contrario lo venia vincendo.

Et voici comme je l'entends :

Tu as, à mon avis, vu toute vaillance,
et toute fête, et tant de bien que l'on puisse sentir,
si tu fus en face du Seigneur vaillant

Digitized by Google

qui gouverne le monde de l'honneur.
Car il vit en un lieu où l'ennui meurt ;
et il tient cour dans l'âme pitoyable :
tant suave, par songes, dans les hommes il va,
qu'en emporte les cœurs, sans faire de douleur.
De toi, ton cœur il emporta, voyant
que ta dame requérait la mort :
de ce cœur l'a nourrie, par crainte de cela.
Et quand il te parut s'en aller tristement,
ce fut que le doux songe alors s'accomplissait
et que venait sur lui son contraire, vainqueur.

V

Page 15, ligne 17. — [*Un jour advint que cette Très-Gentille était assise en un lieu où l'on entendait des paroles sur la Reine de la gloire*]. — Il faut comprendre sans doute: « où l'on chantait des prières, des hymnes à la louange de la Vierge Marie. » D'autres ont compris qu'il s'agissait d'une prédication ; et cette façon d'entendre a sans doute du bon, puisqu'elle a fourni à Maurice Denis un de ses plus beaux dessins pour illustrer la V. N. Mais je crois la première interprétation préférable. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas sans raison que Dante a introduit dans son récit la mention d'une cérémonie dédiée au culte de la Mère de Dieu ; il aime à montrer que Béatrice vivante était une dévote de Marie. Ce n'est pas la seule fois d'ailleurs que le nom et la pensée de la Vierge Marie reviennent dans la *Vita Nova*. (Cf. surtout ce qu'il dira au chapitre XXVIII. Voir ce qui a été dit aussi dans l'Introduction). On sait quelle place ils tiennent dans la Divine Comédie. Les louanges données à Béatrice idéalisée sont souvent toutes semblables à celles qu'il est d'usage de donner à la Vierge. Il n'est pas hors de propos de rappeler ici combien sont fréquents dans la lyrique provençale et italienne primitive les chants en l'honneur de la Vierge dans les formes de l'Amour courtois. L'apothéose de la pureté féminine chez les poëtes du *dolce*

Digitized by Google

stil novo a certainement quelque rapport avec le culte de la Vierge. Cf. les utiles citations recueillies à ce sujet par Melodia, et les poëmes de Lanfranco Cicala, récemment publiés par G. Bertoni. (*Studi Medievali*, loc. cit.).

Page 17, ligne 13. — [*Et incontinent je pensai à faire de cette gentille dame un rempart pour la vérité*]. — Faire paraître des attentions à une dame autre que la bien aimée pour masquer le véritable amour, est un procédé qui choque un peu notre idéal de délicatesse. Mais il était tellement fréquent parmi les poëtes courtois tant provençaux qu'Italiens, qu'il était presque devenu traditionnel. On verra que Dante eut successivement deux dames pour lui servir ainsi de *Schermo*. Mais on verra aussi que les ruses usuelles des poëtes amoureux n'obtiendront point l'approbation de Béatrice, quoiqu'elles eussent été encouragées par l'Amour lui-même, Seigneur de la Noblesse et de l'Honneur.

VI

Page 19, ligne 6. — [*et, ayant pris les noms de soixante dames les plus belles de la ville où ma Dame fut placée par le Très-Haut Seigneur, je composai une lettre sous forme de serventois*]. — « Que la ville dont il s'agit fût Florence, c'est ce qui ne peut faire aucun doute. » (D'Ovidio). Il est à remarquer que Dante ne la nommera jamais. Après la première mention que l'on trouve ici, il ne dira plus, en parlant de la ville, que : « la susdite ville ».

Le mot *serventois*, en italien *serventese*, en provençal *sirventes*, renferme le sens de service et de serviteur, quelle que puisse être d'ailleurs la signification exacte du mot ou son étymologie. Sans entrer en aucun détail sur l'histoire et l'étude de cette forme poétique, sur laquelle existe toute une littérature, il suffira de noter ceci :

Digitized by Google

Dante dit que son épitre fut écrite en forme de *serventese* ; or le *serventese* italien observe constamment dans ses stances une forme métrique unique dont le *schema* est : AAAb, BBBc. — C'est là ce qu'il a voulu indiquer ici, pour ce qui est de la rythmique ; mais il est possible que symboliquement il ait voulu suggérer autre chose. A une certaine époque, en effet, nous dit Gaston Pâris, « on a donné spécialement ce nom (de *serventois*) à des pièces composées en l'honneur de la Vierge Marie. » (*La littérature française au Moyen Age*, p. 177).

Quant au fait d'écrire en vers l'éloge d'un certain nombre de belles dames d'une ville ou d'une contrée, il n'était pas inusité chez les poëtes courtois. D'Ancona en cite un grand nombre d'exemples. — On s'est demandé si le poëte avait eu une raison pour choisir le nombre *soixante* plutôt que tout autre nombre : cela paraît certain, car il n'a rien laissé au hasard. Les critiques italiens (et notamment Scherillo), avec leur studieuse ingéniosité ont réuni un assez notable nombre d'exemples et de citations, qui permettent de s'assurer que le nombre 60 avait une valeur symbolique. Ils le retrouvent dans les Chansons de Gestes, l'*Aiol*, la *Chanson de Roland*, dans des poëmes symboliques italiens, tels que l'*Intelligenza*. Mais il faut rapporter sans doute l'origine de toute cette symbolique à un texte du *Cantique des Cantiques*, que Dante a traduit lui-même comme il suit dans le *Convivio* : « SESSANTA sono le regine... : una è la colomba e la perfetta mia. » Melodia remarque que dans ce même texte du *Cantique des Cantiques* (VI, 8) l'idée de béatitude vient à l'esprit du poëte sacré à propos de la Sulamite : « Viderunt filiæ et *beatissimam* prædicaverunt. » Il n'est pas inutile d'observer que l'interprétation symbolique du passage du *Cantique des Cantiques* est si classique dans l'Eglise, qu'au XVIIIe siècle, Don Calmet pouvait commenter ce passage rapidement et sans y insister autrement, en écrivant : « L'épouse bien aimée et les soixante Reines sont ceux qui ont atteint le plus haut degré de perfection. » (*In Cant.* 6o).

Les Pères à vrai dire avaient dès longtemps admis et établi la valeur symbolique du nombre 6 et de ses multiples. SAINT AUGUS-

Digitized by Google

TIN : « Numeri senarii perfectio. » (*Dialogus questionum* LXV. — P. L. XL, col. 74[1]-74[2]). — SAINT AMBROISE : « ..... Nam senarius numerus a quo sexaginta et sexagesima et sexcenta et sex millia derivantur perfectionem significat. Hinc est quod ille qui sexta die fecit hominem, in sexta ætate et sexta feria et sexta hora illum voluit redimere. » (Sermo XV Dominica in Sexagesima, *inter* Sermones S. Ambrosio hactenus ascripti. P. L. t. XVII, col. 633). — SAINT GRÉGOIRE (sur le texte même que nous avons cité du *Cantique des Cantiques :* « Sed reginæ sexaginta esse perhibentur. Denarius quippe numerus per senarium multiplicatus in sexaginta completur. Et quid per denarium nisi decem præcepta legis, et quid per senarium nisi labor hujus vitæ signatur ? Sex enim diebus quid necessarium est operamur, et in septimo quiescere per legem jubemur. Bene ergo sexaginta reginæ esse dicuntur : quia dum decem præcepta in hoc sæculo operantur, sæculum autem hoc sex diebus operatoriis evolvitur, in eis quasi per senarium numerum replicatur. »

Six est le nombre des jours ouvrables de la semaine, et dix le nombre des commandements de Dieu. Dix multiplié par six nous figure donc la perfection dans l'activité humaine. Voilà un symbolisme qui était fait pour plaire à Dante. Je ne doute pas qu'il ait attaché quelque idée de ce genre au Poëme des Soixante, et c'est pour cette raison qu'il en a parlé ici.

On pense que la dame qui lui servait de défense (schermo) figurait dans le poëme des soixante sous le nombre 30, et qu'on doit l'identifier avec la dame qui est désignée dans un sonnet célèbre par ce vers :

..... quella ch'è 'n sul numero del *trenta*.

(Pour le texte de ce sonnet, qui commence « Guido i' vorrei », voir BARBI : *Un Sonetto e una Ballata d'Amore del Canzoniere di Dante.* Firenze 1897). Etre sur le nombre 30 était déjà un éloge pour la dame du *schermo,* car c'était la moitié du nombre symbolique 60. Mais le 9, ou la perfection, était réservé à Béatrice.

Digitized by Google

VII

Page 21, ligne 9. [*O vous qui par la voie d'amour passez*
. . . . . .
et puis figurez-vous
si je suis de tous les tourments demeure et clef
. . . . . .
au dehors je montre allégresse
et au dedans du cœur je me consume et pleure.]

Ce sonnet commence par la phrase empruntée aux *Lamentations* de Jérémie (I, 12).

Au vers 6 il y a deux expressions : *demeure* et *clef*, qui demandent explication : *Ostale*, ancien français *hostel*, latin *hospitalem*, c'est-à-dire demeure. — Etre la *clef* d'une chose signifie en avoir la possession (Casini), en être le dispensateur (Melodia).

Les derniers vers qui décrivent une attitude de gaîté extérieure, destinée à dissimuler la désolation véritable du cœur, font songer à ce sonnet de Pétrarque qui commence par les mots : *Cesare poi che.*

... s'alcuna volta io rido o canto
facciol perch' i' non o se non quest'una
via da celare il mio angoscioso pianto.

VIII

Page 25, ligne 7. [*ce qui au monde est à louer*
en gentille Dame, outre l'honneur].

Je crois devoir par déférence pour l'excellent critique Barbi écrire avec lui : SOVRA *de l'Onore.* Je le prends dans le

Digitized by Google

même sens que FORA ou FUORA *de l'onore*, qu'adoptent la plupart des éditions. La majorité des Mss. donne *suora* ou *sora*, ce qui ne veut pas dire grand'chose (la Dame serait qualifiée *sœur* de l'Honneur, c'est-à-dire de l'Amour). Un ou deux Mss. seulement ont donné la variante : *fora*, et un ou deux : *sovra*. Barbi a choisi cette dernière, par l'argument dit de la *lectio difficilior*. En cas de doute on admet que les scribes ont dû plutôt errer au sujet d'une leçon plus difficile et anormale.

Page 27, ligne 10. [*Qui ne mérite le salut*].

Ce vers indique qu'il s'agit bien de Béatrice « la Dame du Salut. »

IX

Page 27, ligne 21. — [*Quelques jours après la mort de cette dame, il arriva une chose, par laquelle il me fallut partir de la susdite ville*]. — Quelle est la « chose » par laquelle il fallut (*convenne*) que Dante sortît de Florence, pour une « chevauchée » (cavalcata), en « compagnie d'un grand nombre d'hommes » et pour aller en un certain lieu déterminé (*verso quelle parti*), d'où il faisait, peu de jours après, « retour » (*ritornata*) ? Ajoutez qu'il s'agit d'une longue cavalcade, par étapes sans doute et durant plusieurs jours (l'auteur écrit : *cavalcai quel giorno*). Plusieurs critiques ont pensé que toutes ces expressions s'appliquaient de façon propre et presque technique à une chevauchée ou expédition militaire, et ont admis que tel était bien le motif du voyage dont Dante parle ici. Et ils ajoutent que tout justement une petite expédition fut faite en 1285 et 1286 pour secourir les Siennois contre les Arétins, vers la place forte dite Poggio Santa Cecilia ; et pour faire cette expédition justement les troupes florentines auraient dû nécessairement passer le long d'un fleuve aux

Digitized by Google

eaux rapides, l'Arno. Comme d'ailleurs il est hors de doute que Dante, dans sa jeunesse, prit part à plusieurs *cavalcate* ou expéditions militaires, je serais assez disposé à me rallier à l'hypothèse qui vient d'être indiquée. Mais je dois reconnaître qu'elle a rencontré des objections assez fortes, de la part notamment de Casini, qui pense qu'il s'agit d'une simple promenade, ou voyage d'intérêt personnel sans importance, — et de la part aussi de Del Lungo. Ce dernier fait remarquer non sans force qu'il est assez extraordinaire de voir que Dante, le patriote florentin ne précise par aucun trait, par aucun détail, par aucune note, une circonstance aussi particulière. Bien plus, il marque son ennui et son dégoût du voyage *(l'andare mi dispiacea)* en termes qui ne conviendraient guère à un brave. Tout en reconnaissant que la question reste douteuse, j'avoue que ces objections ne m'arrêteraient pas tout à fait; que le souci amoureux et la mélancolie montent en croupe du soldat, et le suivent à la guerre, et lui détournent la pensée de tout ce qui n'est pas la peine de son cœur, c'est une image qui n'a rien que de noble, de poétique et de naturel; la bravoure et le patriotisme n'ont rien à voir là. Qui n'a pas senti le poids de la pensée pendant les lourdes heures des longues marches militaires? — L'image, quant à moi, me paraît si belle que je n'y renoncerais pas volontiers. Et je ne m'étonne pas d'ailleurs que l'admirable artiste ait laissé ainsi le tableau dans le vague; tout trait trop précis de circonstance guerrière eut pu être de mauvais goût. Sachant comme nous le savons qu'il avait fait la guerre en sa jeunesse, les détails qu'il nous donne doivent nous suffire, et nous le sentons assez guerrier quand il dit seulement :

Chevauchant l'autre hier...

Page 29, ligne 24. — [*toute cette mienne imagination disparut subitement, par la très grande part qu'il me sembla qu'Amour me donna de lui-même*]. — Cette phrase étrange a reçu plusieurs interprétations, dont aucune ne me paraît bien satisfaisante. Plusieurs critiques ont voulu croire que l'Amour se confondait avec Dante, parce que celui-ci à ce même moment recevait en lui l'amour, le senti-

Digitized by Google

ment amoureux, en faveur de la dame à laquelle venait d'être « porté son cœur ». Mais cette pensée paraît bien peu probable ; il n'est pas admissible, jusqu'à preuve formelle, que Dante ait pu parler de sentiments d'*amour* au sujet d'une autre que Béatrice, puisqu'aussi bien pour lui Béatrice et l'Amour ne font qu'un. D'ailleurs dans ce même chapitre, il nous confirme que son amour pour les dames « *della difesa* » était simulé. — Melodia propose de comprendre que la douce vision disparaît parce qu'Amour donne à Dante une trop grande part de lui-même, c'est-à-dire une trop grande part de sa tristesse *(sbigottimento)*. Mais il me semble que l'ingénieux critique est plus près de la vérité dans une autre note (note 2, page 70), où il a l'occasion de reparler incidemment du passage qui nous arrête ici, et où il dit : « l'image du dieu pèlerin finit par devenir un simple sentiment du poëte. » C'est la subtilité de cette conception qui me paraît le mieux se rapprocher de la pensée vraie de Dante : cette image extériorisée de l'Amour triste et pèlerin, à force qu'il y pense, se revient confondre dans sa propre pensée dont il l'avait détachée par l'imagination ; elle n'est plus autre chose que sa mélancolie.

On s'est demandé aussi pourquoi en cette circonstance spéciale Amour paraissait si misérable, et si abattu. Peut-être souffrait-il de devoir forcer son fidèle à continuer des feintes et des mensonges. N'oubliez pas que ces feintes et ces mensonges seront blâmés par Béatrice. Mais c'est beaucoup supposer, que de supposer qu'Amour, qui n'est autre chose que le symbole de la vertu, puisse se sentir honteux des actions qu'il recommande. Je serais bien tenté de croire quant à moi que l'image d'Amour triste et voyageur est apparue à Dante tout simplement un jour que lui-même était triste et était en voyage. Mais c'est un raisonnement qui n'a rien de critique.

Cherchons autre chose.

Digitized by Google

XII

Page 35, ligne 18. — [*et là clamant miséricorde à la dame de la courtoisie*]. — La « dame de la courtoisie » est sans doute Béatrice. Cependant un ou deux critiques ont cru reconnaître la Vierge Marie, et ils ont fait observer que Dante dans la même *Vita Nova* donne à Dieu ce nom : « Sire de la Courtoisie. » J'ai déjà dit combien souvent revient la pensée de la Vierge Marie et reviennent les images qui lui sont propres dans cette poésie qui a pour tendance constante d'idéaliser absolument la pureté féminine. Il n'est pas impossible qu'il y ait ici une de ces confusions voulues, comme nous en avons constaté plus d'une.

Page 37, ligne 4. — [*Alors il me sembla que je le connaissais, parce qu'il m'appelait ainsi que, maintes fois en mon sommeil, il m'avait déjà appelé*]. — Amour n'a encore appelé Dante qu'une seule fois depuis le début de la *Vita Nova*, et c'est au chapitre III. Il est visible que Dante fait allusion à d'autres faits que ceux qu'il narre ici, et que donc dans sa pensée, la *Vita Nova* ne contient pas *toutes* ses aventures amoureuses. On s'est demandé en conséquence à quel signe il prétend reconnaître Amour? Est-ce par le fait seulement qu'Amour avait l'habitude de l'appeler (déjà maintes fois, *assai fiate*) dans son sommeil? Ou bien est-ce par ce nom qu'il lui donne *Fili mi*, mon fils ? On ne peut trancher la question.

Page 37, ligne 11. — [*Je suis comme le centre du cercle, auquel sont en égal rapport tous les points de la circonférence ; mais tu n'es point ainsi.*] — Cette phrase obscure et celles qui la précèdent, tout ce petit dialogue mystérieux de Dante et de l'Amour, encore que Dante prétendit n'y rien comprendre, doivent être spécialement médi-

Digitized by Google

tés par le lecteur qui voudra suivre le sens allégorique de la *Vita Nova*. Elles ont fait l'objet de commentaires nombreux, très bien résumés par d'Ancona. Melodia après avoir donné son opinion personnelle d'accord avec le plus récent critique, l'excellent E. Proto, a fait la bibliographie de la question qui ne comprend pas moins d'une quinzaine d'écrits.

Suivant les pas de si nombreux savants, il est possible, je crois, de voir assez clair dans ce texte difficile, et d'exposer ainsi les notions les plus utiles au lecteur. Ce dialogue résume en somme, à mots couverts, une partie importante de la morale de Dante, telle qu'il la concevait dès l'époque de la *Vita Nova*, telle qu'il la développa ensuite dans le *Convivio*, pour lui donner tout son épanouissement dans la Divine Comédie. — Il faut s'arrêter d'abord à ce nom que Dante donne à l'Amour : « Seigneur de la noblesse. » Il a un sens tout spécial dans l'éthique de Dante. Toutes les *vertus* de l'âme ont pour cause commune, une disposition générale de l'âme, à laquelle il donne ce nom, la *noblesse;* c'est ce même état de l'âme qu'il appelle aussi *gentillesse*, *cœur gentil*. Il le distingue bien nettement de la noblesse du sang ou de la race. (Cf. *Convivio*, IV, 3). La *noblesse* ou *gentillesse* est un état de l'âme qui la rend propre à la vertu. — Dans une âme douée de noblesse, l'Amour intervient comme *occasion* de vertu. En effet tout acte, bon ou mauvais, de l'âme doit être produit par un *appétit* ; l'Amour est l'appétit du bien, l'appétit *droit (appetito diretto)* : « De lui, dit le *Convivio*, prend son origine toute pensée du bien ; et non seulement il fait cela, mais il défait et détruit son contraire, c'est-à-dire le vice..... » Donc, dans l'âme noble, où la vertu était en puissance, l'Amour est la cause qui fait passer la vertu en acte et par cet acte détruit le vice, son contraire. En termes plus poëtiques et moins scolastiques : dans l'âme noble la Vertu dormait ; l'Amour la réveille. Cette notion principale est celle qui nous fera comprendre une grande partie des termes dont Dante se sert dans la *Vita Nova*, comme par exemple ce titre donné à l'Amour « Seigneur de la Noblesse », comme encore cette qualification de Béatrice Très-Gentille : « destructrice de tous vices et reine des vertus. » (Chapitre X). Ainsi encore l'Amour détruit

Digitized by Google

tout vice dans l'âme de ses fidèles (Chapitre XIII). Mais surtout le lecteur pourra comprendre l'expression complète de la théorie d'Amour, dans le fameux sonnet philosophique du Chapitre XX :

« Amour et le cœur *gentil* sont une chose. »

On comprendra maintenant aussi la phrase sur « le centre et la circonférence ». Mais il faut quelques notions de plus. La vertu telle que Dante la conçoit est un point médian, également éloigné de tous les vices. Tout vice est un excès, un écart hors de la vraie mesure. C'est ce que les anciens exprimaient par l'adage : « in medio stat virtus. » Il est donc naturel que l'Amour, étant cause occasionnelle de toute vertu, étant Seigneur de la *Noblesse*, laquelle est la condition même de toute vertu, que l'Amour, dis-je, soit comme le centre même d'un cercle, le point équidistant de tous les points de la circonférence. Au moment où l'Amour parle à Dante, celui-ci est soupçonné d'avoir péché, pour être sorti de la mesure juste et égale, qui est celle de la vertu. Les mauvais propos qu'il avait suscités dépassaient « les *bornes* de la courtoisie. » On l'avait « accusé de vice », et c'est-à-dire, comme nous l'avons vu, *d'excès*. Aussi Béatrice, la Très-Gentille « destructrice de vices », lui avait-elle naturellement refusé le salut, c'est-à-dire la béatitude. Aussi l'Amour, Seigneur de la Noblesse, c'est-à-dire de la Vertu ou de la juste mesure, pouvait-il lui dire en le réprimandant : « Je suis le centre du cercle [également éloigné de tous les excès]... et toi tu ne l'es pas, [car tu es tombé dans les excès] : *tu non sic.* »

Il me semble que cette explication de la métaphore dantesque tirée uniquement de son éthique est la plus vraisemblable. J'ajoute que la conception générale de sa métaphysique n'est pas très dissemblable de celle de son éthique ; mais c'est un ordre de pensées qui nous entraînerait trop loin du sujet actuel. Je veux seulement, touchant l'interprétation de ce passage si important de la *Vita Nova*, ajouter un rapprochement que j'ai fait dès longtemps, à part moi, et qui me semble avoir ces derniers temps attiré l'attention de quelques critiques. La métaphore de l'Amour, centre de la circonférence, me paraît se renouveler, se développer et s'expliquer dans les derniers

Digitized by Google

vers du dernier Chant de la Divine Comédie. Au moment où Dante parvient au terme de son voyage, où son intelligence s'arrête et ne peut se mouvoir plus avant, en face de la lumière absolue de la vision béatifique, il reste pourtant en son âme un mouvement, celui du désir et de la volonté : c'est le désir du bien, la volonté du bien, cet *appetito diretto,* dont il nous a parlé ; ce désir et cette volonté se meuvent en cercle, comme une roue parfaite au mouvement toujours égal, ainsi que se meuvent les astres et les sphères ; et cette roue tourne ainsi autour du centre qui la fait mouvoir, l'Amour, divin centre et origine de tout mouvement :

Ma già volgeva il mio disiro e il *velle,*
Si come ruota che igualmente è mossa,
L'Amor che muove il sole e l'altre stelle.

En somme toute cette doctrine semble bien n'être qu'une expression poëtique de la définition scolastique donnée par Saint Thomas d'Aquin : « Amor significat coaptationem quandam appetitivæ virtutis ad aliquod bonum. »

Page 39, ligne 2. — [*je veux que tu dises quelques paroles par rime*]. — Les poëtes courtois, par ordre d'Amour, se servent des vers pour exprimer ce qu'ils n'oseraient dire autrement. Melodia rapproche très justement un passage d'Arnaut de Marueil, que je traduis :

Amour m'a commandé d'écrire
ce que la bouche n'ose dire.

Il y a même plus, comme on va le voir. Ici, le poëme *(parole per rima)* sera personnifié. Dante ne semblera point s'adresser lui-même et directement à sa dame irritée ; ce sera la ballade qui parlera et, par son entremise, Dante fera entendre ce qu'il voudra.

Page 39, ligne 14. — [*mais fais les orner d'une suave harmonie, en laquelle je serai.*] — Amour recommande à Dante de faire mettre sa ballade en musique, de la faire, comme on disait, « *intonare.* »

Digitized by Google

L'usage général était en effet de faire mettre en musique les poëmes ; les poëtes étaient constamment en relations avec des musiciens (Voir notamment ce qui concerne le musicien Casella au Chant II du Purgatoire). Mais ce qui semble ici d'un remarquable et rare symbolisme, c'est qu'Amour ne peut être lui-même présent dans la Ballade que si elle est mise en musique. Amour sera « dans la suave harmonie ; » il restera avec Béatrice « par la grâce des suaves accents. »

Page 43, ligne 18. — [*et qu'alors ici entende qui ici doute, etc...*] Ce passage est plus clair en lisant *più* au lieu de *qui* (qui le plus doute...). Mais je pense que Barbi insiste avec de bonnes raisons pour la leçon : *qui*. Il semble que Dante se soit complu dans un petit amphigouri verbal, qui d'ailleurs se comprend sans peine, et dont j'ai cru devoir reproduire la bizarrerie voulue.

XIII

Page 45, ligne 13. — [*Les noms sont suites des choses*]. — On ne sait pas bien positivement à quel auteur il faut attribuer cet axiome, qui doit provenir des discussions entre nominalistes et réalistes.

Page 45, ligne 22. — [*Cette voie m'était très ennemie, et c'était d'appeler la Pitié et me mettre en ses bras.*] — Dans quel sens Dante dit-il que la Pitié lui était ennemie ? On a pensé qu'il a voulu dire que la Pitié est un recours auquel l'amant répugne à se résigner. Mais cela ressemble peu aux sentiments qu'il exprime ailleurs ; on remarquera notamment dans la Ballade du Chapitre précédent que la Pitié est la première chose qu'il réclame de Béatrice. Si donc il appelle maintenant la Pitié son ennemie, c'est parce qu'elle est

Digitized by Google

sourde jusque-là à ses prières et ne veut pas l'écouter. Elle s'est montrée impitoyable, c'est-à-dire ennemie. Il voudrait bien qu'elle ne le fût pas.

XIV

Page 49, ligne 3. — [*En ce lieu je fus conduit par une personne amie, qui crut me faire grand plaisir en m'amenant là où tant de dames montraient leurs beautés*]. — Conduire un ami à des noces auxquelles on se trouvait soi-même convié, était conforme aux usages de la ville de Florence. Dans la république florentine toutes les circonstances de la vie étaient sévèrement réglementées par des ordonnances. En particulier il existait des « Ordinamenti intorno agli sponsali e mortori. » (Cf. EMILIANI-GIUDICI, Storia dei municipi Italiani. Florence, 1853). D'après les deux *Ordinamenti* florentins, il est admis que tout citoyen « qui se rend à une invitation s'y rende avec un compagnon seulement » ; s'il est chevalier, il peut y mener quatre compagnons, et deux s'il est juge ou notaire. Sans doute l'ami de Dante n'était ni chevalier, ni juge, ni notaire, ou bien il n'usa pas de tout son droit. De toutes façons, la loi lui permettait de conduire au moins avec lui Dante, lequel, semble-t-il, non seulement n'était pas invité, mais n'était même pas des relations de la famille qui fêtait le mariage.

Les mêmes *Ordinamenti* florentins permettent encore de comprendre la suite du chapitre. Ces lois somptuaires sont d'une extrême précision ; elles ne permettent la présence que de vingt-quatre dames, dix du côté de la femme et quatorze du côté du mari, en dehors de la mère, des sœurs et des femmes et enfants résidant habituellement dans la maison. Le repas de noces devait comprendre trois services, et l'on ajoute que les fruits et les friandises *(confetti)* ne comptent pas comme services. Toutefois aux noces des chevaliers le nombre des invités n'est pas limité, et le nombre des plats peut être

Digitized by Google

de quatre, en dehors toujours des fruits et des *confetti*. Au quatorzième siècle les règlements devaient devenir plus sévères encore.

On remarquera ici combien Dante se révèle sous l'aspect d'un jeune homme mondain et galant. Ses amis pensaient lui être souverainement agréables en le menant en la société de jeunes femmes belles, élégantes et aimables.

Page 49, ligne 11. — [*Elles étaient réunies là pour faire compagnie à une gentille dame qui avait été mariée ce jour même.*] — Certains commentateurs ont voulu croire que la dame ainsi désignée n'était autre que Béatrice elle-même, et qu'il s'agirait donc ici de son mariage avec Simone de' Bardi. Cette opinion semble avoir l'appui du maître d'Ancona. Malgré cela elle ne paraît pas acceptable à beaucoup d'autres, parmi lesquels je me permets de me ranger. On ignore d'ailleurs la date du mariage de Béatrice. Plusieurs ont proposé de croire qu'il avait eu lieu pendant la période dont Dante ne dit rien, entre les neuf et les dix-huit ans de Béatrice. Mais c'est là une pure hypothèse. Il n'est nullement surprenant d'ailleurs que Dante n'ait fait aucune mention du mariage de Béatrice. Car, laissant même à part toute raison de délicatesse qui pourrait être ici proposée, l'usage des poëtes courtois est de ne jamais faire une allusion quelconque au mariage de leur Dame. C'est une raison parmi plusieurs autres qui m'empêcherait de croire que Dante eut voulu presque directement mettre en scène un fait comme le mariage de sa Dame, alors d'ailleurs que toute son entreprise est d'idéaliser la Dame et de la détacher des choses humaines. Le texte même s'y prête mal d'ailleurs : la mariée est qualifiée *gentile donna,* comme plusieurs dames, autres que Béatrice, sont qualifiées dans le livre, et Béatrice reçoit son titre ordinaire de *Gentilissima*.

Page 51, ligne 1. — [*J'appuyai ma personne contre une peinture qui entourait cette maison*]. — Casini a voulu proposer de croire qu'il s'agit d'une tapisserie à personnages qui entourait toute la salle, et les

Digitized by Google

termes employés par Dante ne s'y opposent pas. Mais Renier fait observer que les tapisseries *(arazzi)* françaises et flamandes étaient choses rares et exceptionnelles en Italie au XIIIe siècle. Tandis qu'il est tout naturel de croire que Dante veut parler d' « histoires » peintes à fresques, et qui couvraient tous les murs de cette salle, comme tant d'autres fresques à cette époque couvraient les murs de tant d'autres salles à travers toute la Toscane.

Page 51, ligne 4. — [*Alors mes Esprits furent si détruits..... qu'il n'en resta plus en vie que les esprits de la vue*]. — Voir plus haut Chap. II, p. 186. Il s'agit ici des *Esprits sensitifs*, c'est-à-dire des cinq sens. Les facultés sensitives disparaissent à l'approche de Béatrice ; une seule reste vivante, celle de la vue, et encore elle s'écarte pour faire place à l'Amour, œil intérieur de l'âme. Par suite, le poëte peut dire qu'il est changé en un autre, qu'il n'est plus lui-même. Ses Esprits visuels vont se plaindre de ne pouvoir rester en leur place, « comme restent les Esprits visuels des autres personnes. » Les yeux de Dante, seuls de tous les yeux, ne peuvent jouir de la vue de Béatrice, puisque l'Amour se met à leur place.

Page 51, ligne 17. — [*Elles se raillaient de moi avec cette Très-Gentille*]. — « *Il gabbo*, — la raillerie de Béatrice » est un sujet auquel se sont fort complu les commentateurs. Il y a plusieurs manières de l'interpréter et c'est un point sur lequel les avis restent libres. A mon point de vue, il importe surtout de remarquer que le fait de la raillerie des Dames est un thème très connu de la poésie courtoise ; Melodia en cite plusieurs exemples frappants en langue d'*oc* et en langue de *si*. Un des plus remarquables, et presque contemporain, est emprunté à Cino de Pistoja. On sait les attitudes désolées, les pâleurs, les soupirs que l'usage courtois rendait obligatoires aux poëtes amoureux ; qu'une pointe de ridicule dût souvent se dégager de ces gestes conventionnels, jusqu'à provoquer chez la dame, même la plus bienveillante, un sourire un peu ironique, c'est

Digitized by Google

de quoi on ne s'étonne pas ; il serait même à croire que la plaisanterie sur les attitudes amoureuses fût courante parmi les Dames, puisque aussi bien, dès longtemps, je viens de le dire, les poëtes y avaient trouvé pour leurs vers un thème tout naturel. Aussi il ne me paraît pas bien nécessaire de se demander si le *gabbo* de Béatrice ne serait pas pour nuire à l'idée que nous devons nous faire de sa bonté. Sur le rire de la Dame, comme sur tant d'autres thèmes courtois, Dante avait fait des vers, du temps où il rimait pour Béatrice ; voilà le fait. Je l'admets tout simplement avec les critiques que l'on intitule réalistes ; mais je n'éprouve point le besoin de me demander avec eux si ce thème du rire de la Dame concorde bien avec l'image de bonté morale que nous pouvons nous faire de la réelle Béatrice. Car Béatrice fut une dame en chair et en os, c'est de quoi je ne doute pas. Mais d'elle je ne puis rien savoir que ceci : Dante avait fait des vers pour elle, avec son génie spécial, mais en la façon qu'on en faisait de son temps pour une dame ; il faut croire qu'elle fut dame bien rare, puisqu'il put en sa pensée la diviniser comme il l'a fait ; mais dans les détails de la poësie qu'il avait faite pour elle vivante, il ne faut pas songer à la juger autrement que telle ou telle autre dame de la poësie courtoise. Or ce n'est pas nuire en général à la bonté de ces antiques dames que d'admettre pour vrai qu'elles aient pu gaiement rire parfois entre elles des façons bizarres de leurs sombres amants. Il ne faut pas préciser plus cela. Dans les questions qui touchent Béatrice, je trouve que parmi les critiques réalistes et les critiques idéalistes, il en est qui ont aisément et tour à tour raison les uns contre les autres ; les uns veulent que tout soit réel sans exception, et les autres tout sans exception allégorique. — En résumé, Dante, attirant à lui en sa forme personnelle ce thème courtois, avait fait des vers sur le sujet du *rire de la Dame,* et plus tard il les trouva propres à son dessein, quand il voulut construire avec les poëmes de jeunesse une allégorie morale et philosophique. A cette époque même et plus tard encore, jusqu'à la fin de sa vie, il lui resta de Béatrice l'image d'une gaie jeune fille, rieuse et même un peu moqueuse : et ce n'est pas le moindre charme qu'il ait donné à cette idéale figure. Dans les cercles mêmes du Paradis, si Béatrice

Digitized by Google

surprend en son poëte quelque petite faiblesse humaine, il lui arrivera de rire et même de faire entendre une petite toux d'ironie (Par., Chant XIV, v. 16). Et à cette occasion Dante marquera bien que sa Béatrice, tout symbole qu'elle fût devenue, Béatrice restait toujours pour lui une dame de la tradition poétique : il la comparera à la mutine suivante de la reine Genèvre, qui tousse aussi et qui rit, dans un Roman de la Table Ronde.

N'oublions jamais queDante, quant à lui, est assurément un réaliste.

XVI

Page 61, ligne 23. — [*dans le cœur me commence un tremblement*]. — Je m'autorise des justes observations de Barbi pour ne pas traduire littéralement le mot *tremoto* par « tremblement de terre ». Il y a de bonnes raisons, quand même la lecture du mot serait bien certaine, pour croire qu'il avait perdu ce sens étymologique si bizarre ici et si hors de propos.

J'applique la même réflexion aux autres passages où se trouve le même mot.

XVII

Page 63, ligne 1. — [*Après que j'eus dit ces trois sonnets, en lesquels je parlai à cette Dame*]. — Ce Chapitre est fort important, vu qu'il ouvre la seconde partie de la *Vita Nova,* celle qui a pour sujet la louange de la Dame. J'y attire l'attention, et le commente tel que je le comprends : Dante, après avoir raconté les épisodes de ses amours juvéniles, pensa pour un moment qu'il avait bien fini

Digitized by Google

de dire son histoire morale et que désormais il devait se taire. Une circonstance pourtant (le dialogue avec les dames raconté au Chapitre suivant), le portera à reprendre sa lyre et à continuer de chanter. Mais désormais il changera complètement le sujet de ses chants ; sa matière sera nouvelle et plus *noble* (on se souvient du sens profond que Dante donne à ce mot). Il se *taira* cependant en ceci, qu'il s'abstiendra désormais de parler à la Dame directement. Mais s'il garde le silence vis-à-vis de sa dame, il ne le garde pas vis-à-vis des autres ; il entreprendra de la louer pour la faire connaître, aimer, admirer aux esprits dignes de la comprendre, pour répandre le bienfait de la béatitude qu'elle donne. C'est un nouveau pas dans la voie de l'Amour mystique.

La première phrase de ce petit Chapitre est une longue période d'une extrême obscurité. J'avais cru d'abord pouvoir la traduire en prenant la locution « *avegna che* » dans le sens (qu'elle a parfois et notamment dans Boccace), de « puisque ». Mais elle n'a jamais eu, que je sache, ce sens pour Dante, et je dois reconnaitre que, dans la *Vita Nova* notamment, elle est prise constamment dans le sens contraire de « quoique, encore que ». Je n'ai pu en construire après tout qu'une phrase assez embarrassée, mais elle me semble se comprendre.

XVIII

Page 65, ligne 7. — [*Il y en avait d'autres mêmement qui parlaient entre elles, une desquelles tourna les yeux vers moi*]. — D'Ancona croit que cette dame « qui marque le moment de la transformation idéale de Béatrice », doit être comparée à la Matelda de la Divine Comédie.

Digitized by Google

XIX

Page 67, ligne 18. — [*Il arriva ensuite que passant par un chemin, le long duquel s'en allait un ruisseau très clair*]. — Au Chapitre IX on a vu Dante chevaucher le long d'un « fleuve, beau, courant et très clair. » Ici il s'agit d'un « ruisseau très clair » et il y a bien apparence cependant que le paysage, quoique analogue, peut être différent. Pourtant on a soutenu qu'il s'agissait toujours des mêmes eaux claires, et que le *fiume* et le *rivo* doivent toujours être identifiés avec l'Arno, le

..... fiumicel che nasce in Falterona.
(Purg. XIV, 17)

Et c'est bien possible après tout. Je ferai observer d'ailleurs qu'il n'y a aucun argument à tirer de l'emploi du mot *rivo* ou *fiume*, car ces mots, *rivo* (*rio*) et *fiume*, sont pour Dante absolument synonymes; on peut s'en assurer au Chant XXVIII du Purgatoire, où le poëte appelle tour à tour *rio* et *fiume* l'onde claire au delà de laquelle apparaît Matelda.

Page 67, ligne 21. — [*et je pensai que parler d'elle n'était pas chose qu'il convenait que je fisse à moins que je parlasse à des dames, à la seconde personne ; et non à toutes dames, mais uniquemeut à celles qui sont gentilles, et ne sont pas seulement femmes. Alors je dis que ma langue parla comme mue par elle-méme, et dit : Dames qui avez entendement d'amour*]. — Le sens de ces diverses expressions n'échappera pas à qui comprend les principes ci-dessus expliqués de la morale dantesque. Dante ne parle pas pour celles qui sont simplement *femmes*, et il y a évidemment dans cette expression un accent de mépris qui se rapporte à la misogynie du moyen-âge (la femme, être de perdition, depuis Eve). La femme devient *donna* lorsqu'elle

Digitized by Google

est *gentile*. Alors elle a le cœur *noble* et est capable d'avoir la vertu et de donner la béatitude ; et comme l'Amour est la cause même de la vertu dans le cœur noble, la *donna gentile* doit donc tout naturellement être celle qui a l'intelligence de l'amour, *intelletto d'amore*.

D'ailleurs la Divine Comédie nous apprend que l'intelligence ou l'entendement est le principe de la béatitude. Dès le début de l'Enfer, nous apprenons que les damnés, les *malnati*, sont ceux qui ont perdu l'intelligence de la vérité :

> . . . . . .le genti dolorose
> c'hanno perduto il ben dell' intelletto.

C'était d'ailleurs un principe de la philosophie scolastique que l'entendement, la connaissance est le principe de l'Amour ; car, disait-on, on ne peut aimer ce que l'on ne connaît pas. Ainsi dans ces âmes graves et tendres se rejoignaient la science et l'amour.

On ne saurait trop attirer l'attention sur ces quelques lignes que Dante a données pour introduction à sa première grande chanson. Au point de vue spécialement littéraire, il semble qu'il y résume pour nous les principes généraux de sa méthode de composition littéraire. Voici comme je le comprends : un certain état d'âme existant dans le poëte, il lui vient « la volonté de dire », le désir de faire connaître cet état d'âme poétiquement. Ce désir spontané est l'origine de tout. Il est suivi d'une première phase de méditation, où le poëte cherche quelle forme adopter : « je commençai de penser, dit le poëte, à la façon que je pourrais prendre. » Soudain alors, quand cette méditation a un peu duré, surgit l'inspiration ; le dieu passe ; le poëte aperçoit si clairement quel doit être son poëme, que nul autre ne lui paraît possible : « ma langue parla comme mue par elle-même. » Dès lors le poëme existe spirituellement ; il ne reste plus qu'à lui donner une réalité matérielle : c'est le travail d'exécution. Une nouvelle méditation est nécessaire pour établir la construction du poëme et son ordonnance. Après cette seconde méditation seulement le poëte peut commencer à écrire, ce qui est la dernière partie du travail : « ensuite... pensant pendant quelques jours, je commençai... »

Digitized by Google

La Chanson, ainsi exécutée, fut célèbre dès l'origine parmi les poëtes de l'Italie. Cino da Pistoja l'a citée dans sa *Canzone* sur la mort de Béatrice. Chose curieuse, on la trouve copiée en partie sur un registre du notaire Bolonais Pietro Allegranza à l'an 1292. Dante lui-même y attachait grande importance. Il la cite deux fois dans son traité *De vulgari eloquentiâ* comme type de Canzone parfaite, et comme type de Canzone en vers hendécasyllabes (II, VIII, 7 et II, XII, 3). Mais ce qui est plus important, il la vante, dans la Divine Comédie même, comme l'introduction et la source d'une nouvelle poësie. Au Chant XXIV du Purgatoire, il se fait adresser ce discours par un poëte de la génération précédente, Bonagiunta de Lucques : « Dis-moi si je vois ici celui qui a mis au jour les rimes nouvelles, en commençant ainsi :

Donne ch' avete intelletto d'amore ? »

J'ai commenté dans mon Introduction la suite de l'épisode. Je fais seulement remarquer ici que Dante considérait la première Canzone insérée dans la Vita Nova comme la préface même de son œuvre poëtique originale et de sa poësie symbolique.

Page 71, ligne 5.

[que soit votre espérance, pour autant qu'il me plait
là où est un homme qui s'attend à la perdre,
et qui dira dans l'Enfer : — O mal nés !
j'ai vu l'espérance des bienheureux ! —]

Voici un des *hard-knots* de la *Vita Nova*. Il n'en est pas qui ait donné naissance à une littérature plus abondante. Cependant le passage offre un premier sens qui se présente tout naturellement à l'esprit et c'est celui que je donne, sans plus, dans ma traduction. A ce premier sens se sont ralliés des hommes aussi considérables que Giosuè Carducci, l'historien allemand Gaspary, l'excellent maître Pio Rajna ; il a été heureusement soutenu par Colagrosso, et adopté enfin par le dernier commentateur Melodia, lequel a donné de toute la discussion un substantiel résumé. Je dois pour-

Digitized by Google

tant reconnaître que de graves objections ont été soulevées et soutenues par quelques-uns des premiers maîtres aussi de la critique, tels que d'Ovidio et Alessandro d'Ancona. Plusieurs interprétations autres que celle à laquelle je me rallie ont été proposées et ingénieusement défendues. Deux surtout sont importantes et méritent un examen attentif : la question est assez grave pour qu'on en donne un exposé assez complet.

Tout d'abord, ne l'oublions pas, le poëme que nous avons sous les yeux est une œuvre de jeunesse, écrit avant certes la Divine Comédie, avant l'exil, avant aussi la mort de Béatrice. Il est même plus ancien que la *Vita Nova* , que le texte, dis-je, en prose de la *Vita Nova*, puisque ce texte, nous le savons, suppose la mort de Béatrice et a été nécessairement composé postérieuremeut à tous les poëmes auxquels il sert de cadre et de lien. Nous avons même, je l'ai dit, un élément chronologique pour fixer la date de la Canzone, c'est sa reproduction dans un registre notarial Bolonais sous l'année 1292. Maintenant voyons quel est le sens général de la Canzone. Elle est la première des pièces consacrées entièrement et uniquement à la louange de Béatrice. Le plan nous en est clairement démontré par Dante dans le commentaire dont il l'accompagne. Elle commence par une préface *(proemio)* qui est la première stance, et elle se termine par un épilogue *(serviziale)* qui est la dernière stance. La Canzone proprement dite commence à la seconde stance ; elle se divise en deux : d'abord le poëte dit comment est louée sa Dame au ciel, — il dira ensuite comment on la doit louer sur la terre. La stance donc qui se termine par le passage litigieux a pour dessein de nous dire ce que le Ciel, c'est-à-dire, les Saints, les Anges et Dieu lui-même pensent de Béatrice. Le poëte lui a donné la forme d'une sorte de discussion entre divers interlocuteurs, ce que l'on appelait dans la poésie de l'époque, un *contrasto*. Les Anges réclament à Dieu Béatrice, et les Saints se joignent à leur demande. Mais Dieu leur répond, inspiré par la pitié : il enjoint aux puissances du Ciel d'attendre encore quelque temps, « autant de temps qu'il lui plaira », la venue de celle qu'ils désirent. Car elle doit rester encore en un lieu

Digitized by Google

« ... dov' è *alcun* che perder lei s'attende,
e che dirà ne lo inferno : — O malnati,
io vidi la speranza de' beati. — »

On a vu la traduction que j'ai donnée. Par *alcun* j'ai entendu le latin *quidam* et j'ai traduit *un homme*. Par cet homme j'ai entendu Dante et j'ai admis que Dante dit de lui-même : 1° qu'il s'attend à perdre Béatrice ; — 2° qu'il pensera à elle comme à « l'Espérance des bienheureux » lorsqu'il descendra dans les Enfers pour visiter les damnés.

Ce sens, je l'ai déjà dit, est celui qui se présente le plus naturellement à l'esprit, et à première vue on n'y voit point de difficultés. Elles surgissent lorsqu'on songe à la date du poëme qui est sous nos yeux. Deux questions se posent alors nécessairement : 1° Dante pouvait-il faire allusion à la mort future de Béatrice tandis que vivait encore Béatrice ? — 2° Dante pouvait-il faire allusion à la Divine Comédie un long temps avant qu'aucun fragment du divin poëme ait paru aux yeux du public ?

Les deux questions méritent d'être posées. Avant de les poser pourtant il faut envisager une hypothèse préjudicielle qui les écarterait toutes les deux. Elle a été soutenue notamment par Scherillo (*Alcuni capitoli della biografia di Dante*. 1896). La voici : les deux vers de la fin de la stance auraient été ajoutés après coup par Dante corrigeant son ancien poëme, alors qu'il donnait à la *Vita Nova* sa forme définitive, c'est-à-dire à une époque que nous connaissons mal. Il y a à cette hypothèse plusieurs objections : il y a d'abord la reproduction du poëme par le notaire Bolonais sous la date de 1292. Mais ce n'est pas encore là l'objection principale ; car ce fait ne fournit pas une preuve absolue. Il est bien entendu que le notaire n'avait pas transcrit le poëme sur son registre au même titre que les actes de vente ou de location avec lesquels il le faisait voisiner, et il n'est pas beaucoup plus probable qu'il ait voulu lui donner, comme à eux, date certaine. Au contraire, comme l'a très justement suggéré Scherillo, on peut supposer que le dit notaire avait profité d'un blanc qui se trouvait de façon ou d'autre, dans son registre, pour y copier et y conserver un poëme qui lui plaisait. Rien n'em-

Digitized by Google

pêche donc de croire que la transcription au registre soit de plusieurs années postérieure à la date indiquée. Les critiques ont de plus graves raisons de croire que Dante n'a pas pu corriger tardivement son poëme et y insérer les deux vers qui nous occupent : les principales sont, la concordance absolue de tous les manuscrits que nous possédons et le fait que la *Canzone* avait été dans toutes les mains, à Florence et ailleurs, dès son origine. Pourtant, on le voit, il reste quelque doute, et pour moi, je l'avoue, l'étude habituelle de Pétrarque m'a accoutumé à ne jamais repousser comme impossible, sauf preuve formelle, aucune hypothèse de correction et d'*auto-interpolation* chez les poëtes. J'ajoute que ce ne serait pas ici le seul point dans la *Vita Nova* où l'on pourrait peut-être apercevoir une volonté de Dante de mettre les œuvres de sa jeunesse au niveau du courant postérieur de sa pensée.

Pourtant, pour tout dire, il n'est pas absolument nécessaire ici d'accepter l'hypothèse de Scherillo ; sans supposer aucune interpolation, on peut très bien encore venir à bout des difficultés du passage.

Je pose donc tour à tour les deux questions :

1° Dante pouvait-il faire sans inconvenance ni invraisemblance allusion à la mort de Béatrice alors que la Dame était encore vivante et bien portante ? — Je réponds oui, sans hésiter. J'observe que par la force même des choses, si le poëte a voulu se représenter par l'imagination ce que le ciel peut juger de Béatrice, en cela même il prévoyait sa mort ; et en effet le jugement du ciel sur une créature très sainte ne peut être autre chose que le désir de la posséder ; la mort seule peut donner à la dame toute la gloire céleste qui lui appartient. D'ailleurs des allusions funèbres semblables étaient d'usage parmi les poëtes courtois, provençaux ou italiens ; on cite d'eux bien des vers où la mort de leur dame et sa glorification béatifique est envisagée clairement. Mais cet ordre d'idées est surtout usuel aux poëtes de l'époque de Dante, aux poëtes du *dolce stil nuovo ;* en eux apparaît à chaque page cette teinte générale de mélancolie, cette recherche de la solitude, ce pressentiment de la mort de l'aimée (Scherillo). Ajouterai-je qu'en bien d'autres temps encore,

Digitized by Google

et non seulement dans les vers des poëtes, mais dans les dictons mêmes du peuple, la pensée de la caducité et de la mort est sans cesse éveillée par la vue d'un être humain doué de beauté, de jeunesse et de nobles mérites. Il n'y a rien là que de naturel. J'ajoute que ceux qui s'étonnent que Dante ait traité ici pareille matière, devraient s'étonner bien plus encore dans la Canzone qui suivra (*Donna pietosa*) ; car celle-là a pour sujet même le pressentiment circonstancié de la mort de la dame.

2° Dante pouvait-il faire allusion à la Divine Comédie dès sa jeunesse, dès l'âge de vingt-quatre ans par exemple ?

Plusieurs critiques ont répondu négativement à cette question. Je ne les suivrai pas dans le détail de leur discussion. Mais comme il leur a fallu nécessairement trouver au passage litigieux un autre sens que celui qui paraît tout d'abord, je m'occuperai seulement des interprétations qu'ils ont proposées. Voici la principale : *Dante se considère comme un pécheur, digne d'être après sa mort précipité dans l'Enfer. Là, il pourra du moins dire aux damnés : « J'ai vu l'Espérance des bienheureux ».*

Il y a bien des objections à faire, et on les a faites, contre cette hypothèse. J'en citerai quelques-unes : Remarquons d'abord que c'est Dieu même qui parle. Ce n'est point ici une vague crainte qui aurait pu venir au poëte. C'est une condamnation certaine et absolue et irréfragable, prononcée contre un chrétien, par le Dieu même en lequel il croit. Voilà qui, en soi, est énorme, me fait remarquer mon ami Flamini.

Dès lors, comment le poëte aurait-il pu supposer que Dieu mît en balance les Saints, les Anges et tout le Paradis avec un homme déjà condamné à la damnation éternelle ? Et comment la *pitié* de Dieu eût-elle pu être accordée à ce réprouvé ? C'est une conception tout opposée à la conception de la damnation éternelle telle que Dante l'a exposée bien clairement. Virgile, dans la Divine Comédie, gourmande Dante pour la pitié qu'il manifeste aux damnés, et lui défend de pleurer sur leurs souffrances (Inf. XX, 28) :

qui vive la pietà quand' è bien morta.

Digitized by Google

Entendez-vous ce vers, dans sa terrible concision ? — Virgile dit : « Ici (en Enfer) la pitié c'est de n'avoir pas pitié ; avoir pitié des damnés c'est mentir à la véritable pitié, voulue de Dieu ; ici *la pitié vit, alors qu'elle est morte.* »

C'est donc ainsi que Dante pensait : Pour les damnés, il n'y a pas de pitié, comme il n'y a pas d'espérance ; s'il y avait *pitié,* il y aurait *espérance.* Un homme qui mérite la *pitié* de Dieu et qui a vu « l'*Espérance* des bienheureux » ne peut pas être un damné.

Dante damné est une conception qui s'oppose à tout ce qu'il nous a fait voir de la vie morale et dans la *Vita Nova* et dans la Divine Comédie.

On nous propose de croire qu'un damné a pu voir, comprendre, louer la Dame de la Béatitude. La définition du damné dans la Divine Comédie (« ceux qui ont perdu le bien de l'intelligence ») nous indique déjà l'impossibilité de cette supposition. Mais les textes de la *Vita Nova* s'y opposent tout autant. Pour connaître Amour et donc « Madame », il faut avoir un cœur *gentil* ou *noble.* Si un cœur *vilain* vient à la connaître, de deux choses l'une : ou bien il « mourra », disparaîtra mortellement, ou bien il éprouvera l'effet de sa vertu et « deviendra *noble* chose » ; alors il cessera d'être vilain et deviendra gentil par l'effet d'une grâce spéciale que Dieu a mise en Madame, et par laquelle

« ne peut mal finir qui lui a parlé »

Tels sont les termes que l'on trouve dans la Canzone qui nous occupe, et dans laquelle on voudrait simultanément trouver la preuve que le poëte se considérait lui-même comme devant mal finir. J'ajoute que dans une autre Canzone de la *V. N.* il a dit formellement qu'un cœur vilain ne pourrait même pas *imaginer* de Béatrice quelque chose :

No è di cor villan si alto ingegno
che possa *imaginar* di lei alquanto.

On me répondra que Dante, dans la *V. N.,* a commis justement un péché (Ch. XII); celui qui lui a fait refuser le salut de la Dame ; par là il s'est mis au rang des damnés. C'est mal comprendre les choses.

Digitized by Google

La faute qui lui a fait refuser le salut est une faute légère, une simple faute de mesure, mais commise en exécutant un ordre d'Amour, (lequel représente ici le bien moral). S'il y a eu faute, elle est bien pardonnée : nous voyons que dès l'abord, Dante a *clamé* miséricorde à la dame de la courtoisie, et, en réponse à sa prière, Amour est venu en propre personne s'expliquer avec lui ; il a dicté à son fidèle les paroles voulues pour s'excuser auprès de Madame, et il s'est chargé lui-même d'appuyer et de faire valoir son excuse. Et dans cette excuse, (la Ballade dictée par Amour), le poëte ne s'accuse d'aucun péché ; il affirme que « son cœur n'a pas changé ». Il a toujours été à Madame et n'a « jamais défailli ». Il est vrai que. dans la *Vita Nova*, Dante ne nous raconte nulle part en quelle forme et en quelles circonstances Béatrice a signifié son pardon et rendu son salut. Cela en effet n'est pas dit formellement, et cela eût été bien maladroit et difficile à exprimer ; mais le fait n'est pas douteux ; il est exprimé implicitement et avec délicatesse par les formules de pardon qui terminent la Ballade, lorsque le poëte demande à Amour de lui annoncer « par beau semblant la paix », et quand il donne *congé* à sa Ballade « au moment où elle en peut avoir honneur. » Toute la suite du récit confirme ce pardon, et surtout à partir du Chapitre XVIII où Dante nous annonce qu'il aborde une matière plus haute et ne parlera plus que pour la louange spirituelle de la dame de la béatitude. J'ajoute que, plus loin dans le livre, en divers poëmes, mais surtout dans la Stance qui se lit au Chapitre XXVII, aussitôt avant la mort de Béatrice, il me paraît bien que Dante nous a indiqué comment le salut de Madame opérait toujours heureusement en lui à la fin de la seconde période, la période extatique de ses amours *(per darmi più salute,* p. 124*)*.

D'ailleurs la théorie, si je puis dire, de la vie morale de Dante a été exposée dans le Purgatoire (XXX, v. 109 à la fin). Et c'est là, si l'on veut tout comprendre, qu'il faut se référer. — Béatrice parle de Dante : — « Celui-ci, dans sa jeunesse *(vita nuova)* », dit-elle, « fut tel en vertu que toute droite intention aurait pu faire en lui un admirable essai... »

Jusqu'à quand cet état vertueux dura-t-il ? Tant que vécut la

Digitized by Google

Dame : — « Un certain temps je le soutins par mon visage ; montrant à lui mes yeux jeunets, avec moi le menais tourné vers la voie droite. »

Ses fautes commencèrent après la mort de Béatrice : — « Si tôt que je changeai de vie (je mourus) celui-ci se déprit de moi et se donna à autre. »

Voilà le péché : il sera narré dans la *Vita Nova,* dans les Chapitres XXXV et suivants. Dante a vu une *gentille dame* qui le regardait par une fenêtre : il s'est laissé conduire par la pitié de cette dame à un sentiment trop tendre. Il a *aimé moins* Béatrice. Reprenons le Purgatoire : Béatrice dit : — « Je fus à lui moins chère et moins aimée. » — Il a dirigé ses pas par une route qui n'était pas celle de la vérité. (Cf. Inf. : « *la diretta via m'era smarrita* »). — « Il a suivi de *fausses images* de bien. »

Voilà qui concorde bien avec la *Vita Nova.* En effet l'Amour de la *Dame gentille* est une « fausse image » d'amour, c'est-à-dire de bien moral. Dante s'y trompe dès l'abord, quand il dit *(Vita Nova) :* « Il ne se peut pas qu'avec cette pitoyable Dame ne soit pas très noble Amour. » (Je prie qu'on se souvienne de ce qui a été dit plus haut (n. au Ch. XII, p. 200) sur la Noblesse et l'Amour).

La faute de Dante est donc celle-ci : il a pris pour le bien (Noblesse et Amour), ce qui ne l'est pas. Le sentiment qui en résulte en lui est mauvais, vil, n'est point gentil. Il nous explique en effet le mot : *gentil pensero* dont il s'est servi dans un sonnet : « Je dis *gentil* en tant que le sonnet parlait d'une gentille dame, car autrement le penser était très vil. »

Malgré quelques différences très aisément explicables, voici comme apparaît à nos yeux, en parfaite concordance, dans la *Vita Nova* aussi bien que dans le Purgatoire, le *mal,* la faute, l'infidélité de Dante à la Dame de la Béatitude. C'est une erreur intellectuelle et sentimentale. Mais l'erreur peut être pardonnée ; elle n'est pas mortelle. Dans la *Vita Nova* le pardon vient au poëte par l'apparition de Béatrice enfant, — dans le Purgatoire, par le voyage à travers les cercles de l'Enfer. Mais à aucun moment il n'est question que les péchés de Dante aient pu être tels que la damnation put s'en suivre.

Digitized by Google

Bien au contraire. En ce même Chant XXX du Purgatoire, qui a tant à nous apprendre, au moment où Dante comparaît coupable devant Béatrice, aucune image de damnation possible ne se produit. Il n'éprouve pas de terreur, lui-même, mais de la confusion ; il se sent comme un petit enfant en faute devant sa mère ; et l'expression du visage de Béatrice n'est pas rigueur impitoyable, mais sévère pitié *(pietate acerba)*. Et les anges chantent un psaume d'espérance : « In te Domine speravi. » — Et Dante a soin de nous faire remarquer qu'ils s'arrêtent au verset où il s'agit de colère, et ne le chantent pas.

Cette explication paraîtra longue, mais il m'a paru opportun de la donner ; en effet l'idée de Dante damné ne pouvait être écartée qu'en la montrant contraire à la conception que j'ai de toute l'histoire morale de Dante. Et ce m'était une occasion de m'en expliquer.

Aussi bien je ne pense pas que l'interprétation que je viens de combattre reste aujourd'hui intégralement soutenue par personne. Une nouvelle interprétation a surgi, proposée d'abord par Mazzoni, amendée par Gorra, soutenue avec toute son ingéniosité par Barbi, et à laquelle s'est rallié d'Ovidio, et peut être aussi Alessandro d'Ancona, admise chez nous par Gaston Paris. Elle repose tout entière sur l'interprétation du mot *alcuno*. Je l'ai pris dans le sens du latin *quidam*, un certain homme, et c'est ce sens que Dante lui donne le plus souvent ; mais il n'est pas sans exemple cependant que Dante lui donne un sens indéfini *(Inf.* III, 58, et ailleurs). Tel serait ici le cas, et il faudrait donc entendre que Dieu veut laisser quelque temps Béatrice en un lieu « où se trouve *qui* s'attend à la perdre, » c'est-à-dire « des gens qui s'attendent... » On aperçoit dès lors le sens : Dieu veut par pitié pour *les hommes* laisser quelque peu Béatrice parmi eux ; ces hommes ne sont pas bons ; ils savent bien en eux-mêmes qu'ils ne sont pas dignes de garder devant leurs yeux Béatrice ; ils « s'attendent à la perdre » ; et plus tard, quand ils l'auront perdue, c'est-à-dire quand ils seront damnés, ils diront avec un regret plein d'orgueil (Mazzoni) ou avec la torture du désespoir (Gorra) : « J'ai vu l'espérance des bienheureux. » Cette interprétation, il faut l'avouer,

Digitized by Google

a été en dernier lieu développée avec charme, heureusement amendée encore et appuyée d'arguments nouveaux par E. Proto, dans une notable étude à laquelle il donne pour titre la parole dantesque : *Beatrice Beata* (Prato, 1901). Je résume ainsi la forme dont il a revêtu l'hypothèse : Dieu prononce son décret : que la Dame reste encore sur terre pour exercer encore son bienfait sur ceux qui la voient, ce bienfait est de *telle* puissance qu'il est ressenti même par des gens qui s'attendent à la perdre, et que, *même dans l'Enfer*, le souvenir qu'en auront les damnés pourra être comme une sorte de consolation à leur châtiment suprême.

L'avantage de ces ingénieuses explications est d'écarter toute question débattue, et même le pressentiment de la mort de Béatrice. Elles me paraissent pourtant trop ingénieuses pour nous mettre l'esprit en tout repos. Et puis, elles me semblent mal s'accorder avec l'état d'esprit aristocratique de Dante. Il se soucie peu de la foule de basse humanité dont il vit entouré. Il écrit pour une élite, le petit groupe fermé des poëtes du doux style nouveau, disciples de Guido Cavalcanti, — les *intendenti d'Amore*, les *cœurs gentils*. Pour une fois et la seule, il lui viendrait à la pensée de mettre Béatrice elle-même en contact avec ces êtres lamentables et condamnés qu'il relèguera dans les cavernes de l'Enfer. Et il aurait eu cette pensée dans cette Canzone même, la plus réservée et la plus esotérique de toutes, Canzone dont il nous a dit au début qu'elle était faite pour les *Dames* qui sont *gentilles* et non pour celles qui sont uniquement femmes.

Incidemment je rappelle qu'on a proposé une troisième explication qui serait d'entendre par *inferno* le Monde, enfer des vivants, et par *malnati* les méchants qui sont sur la terre. Mais outre que l'interprétation se heurterait avec les mêmes objections que les précédentes, elle aurait quelque difficulté de syntaxe ; et puis Dante emploie constament *malnati* dans le sens de damnés (*gli altri malnati*, Inf. XVII, 75, — Cf. XXX, 46). D'ailleurs Witte qui propose cette glose un peu timidement, dit, dans le même passage, « qu'on peut aisément découvrir ici une indication du futur pèlerinage de l'Enfer. »

Digitized by Google

En vérité je crois qu'il faut en revenir là. Et je n'aperçois pas bien la gravité des raisons qui nous empêchent de croire que Dante, dès sa jeunesse, eut conçu le projet d'un poëme, comme le moyen-âge en avait vu plus d'un, dont le sujet l'eut emmené dans les cercles de l'Enfer. Quel, dans sa pensée, pouvait alors être ce poëme ? On n'en sait rien. Peut-être un Enfer seulement ? Peut-être, comme on a proposé de le croire, un Sixième Livre de l'Enéide christianisé ? Mais s'il l'avait conçu, sous une forme quelconque, il est naturel de croire qu'il y avait associé sous une forme quelconque aussi la pensée de la Dame de la Béatitude. Non seulement je ne trouve pas extraordinaire qu'une œuvre comme la Divine Comédie ait hanté l'esprit du poëte, sous forme de divers projets, dès sa jeunesse, et presque dès son enfance, — mais je le trouve probable. Dès lors on peut bien croire que ce projet singulier et colossal n'était pas ignoré dans le petit cercle littéraire pour lequel il écrivait, et qu'il pût sans surprendre aucun de ses amis, imaginer une scène en laquelle il aurait parlé de l'Enfer et adressé la parole aux damnés.

Il ne faut pas nous objecter qu'une pareille scène et un pareil discours : « J'ai vu l'Espérance des bienheureux » ne se trouve nulle part en réalité dans la Divine Comédie. Il est bien entendu que la Divine Comédie telle qu'elle est, diffère beaucoup des projets juvéniles que je suppose. Mais j'ajoute qu'en réalité, quoique Dante ne parle jamais de Béatrice aux damnés dans la Divine Comédie, les interventions de la Dame par divers messagers pour protéger son poëte dans les dangers des cercles infernaux se présentent sans cesse à nous sous la forme de rappels à l'Espérance de la Béatitude, dans ce séjour d'où est bannie « toute Espérance. » (Cf. notamment Inf. VIII, 107). — Je trouve même au Chant XXXI du Paradis (v. 80 et sq.) un passage qui mérite bien d'être cité ici : Dante rappelle à Béatrice qu'elle a voulu, pour le sauver, « laisser ses traces » jusqu'en Enfer, et y apparaître comme une idée d'Espérance :

O Donna in cui la mia *speranza* vige
e che soffristi per la mia *salute*
in *Inferno* lasciar le tue vestigie.

Digitized by Google

Il est bien difficile de croire qu'en écrivant ces vers dans le Paradis, y groupant les idées d'*espérance*, de *salut* et d'*Enfer*, Dante n'eut aucun souvenir de sa *Vita Nova*. Il est aussi difficile d'admettre qu'en écrivant sa *Vita Nova* il n'eut aucune prévision de sa grande œuvre mystique et humaine.

D'Ovidio trouve que c'est une énormité de croire que Dieu, parmi les Saints et les Anges, s'occupe individuellement d'un homme, fut-il Dante, et se mette en devoir de prédire la Divine Comédie. Je ne vois pas cela. La mystique du *dolce stil nuovo* rend admissible que Dieu, les Saints et les Anges s'occupent de la Dame du poëte courtois, ; dès lors on n'aperçoit pas pourquoi ils n'interviendraient pas à propos du poëte et d'un poëme théologique. La *Vita Nova* est pleine de textes bibliques et d'interventions célestes. Quant à la Divine Comédie elle sera tout entière due à l'intervention de Dieu, des Anges, des Saints, de toutes les puissances célestes. Ici Dante ne fait que prendre un peu les devants. Et ne sent-on pas, à chaque page, que la *Vita Nova* est tout imprégnée de l'esprit de la Divine Comédie ?

Personne n'a révoqué en doute, je pense, que le dernier Chapitre de la *V. N.* fût une annonce directe de la Divine Comédie. Personne, je pense, n'oserait dire que les poëmes juvéniles de Dante n'impliquent aucunement une idée quelconque de la Divine Comédie. Toute la question est de savoir si Dante voulait laisser apparaître cette idée, et le pouvait, sans surprendre ou choquer les lecteurs contemporains. Toute question disparaît, semble-t-il, si l'on admet : 1° qu'il avait déjà conçu l'idée d'écrire un poëme de vision surhumaine, comportant une descente aux enfers ; — 2° que ce projet n'était pas inconnu dans son cercle littéraire.

Or le premier point est acquis.

Le second sera acquis aussi, si l'on admet l'interprétation à laquelle je me rallie.

Digitized by Google

Page 71, ligne 27.

[*Elle a quasi la couleur de la perle, en la forme...*]

Plusieurs interprétations ont été proposées. Le choix dépend de la place que l'on donne à la virgule : si on la place après les mots *in forma,* on est amené à prendre ces mots dans le sens où les prennent les philosophes scolastiques ; ils entendent par *forme* la *perfection,* et l'opposent à *matière.* C'est ce qu'il faudrait rendre par l'adjectif *formel,* qui, pris dans son acception absolue, vient directement de ce sens du mot *forma.* On traduirait donc :

« Elle a la couleur quasi formelle de la perle... »

Mais il paraît plus satisfaisant de croire, avec Barbi, que la virgule doit être placée après *perle,* et il me semble que la pensée du poëte est mieux exprimée ; il veut dire que Béatrice a le teint pâle et transparent ; ce n'est point une de ces filles aux joues roses comme les poëtes courtois en ont souvent chantées ; mais il ne faut rien exagérer, et, la comparant à la perle, il ne faut point pousser trop loin l'image : Béatrice n'est point blême ; elle a le teint pareil à la nacre de la perle, mais dans la mesure, en la forme où cela peut convenir à une Dame.

Page 71, ligne 35.

[*Vous lui voyez Amour peint au sourire*].

Melodia dit : « Je crains bien qu'ils aient raison ceux qui pensent que c'est ici un des rares passages où l'on peut et doit repousser la leçon des manuscrits, si concordante soit-elle, et accepter une correction. » Je le crois aussi, et c'est l'avis de d'Ancona et de plusieurs autres maîtres. En effet, tous les manuscrits, ici bien unanimes, donnent *viso,* et le sens cependant est certainement bouche ; si nous en doutions, Dante nous l'apprendrait lui-même dans l'explication en prose qu'il donne de son poëme. S'il y a *viso,* il nous faudra donc, pour comprendre à la fois et le poëme et le commentaire, supposer, comme Melodia le fait un instant, que Dante prend ici *viso, visage,*

Digitized by Google

dans le sens de cette partie du visage qui est la bouche ; — ou bien il faudra croire, avec Casini, que Dante en écrivant son commentaire a perdu de vue la pensée qu'il avait eue en écrivant son poëme. — Aucune de ces deux hypothèses ne donne grande satisfaction. Melodia, après s'être incliné par discipline paléographique devant le texte *viso*, fait abondamment connaître les raisons qu'il y a de lire *riso ;* car le *ris* ou le *souris* est le nom souvent donné par les poëtes et par Dante lui-même à la bouche de Madame, lorsqu'elle salue. Il remarque par exemple la similitude de l'ordre des idées dans la présente Canzone (*occhi* v. 51, — *riso* v. 55) avec l'ordre des pensées dans ce vers d'une autre Canzone (*Amor che nella mente*), laquelle n'appartient pas à la *Vita Nova :*

dico negli *occhi* e nel suo dolce *riso*.

Cette *Canzone* est commentée dans le texte du *Convivio,* où Dante explique que par *riso* il a entendu la *bouche* même de sa Dame, lorsqu'en elle resplendit la joie de son âme (*Ah ! mirabile riso della mia Donna !*.....).

Ici même, dans la *Vita Nova,* au Chapitre XXI, Dante parlera encore de l'effet du sourire de sa Dame.

Si l'on se reporte à la Divine Comédie, tout le monde aura présent à l'esprit l'épisode de Francesca de Rimini, où le mot *riso* est écrit pour dire : la bouche ; mais moins de personnes se rappellent peut-être la délicieuse traduction de Littré en français du XIIIe siècle :

Quant nous leümes qu'uns désirés *sousris*
Se fist baiser par un si grant amant. .

(Dante. L'*Enfer* mis en vieux langage françois et en vers par E. Littré. Paris, 1879, in-12, p. 67). Ces exemples sont excellents. Mais j'en ajouterai un autre qui me semble correspondre plus directement au passage de la *Vita Nova,* et nous apporter une preuve presque péremptoire. En effet, nous apprenons ici que « nul » ne peut « regarder fixement » la bouche de Béatrice, et que cette contemplation de l'instrument même de la Béatitude est interdite à tous, et donc à Dante lui-même. Eh ! bien, nous verrons luire un jour, au chant XXIII du Paradis (v. 48), où sera levée une pareille

Digitized by Google

interdiction : dans le Ciel, lorsque le cortège ineffable du Christ traversant les rangs des Saints et des martyrs aura passé devant les yeux du poëte, Béatrice lui fera savoir qu'enfin, après avoir vu un tel spectacle, il peut regarder fixement la bouche de la Dame de la Béatitude : « Tu es, dit-elle, capable de supporter la vue de mon rire. »

Se' fatto a sostener lo riso mio.

Et alors, contemplant cette bouche, où Amour lui-même est écrit, et que nul jusque-là n'avait pu regarder fixement (*mirarla fiso*), il éclate en cette sublime apostrophe, qui rappelle bien celle du *Convivio* : « Si résonnaient pour me venir en aide toutes les langues que Polymnie et les neuf sœurs ont nourri de leur lait très doux, je n'arriverais pourtant pas à dire la millième part de la vérité, en chantant le rire sacré ! »

Je lis : *riso*.

XX

Page 77, ligne 21.

[*Amour et le cœur gentil sont une seule chose, ainsi que le Sage en son discours l'affirme.*]

La théorie de l'Amour en puissance, endormi dans le cœur gentil son séjour naturel, et passant en acte par la vue de la beauté, a été plus d'une fois exprimée par des poëtes courtois. Mais le *Sage* auquel Dante se réfère ici ne peut être que Guido Guinizelli, le célèbre poëte bolonais que Dante aimait tant et célébrait comme « son père et le père de tous les meilleurs poëtes » (Purg. XXVI, 91), comme le créateur du « *Dolce stil nuovo* ». La Canzone *(dittare)* de Guinizelli à laquelle il est fait ici allusion est celle que Dante a citée dans le *Convivio* (IV, 20) et dans le *de Vulgari Eloquentia* (*Al cor gentil*). J'en traduis les premiers vers :

Digitized by Google

« Au cœur gentil toujours Amour demeure
comme en forêt oiseau dans la verdure :
Et ni Amour avant gentil cœur
Ni gentil cœur avant Amour, fit la Nature.
Et au moment que le soleil fut,
aussitôt fut sa splendeur brillante,
et elle ne fut pas avant le soleil ;
et prend Amour sa place en la gentillesse
aussi proprement
comme l'éclat en la clarté du feu. »

Le nom de *Sage*, que Dante donne à Guinizelli, est le nom qu'il donne encore souvent à d'autres poëtes philosophes de son temps.

XXI

Page 81, ligne 5. — [*mais là même où il n'est pas en puissance, elle, par une merveilleuse opération, le fait venir*].— Dante a exprimé dans le précédent sonnet comment une Dame peut faire passer Amour en acte dans un cœur où il est en puissance. Et cela est une opération naturelle. Mais ici il veut montrer que sa Dame possède une puissance surnaturelle et une opération miraculeuse *(mirabilmente operava)*. De plus en plus, le symbole de la Dame de la Béatitude devient théologique. La grâce seule de Dieu peut faire renaître le désir du bien (Amour) dans un cœur où il n'était même plus en puissance.

XXII

Page 85, ligne 3. — [*celui qui avait été le père de la si grande merveille que l'on voyait être cette très noble Béatrice, sortit de cette vie,*

Digitized by Google

et à la gloire éternelle s'en alla véritablement]. — Si, comme il faut le croire, Béatrice était la fille de Folco di Ricovero di Folco de' Portinari, il importe de savoir quelques détails sur lui ; je les emprunte au charmant livre de del Lungo *(Beatrice nelle vita e nella poesia del Secolo, XIII.* — Milano, 1891). Il mourut le 31 décembre 1289. Il sortait d'une très ancienne famille, de celles que l'on prétendait descendues jadis de Fiesole, familles consulaires, jadis gibelines mais « que le commerce avait rendues riches, plébéiennes *(popolane)* et guelfes ». C'était un honnête, populaire et libéral citoyen. Sa maison, sur le Corso di Por San Piero, était à cinquante pas des maisons des Alighieri. Il avait à plusieurs reprises exercé de très hautes fonctions publiques à Florence ; en 1288, l'année avant sa mort, il avait fait son testament en janvier, et en juin il fondait cet hôpital Santa-Maria Nuova où devait se faire sa sépulture. A sa mort il laissait derrière lui sa veuve, Cilia dei Caponsacchi et onze enfants, cinq fils, quatre filles bonnes à marier, et deux filles mariées : Madonna Ravignana, épouse de Nicolò dei Falconieri, et enfin Madonna Bice, mariée à Simone dei Bardi. J'ai dit comment cette dernière est nommée dans le testament de son père sous son petit nom familier (pour un legs de cinquante livres).

On lit encore à Florence, en l'hôpital qu'il a fondé de ses deniers, son inscription funéraire ainsi conçue : *Hic jacet Fulchus de Portinariis qui fuit fundator et edificator hujus ecclesie et hospitalis S. Marie nove et decessit anno MCCLXXXIX die XXXI decembris. Cujus anima pro Dei misericordia requiescat in pace.*

Page 85, ligne 13. — [*Et selon qu'il est d'usage en la susdite cité que les dames avec les dames et les hommes avec les hommes se réunissent en de pareilles tristesses*]. — Les règlements que j'ai déjà cités à propos des mariages et les auteurs du temps, tels que Dino Compagni, Sacchetti, Boccace, confirment la réalité des détails ici donnés par Dante. Voici par exemple ce que dit Boccace dans l'Introduction du Décaméron : « Les dames parentes et voisines re réunissaient dans la maison du mort, et là pleuraient avec celles qui de plus près lui

Digitized by Google

appartenaient ; et d'autre part, devant la maison du mort, avec ses proches, se réunissaient ses voisins et ses concitoyens en grand nombre... »

On voit donc que tout naturellement Dante, étant au dehors avec les hommes, devait voir sortir de la maison de Folco Portinari les dames qui venaient de pleurer avec la veuve et les femmes et filles de la maison.

XXIII

Page 97, ligne 11. — [*aussi faisant éloigner de moi celle-ci, (laquelle était unie à moi par la plus proche parenté)*]. — Personne ne doute qu'il soit ici question de la sœur de Dante. Scherillo (*Alcuni capitoli della biografia di Dante*) fait observer que cette expression « di propinquissima sanguinità congiunta » est presque semblable à celle-ci « distretto di sanguinità » par laquelle plus loin (Chapitres XXXII-XXXIII) Dante désignera le frère de Béatrice. Dante avait des sœurs et nous en connaissons au moins deux, celle qui fut épouse de Leone Poggi et que Boccace nomme, et Tana, épouse de Lapo di Riccomanno de' Pannocchia, (c'est Passerini qui a démontré qu'elle était sœur de Dante). Il est bien entendu que l'on ne peut savoir quelle est celle dont le poëte parle ici, et dont il va faire, dès les premiers mots de la Canzone qui s'ensuit, un si adorable éloge. Mais il nous suffit de savoir que cette douce créature était la sœur du poëte. Scherillo rappelle avec quelle émotion et quelle tendresse de cœur le grand penseur a parlé en maint passage des relations de famille, des pères, des mères, des frères et même des sœurs. Mais il a raison d'observer que ce passage de la V. N. est pourtant le seul point de toute son œuvre où on le voit « soulever un coin du voile qui cachait aux profanes le sanctuaire de sa vie domestique. »

Parmi les autres dames qu'il aperçoit près de son lit pendant sa fièvre, il désigne encore « une gentille dame... de beauté renom-

Digitized by Google

mée, et qui fut jadis longtemps la dame de ce mien premier ami. » Le lecteur sait déjà que le premier ami ne peut être que Guido Cavalcanti ; la dame donc ne peut être que la Giovanna ou Primavera dont il sera question au Chapitre suivant (XXIV).

XXIV

Page 109, ligne 16.

[et celle-là a nom Amour, tant me ressemble].

Dante donne à sa Dame le nom même de Amour : c'est pour elle ce surnom ou pseudonyme poëtique, ce *senhal* des Provençaux, que les poëtes courtois donnaient souvent à leurs Dames pour le substituer dans leurs vers au nom usuellement porté par elles. Tel est l'avis de plusieurs notables critiques. D'autres avaient voulu penser que le *senhal* était *Béatrice*, pris dans le sens mystique de béatitude, puisque le nom usuellement porté par la Dame était *Bice*. Mais il paraît peu probable que le nom de baptême ait été pris comme pseudonyme. Et au contraire le lecteur, s'il se souvient que le nom *Amour* peut quelquefois dans les poëmes être pris dans le sens de Béatrice, y trouvera des facilités pour l'explication de maint passage.

Le *senhal* de Giovanna, la Dame de Cavalcanti était : *Primavera*. Dante montre ici comme les poëtes courtois prenaient plaisir à jouer sur le nom des dames.

XXV

Page 111, ligne 1. — [*Ici pourrait douter une personne, digne que tous ses doutes fussent éclaircis*]. — Ce chapitre de doctrine littéraire qui interrompt tout net le récit mystique, montre à quel degré Dante est

Digitized by Google

constamment préoccupé, dès sa jeunesse, d'un dessein didactique et scolastique. Il lui faut faire la théorie et établir les principes de l'art symbolique et de la poësie philosophique et allégorique. Il veut aussi établir les relations réciproques des poëtes en langue vulgaire (*dicitori per rima*) et des poëtes en langue latine (*dicitori per versi*). Les phrases assez obscures où il s'explique sur ce point particulier, sont d'un très grand intérêt pour les philologues et demanderaient un commentaire détaillé et suivi presque mot par mot. Qu'il nous suffise de rappeler que nous sommes ici en présence du grand penseur qui un des premiers entrevit les merveilles de la science du langage, du futur auteur du traité sur l'*Eloquence vulgaire*, du créateur de la langue italienne. Le lecteur, pour apercevoir au moins généralement le sens du chapitre, devra se rappeler quelle conception Dante se faisait de la *langue vulgaire* par rapport à la langue classique, latine ou grecque, qu'on appelait alors proprement *grammatica*. Il ne considéra jamais que le parler vulgaire des Italiens de son temps pût dériver de la langue des anciens Romains. Il pensait que deux langues avaient constamment existé en Italie, (comme aussi en Grèce), l'une savante, soumise à des lois, et nommée *Grammatica*, l'autre vulgaire, sans règles ni lois, et que nous recevons dès l'enfance, dit-il, « en imitant notre nourrice. » De quel degré cette conception se rapproche ou se sépare des découvertes actuelles de la philologie, c'est ce que je n'ai pas à rechercher : il suffit de savoir que telle était la conception de Dante (Cf. surtout l'exposé de Zingarelli dans son excellent volume sur Dante).

Ce qui donne à un autre point de vue une grande importance à ce Chapitre, c'est de voir Dante citer comme autorités absolues et incontestées en matière littéraire, les auteurs de l'antiquité. C'est ce qui « révèle chez le poëte, dit Barbi, la volonté bien arrêtée de donner à la poésie vulgaire pour règle et pour norme l'art classique. »

— Les citations d'Aristote que l'on rencontre ici n'indiquent pas nécessairement que Dante connut déjà directement les œuvres du Philosophe. Ce sont de ces phrases générales, de ces formules Aristotéliciennes qui figuraient couramment dans les discussions scolastiques.

Digitized by Google

— La connaissance de l'histoire de la littérature vulgaire dont le poëte fait ici preuve n'est pas sans erreur. Ainsi quand il dit que les plus anciennes poësies « en langue d'*oc* ou en langue de *sì* » ne datent pas de plus de cent cinquante ans, — c'est-à-dire remontent au plus à la moitié du XIIe siècle, — il dit vrai pour la poësie italienne ; mais on peut attribuer cent ans de plus aux premiers poëmes en langue provençale.

Les citations de la fin du Chapitre sont les suivantes : 1° Virgile, ENÉIDE, I, 65 sq. — 76 sq. ; III, 94 sq. ; — 2° Lucain, PHARSALE, I, 47 ; — on a fait observer que la citation de Lucain donnée par Dante est inexacte et ne prouve donc rien ; car Lucain a écrit *debet* et non *debes*, il s'adresse non à Rome, mais à César et ne fait donc aucune personnification. Il suffit de constater que Dante cite d'après une leçon qu'il croyait bonne ; — 3° Horace, EPISTOLA AD PISONES (que nous appelons Art poëtique et que le moyen-âge appelait *Poetria*), V, 141 ; — 4° Ovide, REMEDIA AMORIS, V, 2.

Il est à remarquer que parmi les personnifications de choses inanimées que Dante relève dans ces passages des poëtes latins, il range sans hésiter les dieux antiques Junon, Eole, Cupidon. Pour lui, comme pour Pétrarque et bien d'autres encore, les dieux antiques n'étaient absolument que des allégories et des personnifications des forces de la nature ou de certaines idées morales.

— Je fais encore une remarque sur ce singulier et curieux Chapitre, et cette remarque est à l'usage des mauvais poëtes symbolistes de tous les temps, comme Dante l'applique aux symbolistes de son temps : c'est que c'est grande honte pour le poëte, s'il ne sait pas bien et nettement, pour lui-même au moins, ce qu'il a caché sous le vêtement des images et des symboles.

Dante ne nous a pas toujours dit ce qu'il y cachait, mais il le savait bien.

Digitized by Google

XXVI

Page 121, ligne 5.

[*Et il semble que de sa personne se lève*
un Esprit suave plein d'amour.]

Ce mot *la labbia* doit être ici entendu dans le sens d'aspect physique, et c'est en ce sens qu'il faut le prendre aussi dans les Chapitres XXI et XXXVI de la *Vita Nova*. Le mot est pris maintes fois en ce sens dans la Divine Comédie. Il est un passage d'où nous pouvons conclure clairement que le mot ne s'appliquait pas seulement au visage mais désignait la couleur et la nature de la peau, l'aspect, le teint du corps humain entier (*Inf.* XXV, 21).

Au pluriel (*le labbia*) le mot reprend son sens latin de *lèvres*.

XXVII

Page 125, ligne 2. — [*Et ne croyant pas pouvoir narrer cela en la brièveté d'un sonnet, je commençai alors une chanson*]. — La stance de Canzone que l'on va lire est destinée à clore la seconde partie de la *Vita Nova*, celle qui est consacrée à la louange pure de Béatrice encore vivante. Dante a voulu exprimer une fois de plus comment la vertu de Béatrice s'exerçait sur lui et l'effet qu'il ressentait de son salut. Mais il l'a exprimé avec un sentiment autre que celui qu'il avait montré jusqu'ici : c'est la soumission absolue à l'Amour en douceur et en humilité, le consentement complet et parfait à l'opération de la Dame dans le cœur gentil.

— Dante a donné à cette expression la forme d'une stance de Canzone ; le sens de cette stance est par lui-même tout à fait com-

Digitized by Google

plet ; on croirait volontiers que c'est un poëme achevé, car il n'est pas sans exemples que les poëtes de cette époque considèrent une stance isolée de Canzone comme un poëme achevé et se suffisant à lui-même. Aussi s'est-on demandé si ce n'était point par artifice poëtique que Dante nous a présenté cette stance parfaite comme la première stance d'une Canzone interrompue par la mort de Béatrice (Casini). Et après tout ce n'est pas impossible.

— C'est ici un des rares passages où je n'ai pas suivi le texte arrêté par Barbi. Au vers 10 de la stance, j'écris « *sospiri* », et non « spirito ». Barbi lui-même a montré combien la chose est douteuse : l'autorité des mss. se balance. Quelques excellents maîtres ont préféré « sospiri ». Ce qui entraîne mon choix c'est la comparaison du sonnet qui se trouve au Chapitre XXXII. Car le texte de ce sonnet est une réponse à l'objection soulevée contre « *sospiri* » par Casini : « Ce serait, dit celui-ci, une image disproportionnée de donner la parole aux soupirs pour appeler la dame... » Or le sonnet contient justement cette image disproportionnée.

XXVIII

Page 127, ligne 4. — [*Et bien que peut-être il pourrait convenir de traiter maintenant quelque peu de sa départie d'avec nous, ce n'est pas mon intention d'en traiter ici, pour trois raisons*]. — Les deux premières raisons se comprennent aisément. La troisième a été l'objet de bien des interprétations et je ne puis pas dire que jusqu'à présent aucune me satisfasse pleinement. Une des meilleures assurément est celle que propose M. Grandgent dans une aimable étude parue en 1902 dans la *Romania* sur *Dante and St Paul*. Le critique anglais suppose que Dante, pour parler dignement de Béatrice glorifiée au Ciel, aurait dû se représenter comme le poëte glorieux de la Dame bienheureuse, et se transporter avec elle jusqu'au troisième ciel ; c'est ainsi qu'il se serait

Digitized by Google

montré louangeur de lui-même. Mais en somme c'est ce qu'il fera un peu plus tard en écrivant la Divine Comédie, à laquelle Grandgent et plusieurs autres voient encore ici une évidente allusion. La question assurément reste en suspens. Je croirais assez volontiers, comme l'a fait un critique, que Dante, sous le coup de la douleur, n'avait pas composé en fait de Canzone sur la mort de la Dame ; trouvant cette lacune dans les poëmes qu'il voulait réunir dans la *Vita Nova* et ne voulant pas la combler après coup, il se serait tiré d'affaire adroitement, en donnant des raisons un peu vagues.

XXIX

Page 129, ligne 1. — [*Je dis que, selon l'usage d'Arabie, son âme très noble partit en la première heure du neuvième jour du mois*]. — Dante exprime sous cet amphigouri astronomique et érudit la date du 8 juin 1290. Dante a pris avec plus ou moins d'exactitude ses renseignements sur les mois orientaux dans les livres arabes alors traduits et d'usage courant, notamment Alfragan. Il paraît inutile d'examiner en détail les questions de pure érudition qui ont été soulevées à ce sujet. J'observe seulement, avec Barbi, qu'il faut lire : « Tisirin primo », et traduire « Tisirin premier », car il y a deux mois de ce nom, et on les nomme T. premier et T. second. — Je remarque que Dante emploie le mot *Indiction* dans le sens d'*ère chrétienne*, un sens, je crois, dont on ne connaît pas d'exemple au moyen-âge.

XXX

Page 131, ligne 14. — [*d'où vint que moi, pleurant encore en cette cité désolée, j'écrivis quelque chose aux principaux du pays sur sa condi-*

Digitized by Google

tion]. — Il est difficile de savoir si Dante a voulu vraiment et littéralement donner à entendre qu'il avait écrit une lettre « aux principaux de la ville » sur la mort de Bice Portinari, épouse de Simone de' Bardi. Il dut bien y avoir cependant à son dire quelque fondement, et il faut croire que quelque page latine de circonstance circula parmi ses amis littéraires. Nous en ignorerons toujours le caractère exact. — Le Chapitre XXX renferme à ce sujet du moins une réflexion instructive et qu'il faut retenir : si Dante n'en cite pas plus de la lettre « aux principaux de la ville, » c'est qu'elle était en latin ; or sa volonté est d'écrire ici en prose vulgaire et non en latin. Un pareil dessein aussi formellement affirmé à l'époque où écrit Dante n'est pas négligeable. Il faut ajouter que ce dessein formel est appuyé sur la volonté et le conseil de son « premier ami » de son grand aîné, protecteur et guide littéraire, Guido Cavalcanti, pour lequel il affirme avoir écrit ce livre.

XXXII

Page 141, ligne 3. — [*et celui-ci fut si lié par la parenté à cette Glorieuse, que nul ne l'était de plus près*]. — Il s'agit manifestement d'un frère de Béatrice, et le sens de cette première phrase est bien confirmé par celle qui, dans le chapitre suivant, va précéder la Canzone : « et ainsi appert-il que dans cette chanson se lamentent deux personnes, l'une desquelles se lamente comme *frère*, l'autre comme *serviteur*. » Il paraît bien difficile de prendre, comme on l'a voulu, cette phrase au figuré.

Béatrice avait deux ou trois frères peut-être en âge d'homme au moment de sa mort, comme on l'apprend par le testament de Folco Portinari ; ils s'appelaient Manetto, Ricovero et Pigello. Le meilleur commentateur de Guido Cavalcanti, M. Ercole, a pensé qu'un certain Manetto à qui Cavalcanti adressait un sonnet, pouvait bien être le frère de Béatrice et l'ami de Dante. (*Guido Cavalcanti e le sue*

Digitized by Google

rime. Livourne 1885. — Cf. *Le Rime di Guido Cavalcanti*, ed. Arnone, Florence 1881, p. 63, et surtout ed. Rivalta, Bologne 1902).

Il est bien intéressant de voir le frère de Béatrice, chercher à obtenir encore du grand poëte quelque louange mystique pour la pure mémoire de sa sœur, mais dissimuler pourtant son désir par un sentiment de haute et noble pudeur. Sans se rien dire, ni rien se confier, observe Zingarelli, « les deux amis s'entendirent parfaitement » ; et le délicat historien ajoute : « que de réalité dans ces fictions ! »

Page 141, ligne 20. [*Venez pour ouïr mes soupirs*]

Ce sonnet est assez obscur. Michele Barbi l'a cependant un peu éclairé par une correction de texte excellente, et par une observation philologique. La correction consiste à lire au commencement du vers 7 « *Lasso* ! hélas ! » exclamatif, au lieu de « *lassi* », nominatif pluriel de l'adjectif, que l'on avait bien de la peine à construire.

Quant à l'observation philologique elle porte sur le mot *rei* (v. 5). Ce mot doit être entendu dans le sens du droit romain, où *reus* représente le *défendeur* dans un procès, le débiteur, et spécialement le débiteur insolvable. Les yeux de l'amant ne peuvent plus pleurer ; ils sont, en quelque sorte, insolvables de larmes, et cependant seules les larmes pourraient soulager le cœur. Il doit recourir aux soupirs, à cause de la faillite de larmes. Je crois rendre la chose par cette suite d'images juridiques.

De toute façon il semble qu'on puisse comprendre le sonnet maintenant. Le sens en est, je pense, celui-ci : le premier soulagement de la douleur est de pleurer. Mais les yeux s'usent à force de pleurer, sans dissiper la douleur. Le poëte doit alors soupirer, c'est-à-dire, (si je ne me trompe), parler, et parler en vers. Je me convaincs qne les *soupirs* représentent toujours dans la *Vita Nova* des *vers* douloureux. Ce sont les esprits d'amour qui sortent en parlant. On peut rapprocher à ce sujet trois passages :

1° Chapitre XXVII (dans la stance *Si lungiamente*) :

Digitized by Google

. . . . . Amore. . . . . .
. . . fa li miei sospiri gir parlando;
ed escon for chiamando
la donna mia. . . . . .

2° Chapitre XXXI (dans le texte en prose) :

« ... li miei occhi... tanto affaticati erano che non poteano disfogare la mia trestizia, onde pensai di volere sfogarla con *alquante parole dolorose :* e *però propuosi di fare una canzone.....* »

(dans la Canzone) :

Li occhi dolenti per pietà del core
hanno di lagrimar sofferta pena,
si che per vinti son remasi omai.
Ora, s' i' voglio sfogar lo dolore,
. . . . . .
convïemmi parlar traendo guai.

3° Le sonnet présent, si semblable par l'expression surtout à la stance du Chapitre XXVII :

Voi *udirete lor* chiamar sovente
la mia donna gentil.....

— Sur ce sonnet et les textes que je lui compare voir plus haut ma note au Chapitre XXVII.

XXXIV

Page 147, ligne 3. — [*En ce jour, en lequel s'accomplissait l'année où cette Dame avait été faite des citoyens de la vie éternelle, je m'étais assis en un lieu où, me souvenant d'elle, je dessinais un ange sur des tablettes*]. — Nous avons ici la preuve que Dante avait quelque usage des arts du dessin. Je dirai plus : il me paraît bien probable qu'il avait dû apprendre quelque peu professionnellement le métier

Digitized by Google

de peintre, car je ne vois guère paraître dans les mœurs du temps ce que nous appelons amateur, *dilettante*. Il faut croire qu'après s'y être quelque temps adonné, il y avait ensuite renoncé. On a dès longtemps remarqué (Cf. surtout Zingarelli) que Dante, devant être inscrit à un *Art*, ou métier comme tous les Florentins de classe aisée, l'était au « Sixième des Arts majeurs, dit Art des *medici e speziali* » et que cet Art (si étrange que la chose puisse nous paraître) comprenait les peintres.

Personne n'ignore d'ailleurs en combien de passages de la Divine Comédie Dante a parlé des Arts du dessin et spécialement de la peinture avec compétence et même avec amour. On a justement remarqué qu'il semblait s'intéresser en particulier aux miniatures (*alluminare*). Peut-être était-ce un dessin de ce genre qu'il avait en mains, dans la scène ici racontée. De toutes façons Melodia fait remarquer, par deux citations du Purgatoire, que Dante savait fort bien le sens du mot *disegnare*, dessiner, l'opposant à *dipingere*, peindre. (Cf. Purg. XXII, 74 et XXX, 67).

— L'anniversaire de la mort de Béatrice devait tomber le 8 juin 1291.

Page 149, ligne 15.

[*la gentille Dame qui pour sa vertu*
fut placée par le très-haut Seigneur
dans le ciel de l'humilité où est Marie].

Béatrice est au ciel, dans l'Empyrée, auprès de Marie ; dans la Divine Comédie, le ciel où est Marie ne porte pas ce nom « Ciel de l'humilité », mais l'expression est presque la même, puisque Dante désigne ainsi la Vierge :

Umile ed alta più che creatura
(Par. XXXIII, 2).

Il paraît difficile que personne conteste en ce passage de la *Vita Nova* une allusion évidente à la Divine Comédie.

Digitized by Google

XL

Page 167, ligne 15. — [*en ce temps où beaucoup de gens s'en vont pour voir l'image bénie que Jésus-Christ nous laissa en mémoire de sa très belle figure*]. — Il s'agit du visage de Notre-Seigneur Jésus-Christ fixé miraculeusement sur le linge sacré de Sainte Véronique. Il n'est pas très étonnant que Dante cite par excellence cette insigne relique parmi toutes celles que Rome pouvait offrir à la dévotion des pèlerins. La vue de cette image divine semblait aux pieux chrétiens du Moyen-Age comme un avant-goût du Paradis. C'est bien ce que Dante indique ici. Melodia a fait très justement remarquer (dans sa *Difesa del Petrarca*) que cette relique est celle aussi que Pétrarque a désignée entre toutes dans son fameux sonnet du pèlerin (*Movesi 'l vecchierel*) :

> et il vient à Rome en suivant son désir,
> pour contempler la ressemblance de celui
> qu'encore là-haut au ciel il espère voir.

Le voile de Véronique était porté en procession tous les ans au mois de janvier, et on l'exposait à Saint-Pierre pendant la semaine sainte. C'est donc vers l'une de ces deux époques que se place l'épisode de la *Vita Nova*. — Mais en quelle année ? Quelques critiques ont soutenu avec vivacité qu'il fallait reculer la date jusqu'à l'an 1300, et voir ici une allusion au grand Jubilé de Boniface VIII, où, dit Villani, la moitié de la Chrétienté alla à Rome (il faut pour cela dans le texte italien corriger le mot *va* en [*anda*]*va*). Il n'est nullement impossible que Dante ait ajouté un morceau à la *Vita Nova* après 1300. Mais on ne voit pas la nécessité de le supposer. On y voit au contraire ce grave inconvénient : comment Dante aurait-il pu placer cet épisode onze ans après la mort de Béatrice, et forcer le sentiment jusqu'à supposer aussi longtemps prolongé le deuil de Florence « la dolorosa cittade » ? Il est au contraire bien vraisemblable

Digitized by Google

que ce récit fait une suite immédiate à la mort de Béatrice et à la désolation générale qui en résultait. Et d'allleurs le nombre des pèlerins que l'on voyait tous les ans passer allant à Rome suffisait, et au delà, pour donner prétexte à l'épisode.

Cet argument me paraît décisif. Il y a plus. On a été frappé de voir combien cet épisode des pèlerins se rattachait directement à la mort de Béatrice, et surtout par les premiers mots du Chapitre : « Après cette tribulation ». Ces mots, à vrai dire, ne s'appliquent guère aux circonstances qui viennent d'être narrées, mais très bien à la mort de Béatrice et à la douleur publique qui s'en est suivie. Aussi Ronchetti (*Giornale Dantesco*, II, 221) a-t-il proposé de croire que les derniers Chapitres de la *Vita Nova* ne sont pas rangés dans leur ordre primitif; tous les manuscrits concordent à vrai dire, mais il n'est pas impossible qu'ils reproduisent tous en cela une première copie erronée. Il suffirait, pour avoir un ordre plus logique, de déplacer le Chapitre XL et de l'intercaler entre les Chapitres XXXIII et XXXIV. Je recommande cette intéressante hypothèse à l'attention du lecteur, sans me dissimuler les sérieuses objections.

— Je proposerais volontiers de croire que l'idée première de l'épisode des pèlerins peut se rattacher à ce récit du 4e Evangile, que l'on appelle usuellement les *Pèlerins d'Emmaüs*. Que l'on rapproche par exemple ces mots de la V. N. : « Questi perigrini mi paiono... non ne sanno neente... de la dolorosa cittade » et ces paroles de l'évangéliste : « Tu solus peregrinus in Jerusalem... non cognovisti quæ facta sunt in eâ. » (Luc, XXIV, 18.)

XLI

Page 175, ligne 13.

[Il la voit telle, que, quand il me le redit,
je ne l'entends pas, tant il parle subtil
au cœur dolent qui le fait parler.

Digitized by Google

Je sais moi qu'il parle de cette Gentille,
puisque souvent rappelle Béatrice :
aussi je l'entends bien, mes dames chères.]

Béatrice est ici au Paradis, exactement comme nous la verrons dans la Divine Comédie, « outre la sphère la plus large » des cieux mobiles, outre la sphère que Dante appelle « Primo mobile », — c'est-à-dire dans l'Empyrée. La Divine Comédie décrira sa splendeur par des traits assez semblables à ceux du sonnet que nous lisons ici (notamment *Par.* XXXI, 71). Pour l'instant le poëte ne se conçoit pas transporté personnellement au Paradis. Mais son esprit s'y élève, son esprit « pèlerin », c'est-à-dire, comme il nous l'explique, « sorti de sa patrie », du monde humain. Son esprit peut s'y élever parce qu'Amour lui a donné une nouvelle Intelligence (*ben dell' intelletto*). Mais encore ne s'y élève-t-il, dit Dante, que sous la forme d'un de ses effets, et cet effet est un soupir. J'ai déjà observé que les soupirs, dans la *Vita Nova*, représentent allégoriquement les vers, les expressions poëtiques de l'Amour. La pensée du poëte et l'expression de cette pensée sont individualisées en dehors de lui; le soupir est sorti du cœur pour monter au plus haut du ciel, puis, au retour, il parle au cœur et lui raconte ce qu'il a vu. L'allégorie est complète et fort remarquable. C'est bien, comme nous l'avons vu ailleurs, la personnification du poëme en dehors du poëte.

Il y a dans le sonnet une contradiction évidente et que n'avaient pas manqué de relever les contemporains de Dante et surtout son insupportable railleur Cecco Angiolieri. Dante dit d'abord que le langage du soupir revenu du Paradis est si subtil qu'*il ne le peut entendre;* et puis, s'adressant aux *dames chères*, dont le secours lui est toujours si précieux, il ajoute qu'*il l'entend fort bien*, parce qu'il lui parle de sa Béatitude.

Mais la contradiction est voulue, et c'est ce dont s'assureront vite les bons lecteurs de Dante. Ils verront, à la fin de la Divine Comédie, qu'en présence de la lumière absolue, de l'absolue béatitude et de l'amour infini, l'esprit cesse véritablement de comprendre, mais qu'alors le désir et la volonté portent l'âme au delà, et la poussent, par une *nouvelle intelligence*, « outre la sphère »

Digitized by Google

XLII

Page 175, ligne 20. — [*Après ce sonnet il m'apparut une admirable vision*]. — Je ne pense pas qu'après la lecture du précédent sonnet, le pressentiment ici exprimé des voyages mystiques de la Divine Comédie soit mis en doute par personne. Il le sera encore moins après la lecture du dernier Chapitre, où est annoncée « la vision merveilleuse » et la glorification dernière de Béatrice.

ADDENDUM

LE SONNET DE LISETTE

A la page LVII de l'Introduction, on a lu un essai de traduction d'un sonnet du *Canzoniere* de Dante. En voici le texte (d'après Melodia, p. 251) :

Per quella via che la Bellezza corre
quando a chiamar Amor va ne la mente,
passa Lisetta baldanzosamente
come colei che mi si crede torre.
E quand' è giunta a piè di quella torre
che s'apre quando l'anima consente,
odesi voce dir cortesemente :
Volgiti, bella donna, non ti porre ;
chè donna dentro nella mente siede,
la qual di signoria tolse la verga
tosto che giunse, e Amor si gliela diede,
Quando Lisetta accomiatar si vede
da quella parte dove Amore alberga,
tutta dipinta di vergogna riede.

Digitized by Google

TABLE DES NOMS DE PERSONNES

ANTÉRIEURS AU XIXe SIÈCLE

Adam de la Halle, XVI, XVIII, XX.
Albert-le-Grand, XVIII, 186.
Alexandre VII, *pape*, LXXVII.
Alfragan, 236.
Ambroise (St), 195.
Aristote, XIII, XXXVIII, 232.
Arnaud Daniel, XVI.
Arnaud de Marueil, 203.
Augustin (St), XXVI, 194.
Bardi (Simone de'), XLIII, 189, 206, 229, 237.
Bernard (St), XIX.
Bertrand de Born, XVI, XXI.
Blacas, 189.
Boccace, XV, XXXIV, XXXV, XXXVI, XLIII, LXXVII, 229, 230.
Bonagiunta de Lucques, XX, 213.
Boniface VIII, 241.
Bossozel (Guillaume de), LXIX.
Cavalcanti (Guido), XIV, XXII, XXVIII, XXX, XLV, LV, LVI, 190, 191, 192, 222, 231, 237, 238.
Cecco Angiolieri, 243.
Cino da Pistoja, XXVIII, 191, 207, 213.
Claire d'Assise (Ste), XXVIII.
Chrétien de Troyes, XVI.
Compagni (Dino), 229.
Corbinelli, LXXVII.
Dante da Majano, 191.
Dino Compagni, 229.
Dominique (St), XI, XXVII.
Eustochie (Ste), XXIV.
Falconieri (Nicolò de'), 229.
François (St), XXVII.
François de Pise (Frère), XLI.
Frédéric II, XVI.
Genèvre (Reine), 209.
Giotto, L, LIX.
Giovanna (*Dame* de Guido Cavalcanti), 231.
Grégoire (St), XXVI, 195.
Guinizelli (Guido), XXIII, XXIV, XXV, XXVII, XXVIII, 227, 228.
Homère, 187.

Digitized by Google

Horace, 233.
Hugues de St-Victor, 186.
Jérôme (St), XXIV.
Lanfranco Cicala, XIX, 193.
Latini (Brunetto), XIII.
Latino (*Cardinal*), IX.
Lucain, 233.
Nelli (Francesco), XIV, XV.
Ovide, XXI, XXII, 233.
Paul (St), 235.
Pétrarque, VI, VIII, XIV, XV, XXVIII, LXIX, 196, 216.
Pietro Allegranza, 213, 215.
Poggi (Leone), 230.
Portinari (Folco), XLIII, 184, 229, 230. — Cilia dei Caponsacchi (*épouse de*), 229. — Ravignana (*fille de*), 229. — Manetto, Ricovero, Pigello (*fils de*), 237.
Ptolémée, XXXVIII, 183.
Rinuccini (Cino), XXIX.
Sacchetti (Franco), 229.
Sermartelli, *libraire*, XLI.
Shakespeare, LXVIII.
Sordello de Mantoue, 189.
Tana (sœur de Dante, épouse de Lapo di Riccomanno dei Panocchia), 230.
Térence, LXIV.
Thomas d'Aquin (St), XII, XIII, XXII, XXVII, 203.
Véronique (Ste), 241.
Villani (Giovanni), 187, 241.
Virgile, 233.
Zelada (*Cardinal*), XXXIV.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Introduction..... v
VITA NOVA. *Texte et traduction*..... 2
Notes..... 179
Addendum. Le sonnet de Lisette 244
Tables..... 245

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SITY OF CALIFORNIA LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

ICLF (N)

LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

ICLF (N)

REC'D LD	19MAR'64M0
JAN 30 1960	REC'D LD
	MAY 18 '64 -12 M
21Jul'62LE REC'D LD	
JUL 17 1962	1 Sep'64DN
9Oct'62DB REC'D LD	REC'D LD
OCT 15 1962	JUN 7 '65 -11 AM
23Nov'62BB	FEB 2 1968 81
REC'D LD	REC'D LD
JAN 31 1963	JUN 17 1968
REC'D LD	MAY 0 1968
14Feb'63GP	
MAY 26 1963	

RKELEY
BORROWED
below, or on the
iate recall.

[31Oct'58CG
REC'D LD
N 17 1959
28Oct'59MJ
REC'D LD
OCT 16 1959
28 1960
IN STACKS
AN 19 1960
IN STACKS
JAN 20 1960
REC'D LD
JAN 20 1960

1957

31A-50m-4,'59
24s10)476B

Digitized by Google

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
YB 2749
U. C. BERKELEY LIBRARIES
C046211024
Digitized by Google

Digitized by Google